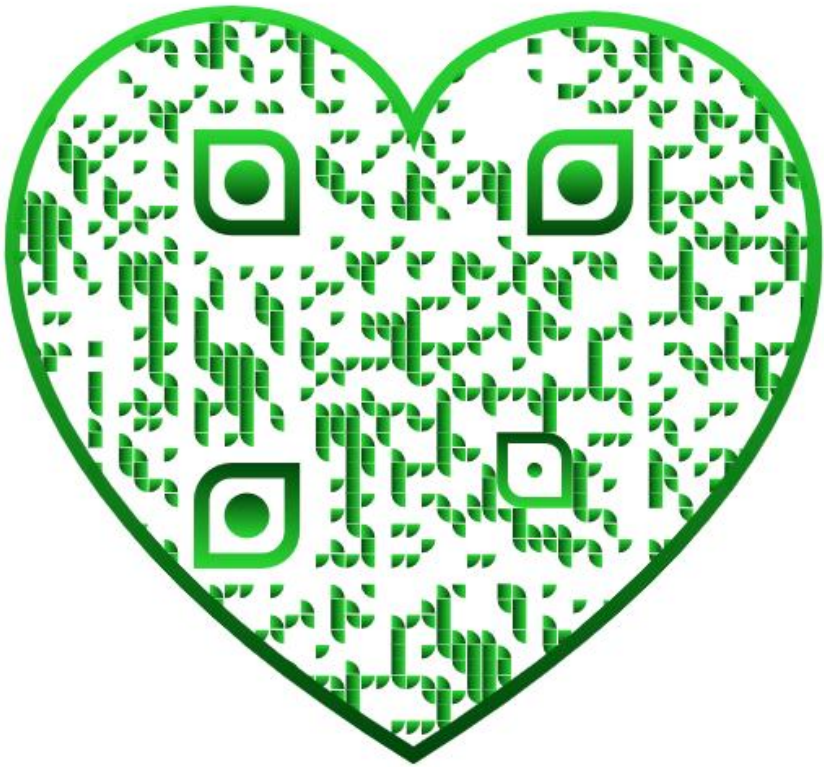
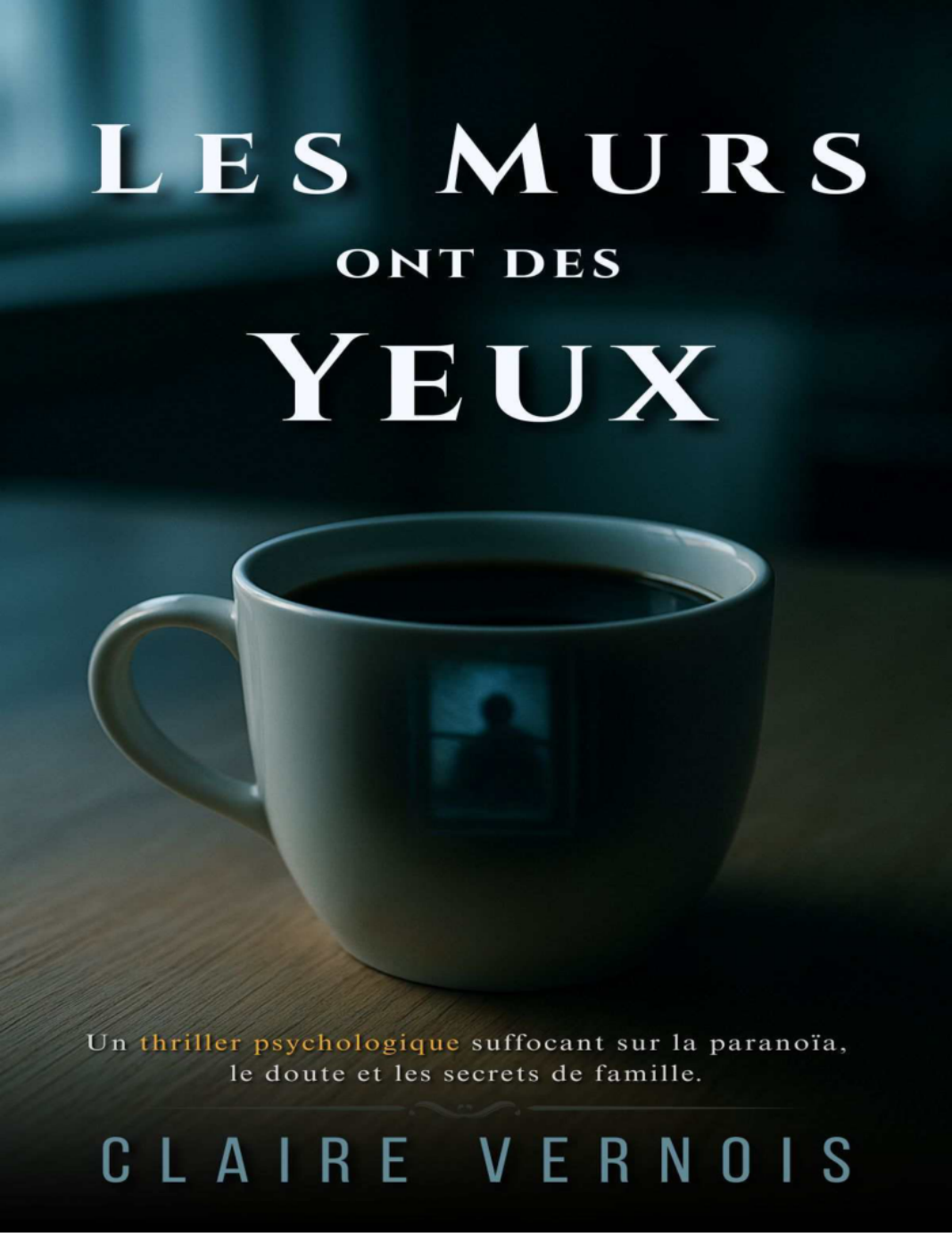
LES MURS ONT DES YEUX

Un thriller psychologique suffocant sur la paranoïa, le doute et les secrets de famille.

CLAIRE VERNOIS



LES MURS ONT DES YEUX



Un thriller psychologique suffocant sur la paranoïa, le doute et les secrets de famille.

CLAIRE VERNOIS

Les Murs Ont des Yeux

Thriller psychologique domestique

Claire Vernois

Copyright © Claire Vernois, 2025. Tous droits réservés.

ISBN : 9798291149287

Dépôt légal : juillet 2025

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi n° 57-298 du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

AVERTISSEMENT

Ce livre est une œuvre de fiction.

Les personnages et les situations de ce récit étant purement imaginaires, toute ressemblance avec des personnes ou des événements existants ou ayant existé ne serait que le fruit d'une malheureuse coïncidence.

Ou d'une observation trop attentive.

Table des matières

Avant-propos
PROLOGUE
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
ÉPILOGUE

Note de l'autrice

Avant-propos

Une rue pavillonnaire, la nuit. Vingt-trois façades identiques, autant de jardins tirés au cordeau. Derrière les volets clos, la vie semble suivre son cours, prévisible et rassurante. Vingt-trois histoires parfaitement lissées.

Mais une histoire n'est qu'une version des faits. Une construction fragile que l'on défend contre le réel, un récit poli pour soi-même et pour les autres. Une performance.

Le plus souvent, personne ne remarque rien.

Le plus souvent, la façade tient bon.

Mais parfois, il suffit d'une fissure pour que tout s'effondre.

Parfois, il suffit que quelqu'un regarde d'un peu trop près.

À celles qui veillent la nuit.
Et à la vérité qui attend son heure.

PROLOGUE

Madame Roussel, 3 h 47.

Les insomniaques voient ce que les autres préfèrent ignorer.

Berthe Roussel n'arrivait plus à dormir depuis la mort de Roger. Pas vraiment. Trois heures, quatre au maximum, puis ses yeux s'ouvraient dans le noir, nets et vigilants comme ceux d'un chat de gouttière. Elle s'était résignée à cette nouvelle existence nocturne, faite de tisanes froides et de romans policiers qu'elle dévorait sous la lumière tamisée de sa lampe de chevet.

Cette nuit-là, comme les autres, elle avait abandonné son lit vers trois heures du matin. Installée dans son fauteuil près de la fenêtre, elle observait la rue des Tilleuls. Vingt-trois pavillons identiques, vingt-trois jardins soigneusement entretenus, vingt-trois familles qui vivaient leurs petits drames derrière des volets fermés. Berthe les connaissait tous, ces voisins qu'elle côtoyait depuis quarante-deux ans. Elle savait que monsieur Blanchard buvait en cachette, que madame Petit trompait son mari avec le plombier, que les adolescents du numéro 18 fumaient de l'herbe dans leur cabanon.

Mais ce qui se passait au numéro 15, chez les Moreau, la troublait davantage.

Julien sortait de chez lui à cette heure-ci, comme tous les soirs. Grand, légèrement voûté, les cheveux en bataille malgré le gel qu'il y passait. Il marchait vite vers sa voiture, jetant parfois un regard vers les fenêtres éteintes de sa maison. Berthe avait toujours trouvé ce garçon attachant. Poli, serviable, le genre d'homme qui vous aide à porter vos courses sans qu'on le lui demande.

Pourtant, depuis quelques semaines, quelque chose avait changé. Julien semblait… diminué. Comme si on l'avait vidé de sa substance. Ses épaules s'affaissaient davantage, sa démarche hésitait, il oubliait parfois d'éteindre les phares de sa Peugeot.

Berthe ajusta ses lunettes et se pencha vers la vitre. La lumière du salon des Moreau s'allumait. Lucie apparut derrière les rideaux, silhouette gracile en peignoir blanc. Belle femme, Lucie. Trop belle, peut-être, pour la rue des Tilleuls. Le genre de beauté qui dérange, qui fait se retourner les maris et grincer les épouses.

Berthe la regarda s'affairer dans le salon. Lucie rangeait, déplaçait

des objets, redressait des coussins. Étrange. Pourquoi faire le ménage à quatre heures du matin ? Surtout quand on travaille de nuit et qu'on aurait dû dormir.

La vieille femme nota mentalement ces détails. Depuis la mort de Roger, elle avait développé une mémoire d'éléphant pour les bizarreries du quotidien. Peut-être était-ce sa façon de rester connectée au monde des vivants.

Dans le salon des Moreau, Lucie s'approcha de la fenêtre. Pendant un instant, les deux femmes se trouvèrent face à face, séparées par quelques mètres et l'obscurité de la rue. Lucie scruta la façade d'en face, comme si elle cherchait quelque chose. Ou quelqu'un.

Berthe recula instinctivement dans l'ombre de son fauteuil. Quand elle regarda à nouveau, Lucie avait disparu et la lumière s'était éteinte.

Le silence retomba sur la rue des Tilleuls. Berthe resta un moment immobile, le cœur battant plus vite qu'à l'accoutumée. Elle ne savait pas pourquoi, mais elle avait eu l'impression désagréable d'être observée. Comme si, pendant ces quelques secondes, les rôles s'étaient inversés.

Comme si la proie était devenue chasseur.

Elle se leva, ses articulations protestant dans un concert de craquements, et retourna vers sa cuisine. Elle se prépara une camomille qu'elle ne boirait pas et sortit un carnet **du tiroir** de la table. Un vieux cahier d'écolier aux pages jaunies, dans lequel elle notait depuis peu ses observations nocturnes.

« 4 octobre, 3 h 47 — Julien parti au travail. Lucie réveillée, range le salon. Pourquoi ? »

Elle referma le carnet et le glissa dans le tiroir. Dehors, la rue des Tilleuls avait retrouvé son calme trompeur. Mais Berthe Roussel savait désormais qu'elle ne pourrait plus jamais regarder la maison d'en face de la même façon.

Les insomniaques ont ce don terrible : ils voient ce que les autres dorment pour ne pas voir.

1

Julien, 22 septembre.

Première fissure dans la routine parfaite.

La sonnerie du réveil lacéra le silence à 22 h 15. Julien émergea du sommeil avec cette sensation familière d'avoir les paupières collées et la bouche pâteuse. Six heures de sommeil, jamais plus. Le rythme implacable du boulanger depuis treize ans.

Il tendit le bras vers la table de nuit pour éteindre le réveil, mais ses doigts ne rencontrèrent que le vide. Étrange. Il avait pourtant mis le réveil à sa place habituelle avant de s'endormir, il en était certain. Julien se redressa, clignant des yeux dans la pénombre. L'appareil clignotait sur la commode, à trois mètres de là.

« Lucie ? » murmura-t-il.

Mais le lit était vide à côté de lui. Normal. Elle ne rentrait jamais avant 7 h du matin. Ses horaires de réceptionniste de nuit au Grand Hôtel Métropole s'accordaient parfaitement avec les siens, ou plutôt s'accordaient mal. Ils se croisaient le matin au petit-déjeuner, échangeaient quelques mots sur les enfants, puis chacun partait dormir de son côté. Une chorégraphie bien rodée qui fonctionnait depuis des années.

Julien se leva, sentant ses articulations protester. Trente-quatre ans et déjà le corps d'un homme plus âgé. Les nuits debout, les gestes répétitifs, le poids des sacs de farine… Il enfila son jean et son pull, puis descendit à la cuisine.

La maison était silencieuse. Emma et Tom dormaient à l'étage, dans leurs chambres respectives. Huit et onze ans, l'âge où les enfants dorment encore profondément et où les parents peuvent s'éclipser sans crainte. Julien prépara son café, geste automatique répété des milliers de fois. Trois cuillerées de sucre, une giclée de lait. Il but en regardant par la fenêtre. Les pavillons de la rue des Tilleuls dormaient tous, volets fermés, jardins plongés dans l'obscurité.

Il aperçut une faible lueur chez madame Roussel, la voisine d'en face. Encore réveillée. Depuis la mort de son mari, elle ne dormait plus vraiment. Julien l'avait croisée plusieurs fois en sortant, toujours postée à sa fenêtre. Elle lui faisait un petit signe de la main, discret, complice. Il lui rendait son salut. C'était leur rituel nocturne.

Julien termina son café et chercha ses clés. Elles n'étaient pas dans le vide-poche de l'entrée. Ni sur le plan de travail de la cuisine. Ni dans la poche de sa veste. Il fouilla méthodiquement, un agacement grandissant lui nouant l'estomac. Il détestait être en retard. Philippe, son associé, comptait sur lui pour préparer la pâte à croissants.

Il finit par retrouver les clés dans la poche de son jean sale, au fond du panier à linge. Bizarre. Il ne se rappelait pas les avoir mises là. Mais bon, ces derniers temps, il avait l'impression de faire tout machinalement. La fatigue, sans doute.

En sortant, il croisa le regard de madame Roussel. Elle était assise près de sa fenêtre, comme toujours. Cette fois, elle ne lui fit pas signe. Elle semblait l'observer avec une attention particulière. Julien leva la main, mais la vieille dame ne réagit pas. Il haussa les épaules et monta dans sa Peugeot.

La boulangerie se trouvait à quinze minutes de la maison, dans le centre-ville. Julien connaissait le trajet par cœur, chaque rond-point, chaque feu rouge. Il roulait en pilote automatique, l'esprit encore engourdi par le sommeil. C'est en se garant devant le commerce qu'il remarqua quelque chose d'anormal.

La devanture était éclairée. Philippe était déjà arrivé.

Julien regarda l'heure sur son tableau de bord : 22 h 48. Il n'était pas en retard. Pourquoi son associé était-il déjà là ? Depuis cinq ans qu'ils travaillaient ensemble, Philippe arrivait toujours à 23 h 15. Précis comme une horloge.

2

Lucie, 14 h 30.

L'art de planter les premiers doutes.

Lucie éteignit la télévision d'un geste sec. Elle n'arrivait pas à se concentrer sur cette stupide émission de téléréalité. La maison était silencieuse depuis le départ de Julien, une heure plus tôt. Il était parti faire les courses, emmenant les enfants avec lui. « Pour que tu puisses te reposer », avait-il dit en l'embrassant sur le front.

Se reposer. Si seulement il savait.

Elle se leva du canapé et se dirigea vers la fenêtre du salon. De là, elle pouvait voir une partie de la rue des Tilleuls. Quelques voitures garées, des jardins bien entretenus, l'image parfaite de la banlieue tranquille. Mais Lucie connaissait les secrets de cette rue. Elle savait que derrière chaque volet se cachaient des mensonges, des non-dits, des frustrations. Elle avait appris à les décrypter, à les utiliser.

Comme avec Julien.

Elle monta à l'étage et entra dans leur chambre. Il dormait encore profondément, le visage détendu, presque enfantin. Quinze ans de mariage et il lui faisait toujours cette tête d'innocent. Cela l'avait attendrie, au début. Maintenant, cela l'irritait.

Lucie ouvrit silencieusement le tiroir de la commode et en sortit les clés de la voiture de Julien. Elle les avait subtilisées la veille, pendant qu'il dormait. Un geste simple, anodin, mais qui avait semé le trouble dans son esprit méthodique. Elle connaissait son mari par cœur. Il détestait perdre ses affaires, détestait être en retard, détestait que sa routine soit perturbée.

Elle descendit au rez-de-chaussée et glissa les clés dans la poche du jean sale de Julien, au fond du panier à linge. Puis elle remonta et régla discrètement son réveil. Dix minutes d'avance. Pas assez pour qu'il s'en aperçoive immédiatement, mais suffisant pour créer cette petite faille dans sa perception du temps.

Lucie retourna dans le salon et s'installa à son bureau. Elle sortit son téléphone et relut le message qu'elle avait envoyé à Philippe la veille : « Julien et moi, on réfléchit sérieusement à agrandir la boulangerie. Il

va t'en parler. On a même rendez-vous avec le banquier jeudi prochain. »

Elle sourit. Philippe était si prévisible. Il allait forcément aborder le sujet avec Julien, qui nierait en bloc. Et Philippe insisterait, certain d'avoir raison. Julien commencerait alors à douter de sa propre mémoire.

Le téléphone vibra. Un message de Philippe, justement : « Salut Lucie, Julien a l'air bizarre ce soir. Il nie complètement notre conversation sur l'agrandissement. Tu es sûre qu'il va bien ? »

Parfait. Lucie tapa sa réponse : « Il est très fatigué ces temps-ci. Il oublie beaucoup de choses. Je commence à m'inquiéter. »

Elle effaça ensuite le message qu'elle avait envoyé la veille. Aucune trace ne devait subsister. Philippe témoignerait de la conversation sur l'agrandissement, mais il ne pourrait jamais prouver qu'elle en était à l'origine.

Lucie ferma les yeux et se massa les tempes. Elle était fatiguée, elle aussi. Mais pas du travail. Fatiguée de cette vie, de cette rue, de ce mari qui se contentait de sa petite existence. Elle méritait mieux que ça. Elle avait toujours mérité mieux.

Elle repensa à cette soirée, trois semaines plus tôt, quand elle avait pris sa décision. Elle rentrait de son travail à l'hôtel, épuisée par une nuit difficile. Un client avait été particulièrement désagréable, un commercial parisien qui la regardait de haut et lui parlait comme à une domestique. En rentrant, elle avait trouvé Julien dans la cuisine, en train de préparer le petit-déjeuner des enfants. Il lui avait souri, de ce sourire fatigué mais bienveillant qu'elle connaissait si bien.

« Bonne nuit ? » avait-il demandé.

Et quelque chose s'était cassé en elle. Cette question banale, cette sollicitude automatique, cette routine étouffante. Elle avait eu envie de lui crier qu'elle étouffait, qu'elle avait trente-deux ans et qu'elle gâchait sa vie dans cette banlieue morne. Mais elle s'était contentée de répondre : « Ça va. »

C'est à ce moment-là qu'elle avait commencé à réfléchir. Elle ne pouvait pas partir comme ça. Elle avait Emma et Tom à penser. Et puis, elle n'avait pas d'argent de côté, pas d'indépendance financière. Julien était un mari fidèle, un père attentionné. Aucun juge ne lui donnerait la garde des enfants si elle demandait le divorce.

Sauf si Julien devenait autre chose. Sauf si elle arrivait à prouver qu'il n'était plus apte à s'occuper d'eux.

Lucie rouvrit les yeux et regarda sa montre. 15 h 10. Julien allait

bientôt rentrer avec les enfants. Elle avait encore quelques minutes.

Elle monta dans la chambre d'Emma et ouvrit le tiroir du bureau. Elle en sortit un carnet de notes, celui que sa fille utilisait pour ses devoirs. Elle l'ouvrit à une page vierge et écrivit, en imitant l'écriture maladroite d'Emma : « Papa oublie beaucoup de choses. Maman dit qu'il est peut-être malade. »

Elle arracha la page et la froissa légèrement, comme si elle avait été jetée puis récupérée. Elle la glissa ensuite dans la poche de sa robe de chambre. Plus tard, elle la « découvrirait » par hasard et montrerait à Julien combien sa fille s'inquiétait pour lui.

Lucie redescendit au salon et s'installa sur le canapé. Elle ralluma la télévision et fit mine de regarder le journal de 15 h. Quand elle entendit la voiture de Julien se garer dans l'allée, elle ferma les yeux et prit une expression fatiguée.

« Maman ! » Tom se précipita dans le salon, suivi d'Emma et de Julien. « On a acheté des bonbons ! »

« Pas trop fort, chuchota Julien. Maman se repose. »

Lucie ouvrit les yeux et leur sourit. « Ça va, mon chéri. Vous avez fait de bonnes courses ? »

« Oui, dit Emma. Papa a oublié la liste, mais on a pris tout ce qu'on pouvait. »

Lucie regarda Julien avec un air inquiet. « Tu as encore oublié la liste ? »

« Je… » Il passa une main dans ses cheveux. « Je croyais l'avoir prise. »

« Elle était sur la table de la cuisine, intervint Emma. Je l'ai vue. »

Julien fronça les sourcils. « Tu es sûre ? »

« Certaine. Tu écris toujours la liste sur le petit carnet bleu. »

Lucie se leva et se dirigea vers la cuisine. « Elle est là, dit-elle en brandissant le carnet. Sur la table. »

Elle revint vers Julien et lui caressa la joue. « Mon pauvre chéri, tu es vraiment fatigué. »

Il la regarda avec une expression troublée. « J'aurais juré l'avoir prise. »

« Ces horaires décalés te mettent dans un état… » Lucie soupira. « Peut-être qu'on devrait consulter un médecin. »

« Un médecin ? Pourquoi ? »

« Pour rien de grave. Juste pour vérifier que tout va bien. Tu oublies

beaucoup de choses, ces derniers temps. »

Julien resta silencieux un moment. Elle voyait qu'il réfléchissait, qu'il essayait de se rappeler. La liste, les clés, la conversation avec Philippe… Tous ces petits détails qui ne collaient pas et qui commençaient à former un pattern dans son esprit.

« Tu as peut-être raison, dit-il finalement. Je ne me sens pas vraiment… moi-même. »

Lucie lui prit la main. « Ne t'inquiète pas. On va s'occuper de ça. »

Elle l'embrassa tendrement, jouant son rôle d'épouse aimante et préoccupée. Mais intérieurement, elle exultait. Les graines du doute étaient plantées. Julien commençait à remettre en question sa propre mémoire, sa propre perception de la réalité.

C'était exactement ce qu'elle voulait.

Le reste de l'après-midi se déroula normalement. Julien aida les enfants à faire leurs devoirs, prépara le dîner. Lucie le regardait évoluer dans la maison, attentive à chacun de ses gestes. Elle notait mentalement ses automatismes, ses habitudes, ses petites manies. Autant d'informations qu'elle pourrait utiliser contre lui.

Vers 19 h, elle monta se préparer pour son travail. Elle enfila son uniforme d'hôtesse : tailleur noir, chemisier blanc, chaussures plates. L'image de la professionnelle irréprochable. Elle se coiffa, se maquilla légèrement, vérifia son reflet dans le miroir. Parfait.

En redescendant, elle trouva Julien dans la cuisine, en train de ranger la vaisselle. Il était en pyjama, prêt à se coucher. Dans quelques heures, il se lèverait pour aller à la boulangerie, et elle rentrerait de son travail. Leurs vies qui se croisaient sans jamais vraiment se rencontrer.

« Bonne nuit, dit-elle en l'embrassant. »

« Bonne nuit. Fais attention à toi. »

Lucie sortit de la maison et monta dans sa voiture. Elle démarra et s'engagea dans la rue des Tilleuls. En passant devant la maison de madame Roussel, elle aperçut une silhouette derrière la fenêtre. La vieille dame était là, comme toujours. Lucie ralentit et la regarda. Pendant un instant, leurs yeux se croisèrent.

Madame Roussel ne détourna pas le regard. Elle observait Lucie avec une attention qui la mit mal à l'aise. Comme si elle savait quelque chose. Comme si elle avait percé à jour ses manigances.

Lucie accéléra et s'éloigna de la rue. Mais dans son rétroviseur, elle voyait encore la silhouette de madame Roussel, immobile derrière sa

fenêtre.

Elle chassa cette pensée de son esprit. Une vieille femme qui ne dormait pas, ce n'était pas un problème. Madame Roussel était inoffensive. Elle ne savait rien, ne pouvait rien prouver.

Lucie se concentra sur la route. Elle avait du travail. Un mari à détruire, pièce par pièce, doute par doute. Et elle était douée pour ça. Elle avait toujours été douée pour manipuler les autres, pour leur faire voir ce qu'elle voulait qu'ils voient.

Julien ne saurait jamais ce qui lui arrivait. Il finirait par se convaincre qu'il était malade, qu'il perdait la raison. Et quand il craquerait complètement, elle serait là, épouse parfaite et mère exemplaire, pour ramasser les morceaux.

Le plan était simple. L'exécution demandait juste un peu de patience.

3

23 septembre, 5 h 15.

Quand les clés ne sont plus où on les a laissées.

Julien se réveilla en sursaut, le cœur battant. Il avait rêvé qu'il cherchait ses clés dans toute la maison, ouvrant tiroirs et placards, retournant coussins et vêtements, sans jamais les trouver. Dans son rêve, la maison s'étendait à l'infini, les pièces se multipliaient, et ses clés se dérobaient toujours.

Il regarda le réveil : 5 h 15. Trop tôt pour se lever, trop tard pour se rendormir vraiment. À côté de lui, Lucie dormait paisiblement, le visage détendu, respirant avec régularité. Elle était rentrée vers 7 h 30, comme d'habitude. Il l'avait vaguement entendue se glisser dans le lit, mais la fatigue l'avait emporté.

Julien se leva sans bruit et descendit à la cuisine. Il se prépara un café, geste automatique qui l'apaisait. Dehors, la rue des Tilleuls baignait dans la lumière dorée du petit matin. Quelques voitures passaient déjà, les premiers travailleurs qui partaient au bureau. La vie normale, prévisible, rassurante.

Il s'installa à la table et repensa à la nuit précédente. Cette sensation persistante que quelque chose ne tournait pas rond. Les clés dans le panier à linge, l'histoire de la télé cassée que Lucie niait, la conversation avec Philippe sur l'agrandissement… Autant d'éléments qui ne s'accordaient pas avec ses souvenirs.

Le bruit des pas dans l'escalier le tira de ses pensées. Emma apparut dans la cuisine, encore en pyjama, les cheveux ébouriffés.

« Salut papa. Pourquoi tu es déjà levé ? »

« Je n'arrivais pas à dormir. Et toi ? »

« J'ai entendu du bruit. » Elle s'assit en face de lui. « Papa, tu vas bien ? »

La question le surprit. « Bien sûr, pourquoi ? »

Emma tortilla une mèche de cheveux autour de son doigt, geste qu'elle faisait quand elle était embarrassée. « Maman dit que tu oublies beaucoup de choses. »

« Qu'est-ce qu'elle dit exactement ? »

« Que tu es fatigué. Que tu… » Elle hésita. « Que tu es peut-être malade. »

Julien sentit un frisson lui parcourir l'échine. « Malade comment ? »

« Dans la tête. » Emma le regarda avec ses grands yeux inquiets. « C'est vrai que tu oublies tout le temps tes clés. Et hier, tu cherchais tes lunettes pendant qu'elles étaient sur ta tête. »

Il fronça les sourcils. Il ne se souvenait pas de cet épisode. « Mes lunettes ? »

« Oui, tu les cherchais partout. Tom et moi, on rigolait parce qu'elles étaient sur ta tête. Mais toi, tu ne t'en rendais pas compte. »

Julien porta instinctivement la main à son visage. Il ne portait pas de lunettes. Il n'en avait jamais porté. Sa vue était parfaite.

« Emma, tu es sûre de ce que tu dis ? »

« Bien sûr. » Elle parut vexée. « C'était hier après-midi, quand vous êtes rentrés des courses. Tu cherchais tes lunettes de lecture. »

« Mais Emma, je n'ai pas de lunettes de lecture. »

Sa fille le dévisagea avec surprise. « Mais si, les petites lunettes que tu mets pour lire le journal. Tu les as depuis longtemps. »

Julien se leva brusquement, faisant grincer sa chaise. « Je ne porte pas de lunettes, Emma. Je n'en ai jamais porté. »

« Mais… »

« Non ! » Il avait haussé le ton sans s'en rendre compte. Emma sursauta et ses yeux se remplirent de larmes. « Excuse-moi, ma chérie. Je ne voulais pas crier. »

Il s'agenouilla devant elle et lui prit les mains. « Écoute-moi bien. Je ne porte pas de lunettes. Je n'en ai jamais porté. Tu peux vérifier, regarde dans toute la maison, tu n'en trouveras pas. »

Emma renifla. « Mais maman a dit… »

« Qu'est-ce qu'elle a dit ? »

« Que tu avais perdu tes lunettes. Qu'on devrait les chercher ensemble. »

Julien sentit ses mains trembler. « Quand elle a dit ça ? »

« Hier soir, pendant que tu dormais. Elle m'a dit qu'il fallait t'aider à les retrouver. »

Un bruit dans l'escalier les interrompit. Lucie apparut dans la cuisine, en robe de chambre, les cheveux défaits.

« Qu'est-ce qui se passe ? J'ai entendu des éclats de voix. »

Julien se redressa. « Lucie, tu as dit à Emma que j'avais perdu mes lunettes ? »

« Tes lunettes ? » Elle fronça les sourcils. « De quoi tu parles ? »

« Emma me dit que tu lui as demandé de m'aider à retrouver mes lunettes de lecture. »

Lucie regarda leur fille avec une expression perplexe. « Emma, qu'est-ce que tu racontes ? »

« Mais maman, tu me l'as dit hier soir ! » Emma semblait maintenant complètement perdue. « Tu as dit que papa cherchait ses lunettes et qu'il fallait l'aider ! »

« Ma chérie, ton père ne porte pas de lunettes. Il n'en a jamais porté. » Lucie s'approcha et posa une main sur le front d'Emma. « Tu as de la fièvre ? Tu as peut-être fait un cauchemar. »

Emma regarda alternativement ses parents, les larmes aux yeux. « Je… je ne sais plus. »

Julien observait la scène avec un mélange de colère et de confusion. Emma était une enfant intelligente, pas du genre à inventer des histoires. Pourtant, Lucie avait raison : il n'avait jamais porté de lunettes. Alors pourquoi sa fille était-elle si certaine ?

« Va te préparer pour l'école, ma chérie, dit Lucie d'une voix douce. On en reparle ce soir. »

Emma quitta la cuisine en traînant les pieds. Julien et Lucie restèrent seuls. Le silence s'étira entre eux, pesant.

« Qu'est-ce qui se passe, Julien ? » demanda finalement Lucie.

« C'est exactement ce que je me demande. » Il la dévisagea. « Tu es sûre de ne pas avoir parlé de lunettes à Emma ? »

« Certaine. » Elle s'approcha et lui caressa la joue. « Mon chéri, tu as l'air épuisé. Ces horaires décalés te mettent dans un état… »

« Arrête ! » Il recula. « Arrête de dire que je suis fatigué. Je sais très bien quand je suis fatigué. »

Lucie le regarda avec surprise. « Julien, qu'est-ce qui t'arrive ? »

« Il m'arrive que j'aie l'impression de devenir fou. Mes clés qui se baladent, mes souvenirs qui ne correspondent pas à la réalité, Philippe qui me parle de conversations que je ne me rappelle pas… Et maintenant Emma qui invente des histoires sur des lunettes que je n'ai jamais portées. »

« Tu penses qu'Emma ment ? »

« Non. » Il soupira. « Je pense qu'elle est aussi perdue que moi. »

Lucie s'assit à table et lui prit la main. « Écoute, peut-être qu'on devrait vraiment consulter un médecin. Juste pour être sûrs. »

« Un médecin ? » Il la regarda avec méfiance. « Quel genre de médecin ? »

« Un généraliste, d'abord. Pour vérifier que tu n'as pas de problème de santé. Et ensuite… » Elle hésita. « Peut-être un neurologue. Pour éliminer toute possibilité de… »

« De quoi ? »

« De troubles de la mémoire. »

Julien resta silencieux. L'idée d'avoir un problème neurologique le terrifiait. Mais en même temps, cela expliquerait tout. Les oublis, les confusions, les souvenirs contradictoires.

« Tu penses que j'ai Alzheimer ? »

« Non ! » Lucie serra sa main plus fort. « Tu es beaucoup trop jeune. Mais il peut y avoir d'autres causes. Le stress, la fatigue chronique, la dépression… »

« Je ne suis pas déprimé. »

« Pas consciemment, peut-être. Mais ces horaires, cette routine… Tu ne trouves pas que tu t'es un peu… fermé, ces derniers temps ? »

Il la dévisagea. « Qu'est-ce que tu veux dire ? »

« Tu ne sors plus avec tes amis. Tu ne fais plus rien d'autre que travailler et dormir. Tu ne me parles plus vraiment. »

« On n'a pas les mêmes horaires, c'est normal qu'on… »

« Ce n'est pas une question d'horaires, Julien. C'est une question de… d'engagement. Dans notre couple, dans ta vie. »

Il se leva brusquement. « Alors maintenant, en plus d'être fou, je suis un mauvais mari ? »

« Je n'ai pas dit ça. »

« Tu l'as pensé. » Il arpentait la cuisine, agité. « D'abord mes clés, puis ma mémoire, maintenant mon couple. Qu'est-ce qui va suivre ? »

Lucie se leva et lui barra le passage. « Julien, regarde-moi. »

Il s'arrêta et plongea ses yeux dans les siens. Ils étaient verts, pailletés d'or, beaux comme au premier jour.

« Je t'aime, dit-elle. Je t'aime depuis quinze ans et je ne vais pas t'abandonner maintenant. Mais tu dois m'aider. Tu dois accepter qu'il y ait peut-être un problème. »

« Et si ce n'est pas moi le problème ? »

« Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Il hésita. L'idée lui était venue comme un éclair, mais elle lui semblait si folle qu'il n'osait pas la formuler. « Et si… et si quelqu'un essayait de me faire croire que je suis fou ? »

Lucie le regarda avec inquiétude. « Julien, tu m'entends ? Tu es en train de développer des idées paranoïaques. »

« Je ne suis pas paranoïaque ! »

« Tu accuses qui ? Moi ? Philippe ? Les enfants ? »

« Je n'accuse personne. Je me pose juste des questions. »

« Les mauvaises questions. » Elle s'approcha et lui prit le visage entre ses mains. « Mon chéri, tu as besoin d'aide. »

Il se dégagea doucement. « J'ai besoin de comprendre. »

« Comprendre quoi ? »

« Pourquoi ma fille croit que je porte des lunettes. Pourquoi Philippe est convaincu qu'on a parlé d'agrandissement. Pourquoi mes clés se baladent toutes seules. »

« Parce que tu oublies. Parce que tu es malade. »

« Ou parce que quelqu'un veut me faire croire que je suis malade. »

Lucie recula, comme s'il l'avait giflée. « Tu penses vraiment que je… ? »

« Je ne sais plus ce que je pense. » Il la regarda avec une expression douloureuse. « Je sais juste que ma vie part en morceaux et que je ne comprends pas pourquoi. »

Tom apparut dans l'escalier, déjà habillé pour l'école. « On va être en retard ! »

La vie normale reprenait ses droits. Petit-déjeuner, cartables, bisous d'au revoir. Julien accompagna les enfants à l'école, échangeant des banalités avec les autres parents. Personne ne semblait remarquer qu'il était en train de perdre pied.

En rentrant, il trouva la maison vide. Lucie était partie travailler. Il monta dans leur chambre et ouvrit tous les tiroirs, fouilla toutes les étagères. Pas de lunettes. Nulle part.

Il s'assit sur le lit et regarda autour de lui. Cette chambre qu'il partageait avec Lucie depuis dix ans lui semblait soudain étrangère. Comme si elle appartenait à quelqu'un d'autre. Comme si sa propre vie ne lui appartenait plus.

Son téléphone sonna. Philippe.

« Salut, dit-il. Tu vas mieux aujourd'hui ? »

« Pourquoi tu me demandes ça ? »

« Ben, hier soir tu avais l'air… perturbé. »

Julien serra les dents. « Philippe, cette histoire d'agrandissement… Tu es absolument certain qu'on en a parlé ? »

« Certain. Tu m'as même dit que Lucie était enthousiaste. »

« Quand exactement ? »

« La semaine dernière. Mardi, je crois. On fermait la boulangerie et tu m'as sorti ça d'un coup. Tu m'as dit que vous aviez fait vos comptes et que vous pouviez vous permettre d'emprunter. »

Julien ferma les yeux. Il ne se rappelait pas. Il ne se rappelait absolument pas.

« Philippe, est-ce que tu pourrais venir ? J'ai besoin de te parler. »

« Maintenant ? »

« Maintenant. »

Il raccrocha et regarda par la fenêtre. En face, madame Roussel était à son poste, derrière sa vitre. Elle sembla le voir et lui fit un petit signe de la main. Discrètement, comme si elle ne voulait pas être vue.

Julien lui rendit son salut. Et pour la première fois depuis des semaines, il eut l'impression que quelqu'un le comprenait.

4

Emma, mercredi.

Les enfants remarquent tout, même ce qu'ils ne comprennent pas.

Emma n'arrivait pas à se concentrer sur sa dictée. Les mots dansaient devant ses yeux, se mélangeaient, perdaient leur sens. Elle pensait à ce matin, à cette conversation étrange avec papa dans la cuisine. À ces lunettes qu'elle était pourtant certaine d'avoir vues.

« Emma ? » La voix de madame Moreau, sa maîtresse, la ramena à la réalité. « Tu peux me répéter la dernière phrase ? »

Emma regarda sa feuille. Elle avait écrit trois mots en quinze minutes. Autour d'elle, ses camarades continuaient d'écrire, appliqués.

« Je… je n'ai pas entendu. »

« Reste concentrée, s'il te plaît. »

Emma acquiesça et tenta de suivre. Mais son esprit vagabondait, revenait sans cesse à cette matinée. Papa avait l'air si en colère, si perdu. Et maman qui disait qu'elle avait rêvé…

Pourtant, elle se rappelait parfaitement. Hier après-midi, quand papa était rentré des courses avec Tom, il cherchait quelque chose. Il avait retourné les coussins du canapé, fouillé dans ses poches, ouvert et fermé les tiroirs. Maman était arrivée et avait dit : « Tu cherches tes lunettes ? » Et papa avait répondu : « Oui, mes lunettes de lecture. Je ne les trouve nulle part. »

Emma en était certaine. Elle avait même proposé de l'aider à chercher. Mais ce matin, papa criait qu'il n'avait jamais eu de lunettes. Et maman la regardait comme si elle était folle.

La sonnerie de la récréation la tira de ses pensées. Elle rangea ses affaires et sortit dans la cour. Léa, sa meilleure amie, l'attendait près du toboggan.

« Ça va ? Tu as l'air bizarre. »

Emma hésita. Elle avait envie de raconter, mais c'était compliqué. Et puis, Léa ne comprendrait peut-être pas.

« Mes parents… ils se disputent. »

« Ah. » Léa hocha la tête avec sagesse. « Les miens aussi, parfois. Ils

crient, et après ils font semblant que tout va bien. »

« Non, ce n'est pas pareil. » Emma s'assit sur le banc. « Papa oublie plein de trucs. Maman dit qu'il est malade. »

« Malade comment ? »

« Dans la tête. » Emma baissa la voix. « Je pense qu'elle veut l'emmener chez le docteur. »

Léa écarquilla les yeux. « Chez le docteur des fous ? »

« Chut ! » Emma regarda autour d'elle. « Ne dis pas ça. »

Mais l'idée avait germé. Et si papa était vraiment malade ? S'il perdait la mémoire, comme le grand-père de Léa ? Emma se souvenait de lui, avant qu'il soit placé en maison de retraite. Il ne reconnaissait plus personne, confondait les noms, se perdait dans sa propre maison.

« Emma ? » La voix de Tom interrompit ses pensées. Son petit frère courait vers elle, les joues rouges d'avoir joué au foot.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

« Maman m'a dit de te dire qu'elle viendra nous chercher plus tôt aujourd'hui. »

« Pourquoi ? »

Tom haussa les épaules. « Elle a dit qu'elle devait s'occuper de papa. »

Emma sentit son ventre se nouer. « S'occuper comment ? »

« Je ne sais pas. Elle avait l'air inquiète. »

Le reste de la journée passa lentement. Emma n'arrivait pas à se concentrer sur les cours. Elle imaginait papa chez le médecin, subissant des tests, des examens. Elle l'imaginait avec une blouse blanche, enfermé dans une chambre d'hôpital.

À 15 h 30, elle vit maman arriver dans la cour. Elle était belle, comme toujours, avec son tailleur noir et ses cheveux bien coiffés. Mais quelque chose dans son expression inquiéta Emma. Elle avait l'air… satisfaite. Comme quand elle avait réussi quelque chose d'important.

« Mes chéris ! » Maman les serra dans ses bras. « Comment s'est passée votre journée ? »

« Bien, dit Tom. Et papa ? »

« Papa va bien. Il se repose. » Maman leur prit la main. « Venez, on rentre. »

Dans la voiture, Emma observait sa mère dans le rétroviseur. Elle conduisait en souriant, écoutant la radio. Pas du tout l'attitude d'une

femme inquiète pour son mari.

« Maman, dit Emma, ce matin tu as dit que j'avais rêvé. Pour les lunettes de papa. »

« Oui, ma chérie. » Maman ajusta le rétroviseur pour croiser son regard. « Tu as fait un cauchemar. »

« Mais j'étais réveillée. J'ai vu papa les chercher. »

« Emma, ton père n'a jamais eu de lunettes. Tu le sais bien. »

« Alors pourquoi il les cherchait ? »

Maman soupira. « Il ne cherchait pas de lunettes. Il cherchait son téléphone. Tu as confondu. »

Emma fronça les sourcils. « Son téléphone ? »

« Oui. Il l'avait posé quelque part et il ne s'en souvenait plus. » Maman ralentit pour tourner dans leur rue. « Tu vois, c'est exactement ce dont je parlais. Papa oublie où il met ses affaires. »

Emma resta silencieuse. Elle était presque certaine que papa cherchait ses lunettes, pas son téléphone. Mais le doute s'insinuait en elle. Et si elle s'était trompée ? Et si elle avait mal compris ?

En arrivant à la maison, ils trouvèrent papa dans le salon. Il lisait le journal, assis dans son fauteuil habituel. Il leva la tête quand ils entrèrent et leur sourit.

« Salut, mes loulous. Bonne journée ? »

Tom se précipita vers lui. « Papa ! Maman a dit que tu allais bien ! »

« Bien sûr que je vais bien. » Papa ébouriffa les cheveux de Tom. « Pourquoi ça n'irait pas ? »

Emma s'approcha lentement. « Papa, hier, tu cherchais quoi dans le salon ? »

Il la regarda avec surprise. « Hier ? Je ne me rappelle pas avoir cherché quelque chose. »

« Si, tu retournais les coussins. »

Papa fronça les sourcils. « Ah, oui. Mon téléphone. Je l'avais perdu. »

Emma sentit son cœur se serrer. Maman avait raison. Papa cherchait son téléphone, pas des lunettes. Elle s'était trompée.

« Va goûter, ma chérie, dit maman. Je vais préparer le dîner. »

Emma monta dans sa chambre. Elle s'assit à son bureau et sortit son carnet de brouillon. Elle aimait écrire, noter ses pensées. Parfois, ça l'aidait à y voir plus clair.

« Mercredi. Papa a dit qu'il cherchait son téléphone. Pas ses lunettes. Je

me suis trompée. Mais j'étais sûre… Pourquoi je me trompe tout le temps ? »

Elle s'arrêta d'écrire et relut ses mots. Quelque chose la dérangeait. Elle était habituellement bonne en observation. Madame Moreau le disait souvent : « Emma a l'œil pour les détails. » Alors pourquoi s'était-elle trompée ?

Elle repensa à la scène. Papa dans le salon, qui fouillait partout. Maman qui arrivait et qui disait… qu'est-ce qu'elle avait dit exactement ?

Emma ferma les yeux et se concentra. Maman avait dit : « Tu cherches tes lunettes ? » Et papa avait répondu : « Oui, mes lunettes de lecture. » Emma en était certaine. Elle avait même pensé que papa avait l'air perdu sans ses lunettes.

Mais alors, pourquoi papa disait maintenant qu'il cherchait son téléphone ? Pourquoi maman disait qu'Emma avait rêvé ?

Une idée terrible lui vint. Et si papa était vraiment malade ? S'il ne se rappelait plus ? Si sa mémoire lui jouait des tours ?

Emma se leva et alla à la fenêtre. Elle regarda la maison d'en face. Madame Roussel était là, comme toujours. La vieille dame semblait l'observer. Emma lui fit un petit signe de la main. Madame Roussel lui rendit son salut, puis porta un doigt à ses lèvres, comme pour dire « chut ».

Emma fronça les sourcils. Pourquoi madame Roussel faisait-elle ça ? Qu'est-ce qu'elle voulait dire ?

« Emma ! » La voix de maman l'appela depuis le rez-de-chaussée. « Viens aider pour le dîner ! »

Emma redescendit. Dans la cuisine, maman préparait des légumes. Elle avait l'air détendue, heureuse même.

« Maman, dit Emma en s'installant à table, papa va vraiment bien ? »

« Bien sûr, ma chérie. Pourquoi ? »

« Ce matin, il avait l'air… énervé. »

Maman posa son couteau et s'approcha d'Emma. « Ton papa est juste fatigué. Il travaille beaucoup, tu sais. Et ces horaires de nuit… » Elle caressa les cheveux d'Emma. « Mais ne t'inquiète pas. Je vais m'occuper de lui. »

« Comment ? »

« Je vais l'emmener voir un docteur. Pour être sûre qu'il va bien. »

Emma sentit l'angoisse lui nouer le ventre. « Quel genre de docteur ? »

« Un docteur gentil. Qui va l'aider à se sentir mieux. » Maman lui sourit. « Tu sais, parfois, quand on travaille trop, on peut avoir des petits problèmes. On oublie des choses, on se trompe… Ce n'est pas grave. Ça se soigne. »

« Et si ça ne se soigne pas ? »

Maman hésita une seconde. « Ça se soignera. Et de toute façon, je serai là. Je vous protégerai, toi et Tom. »

Emma hocha la tête, mais quelque chose dans le ton de sa mère la dérangeait. Elle avait l'air trop sûre d'elle. Comme si elle savait déjà comment les choses allaient se passer.

Papa arriva dans la cuisine, suivi de Tom. « Ça sent bon ! Qu'est-ce qu'on mange ? »

« Ton plat préféré, dit maman. Blanquette de veau. »

Papa sourit et embrassa maman sur la joue. « Tu me gâtes. »

« C'est normal. » Elle lui caressa la main. « Il faut que tu reprennes des forces. »

Emma observait ses parents. Ils avaient l'air d'un couple normal, qui s'aime. Mais elle ne pouvait pas s'empêcher de penser qu'il y avait quelque chose de faux dans cette scène. Comme si maman jouait un rôle.

Pendant le dîner, papa raconta sa journée. Il avait reçu Philippe, son associé. Ils avaient discuté de la boulangerie, de projets d'avenir. Papa semblait normal, détendu. Pas du tout comme quelqu'un qui perdait la mémoire.

« Philippe pense que je devrais prendre des vacances, dit papa. Il dit que je suis surmené. »

« Il a raison, répondit maman. Tu travailles trop. »

« Mais la boulangerie… »

« Philippe peut s'en occuper quelques jours. Tu as confiance en lui, non ? »

Papa acquiesça. « Oui, bien sûr. »

Emma écoutait l'échange. Encore une fois, elle avait l'impression que maman dirigeait la conversation. Qu'elle poussait papa vers une décision qu'elle avait déjà prise.

Après le dîner, Emma aida à débarrasser. Quand elle rapporta les assiettes à la cuisine, elle entendit ses parents parler à voix basse dans le salon.

« Tu as pris rendez-vous ? » demandait papa.

« Oui, demain après-midi. Le docteur Leblanc. Il paraît qu'il est très bien. »

« Tu es sûre que c'est nécessaire ? »

« Julien, tu oublies de plus en plus de choses. Ce matin, tu ne te rappelais même pas avoir cherché ton téléphone. »

Emma s'arrêta net. Papa avait oublié qu'il cherchait son téléphone ? Mais alors, peut-être qu'il avait aussi oublié les lunettes ? Peut-être qu'il avait vraiment cherché les deux ?

« Emma ! » La voix de maman la fit sursauter. « Qu'est-ce que tu fais ? »

« Je… je rapportais les assiettes. »

Maman la regarda avec une expression bizarre. « Tu écoutais notre conversation ? »

« Non, je… »

« Emma, ce n'est pas poli d'écouter les conversations des adultes. »

« Excuse-moi, maman. »

Emma remonta dans sa chambre, le cœur battant. Elle avait l'impression d'avoir fait quelque chose de mal, mais elle ne savait pas quoi. Et cette façon qu'avait maman de la regarder… comme si elle la soupçonnait de quelque chose.

Elle se remit à son bureau et rouvrit son carnet.

« Maman emmène papa chez le docteur demain. Papa a l'air d'accord. Mais j'ai peur. Et si le docteur dit que papa est vraiment malade ? Et si on l'emmène à l'hôpital ? Et si… »

Emma s'arrêta d'écrire. Une larme était tombée sur la page, effaçant un mot. Elle essuya ses yeux et referma le carnet.

Par la fenêtre, elle vit madame Roussel, toujours à son poste. La vieille dame semblait l'observer avec attention. Emma eut soudain envie de lui parler, de lui demander conseil. Madame Roussel était gentille. Elle avait toujours un sourire pour elle quand elle rentrait de l'école.

Mais comment faire ? Elle ne pouvait pas sortir de la maison sans permission. Et puis, qu'est-ce qu'elle dirait ? *« Bonjour madame Roussel, je pense que ma mère ment ? »*

Emma se coucha en gardant ses inquiétudes pour elle. Dans le lit d'à côté, Tom dormait déjà, serrant son doudou contre lui. Il avait de la chance, Tom. Il était trop petit pour comprendre. Trop petit pour s'inquiéter.

Elle, elle était assez grande pour voir que quelque chose n'allait pas dans sa famille. Mais pas assez grande pour savoir quoi faire.

5

Julien, 1er octobre.

La fatigue est le meilleur allié de la manipulation.

Le docteur Leblanc avait des mains douces et une voix rassurante. Julien était assis dans son cabinet, face à ce spécialiste que Lucie avait choisi avec tant de soin. Un neurologue réputé, avait-elle dit. Quelqu'un qui saurait l'aider.

« Alors, monsieur Moreau, racontez-moi ce qui vous amène. »

Julien jeta un regard à Lucie, assise à côté de lui. Elle lui fit un sourire encourageant. « Vas-y, mon chéri. Dis-lui tout. »

« Je… j'ai des trous de mémoire. J'oublie où je mets mes affaires. Parfois, je ne me rappelle pas de conversations que j'ai eues. » Il hésita. « Ma femme s'inquiète. Elle pense que… »

« Que quoi ? »

« Que je pourrais avoir un problème neurologique. »

Le docteur Leblanc prit des notes. « Depuis quand avez-vous remarqué ces symptômes ? »

« Quelques semaines. » Julien se massa les tempes. « Au début, je pensais que c'était juste la fatigue. Mon travail, les horaires décalés… »

« Vous travaillez de nuit ? »

« Oui, je suis boulanger. Je me lève à 22 h 30, je travaille jusqu'à 6 h du matin. »

« Depuis combien de temps ? »

« Treize ans. »

Le docteur hocha la tête. « Le travail de nuit peut effectivement perturber les fonctions cognitives. Mais racontez-moi ces épisodes d'oubli. Soyez précis. »

Julien raconta. Les clés dans le panier à linge, la conversation avec Philippe, l'histoire des lunettes qu'Emma croyait avoir vues. Plus il parlait, plus il se sentait ridicule. Ces détails qui lui avaient paru si importants semblaient dérisoires dans ce cabinet feutré.

« Votre épouse a-t-elle remarqué d'autres symptômes ? » demanda le

docteur en se tournant vers Lucie.

« Oui, dit-elle d'une voix inquiète. Il est de plus en plus… absent. Il me pose la même question plusieurs fois dans la journée. Hier, il m'a demandé trois fois à quelle heure je rentrais du travail. »

Julien la regarda avec surprise. « Je n'ai pas… »

« Si, mon chéri. » Elle lui prit la main. « Tu ne t'en rends pas compte, mais tu le fais. »

Le docteur Leblanc continuait ses questions. Antécédents familiaux, consommation d'alcool, stress… Julien répondait machinalement, mais une partie de son esprit était ailleurs. Il ne se rappelait pas avoir demandé trois fois à Lucie l'heure de son retour. Il ne se rappelait même pas le lui avoir demandé une seule fois.

« Je vais vous prescrire quelques examens, dit finalement le docteur. Prise de sang, scanner, IRM. Pour éliminer toute cause organique. »

« Vous pensez que c'est grave ? » demanda Lucie.

« Probablement pas. Les troubles de la mémoire liés au travail de nuit sont fréquents. Mais il faut être prudent. » Il se tourna vers Julien. « En attendant, je vais vous prescrire un léger anxiolytique. Pour vous aider à mieux dormir. »

Julien fronça les sourcils. « Je ne suis pas anxieux. »

« L'anxiété peut être inconsciente. Et elle aggrave les troubles de la mémoire. » Le docteur rédigea une ordonnance. « Prenez-en un comprimé le soir, avant de vous coucher. »

En sortant du cabinet, Julien se sentait étrangement soulagé. Il avait un nom pour ce qui lui arrivait : troubles de la mémoire liés au travail de nuit. Ce n'était pas Alzheimer, ce n'était pas une tumeur. C'était juste la fatigue.

« Tu vois, dit Lucie en lui prenant le bras. Ce n'est pas si grave. »

« Non, mais… » Il hésita. « Tu es sûre que je te demande plusieurs fois la même chose ? »

« Certaine. » Elle le regarda avec tendresse. « Mais ne t'inquiète pas. Le docteur va t'aider. »

Ils passèrent à la pharmacie récupérer les médicaments. Julien regarda l'ordonnance : Lexomil 6 mg. Un anxiolytique puissant. Il n'avait jamais pris de psychotropes de sa vie.

« Il faut vraiment que je prenne ça ? »

« Le docteur l'a prescrit. » Lucie rangea la boîte dans son sac. « Fais-lui confiance. »

Le soir, Julien hésita longtemps avant de prendre le comprimé. Il le fit rouler entre ses doigts, lut la notice. Effets secondaires : somnolence, troubles de la mémoire, confusion… Il eut un rire amer. Un médicament qui pouvait aggraver ce pour quoi il le prenait.

« Tu ne l'as pas pris ? » Lucie apparut dans la salle de bains.

« Je me demande si… »

« Julien, le docteur sait ce qu'il fait. » Elle lui tendit un verre d'eau. « Prends-le. Pour moi. »

Il avala le comprimé et se coucha. Le sommeil vint vite, lourd et profond. Trop profond. Quand le réveil sonna à 22 h 30, Julien eut l'impression d'émerger d'un puits. Sa tête était cotonneuse, ses gestes lents.

« Ça va ? » demanda Lucie.

« Je… oui. Juste un peu groggy. »

« C'est normal. Ton corps doit s'habituer. »

Julien se traîna jusqu'à la cuisine. Il but trois cafés avant de se sentir un peu plus alerte. Mais quelque chose clochait. Il avait l'impression d'avoir oublié quelque chose d'important.

En cherchant ses clés, il les trouva dans le tiroir de la cuisine. Bizarre. Il ne les mettait jamais là. Il interrogea Lucie, mais elle était déjà partie travailler.

À la boulangerie, Philippe le regarda avec inquiétude. « Tu as l'air crevé. »

« J'ai pris un médicament. Pour dormir. » Julien enfila sa blouse. « Ça m'a assommé. »

« Quel genre de médicament ? »

« Du Lexomil. Le docteur dit que j'ai des troubles de la mémoire liés au travail de nuit. »

Philippe fronça les sourcils. « Du Lexomil ? Ce n'est pas un peu fort pour des troubles de la mémoire ? »

« Qu'est-ce que tu veux dire ? »

« Ma mère en prend. Pour ses crises d'angoisse. C'est un anxiolytique puissant. Ça peut rendre zombie. »

Julien s'arrêta de pétrir. « Zombie ? »

« Oui. Ma mère, quand elle en prend, elle est dans le coaltar. Elle ne se rappelle de rien. » Philippe le regarda. « Tu es sûr que c'est pour ça qu'il te l'a prescrit ? »

« Je… » Julien réfléchit. « Il a dit que l'anxiété aggravait les troubles de la mémoire. »

« Sauf que le Lexomil aussi aggrave les troubles de la mémoire. » Philippe secoua la tête. « Ça me paraît bizarre. »

La nuit fut difficile. Julien avait l'impression de travailler dans du coton. Il oublia de mettre la levure dans une fournée de pain, renversa un sac de farine, se trompa dans les proportions des croissants. Philippe dut reprendre une partie de son travail.

« Écoute, dit Philippe vers 4 h du matin, tu devrais peut-être arrêter ce médicament. Ou au moins diminuer la dose. »

« Je ne peux pas. Le docteur a dit… »

« Le docteur ne te voit pas travailler. Il ne voit pas dans quel état tu es. »

Julien regarda ses mains. Elles tremblaient légèrement. « J'ai l'impression d'être dans un brouillard. »

« Alors arrête. » Philippe posa une main sur son épaule. « Ou demande un deuxième avis. »

En rentrant, Julien trouva Lucie dans la cuisine. Elle préparait le petit-déjeuner des enfants, fraîche et souriante malgré sa nuit de travail.

« Bonne nuit ? » demanda-t-elle.

« Difficile. Ce médicament… il me rend complètement groggy. »

« C'est normal au début. Ton corps doit s'adapter. »

« Philippe pense que la dose est trop forte. »

Lucie fronça les sourcils. « Philippe n'est pas médecin. Le docteur Leblanc sait ce qu'il fait. »

« Mais je n'arrive plus à travailler correctement. J'ai fait des erreurs toute la nuit. »

« Julien, tu fais des erreurs depuis des semaines. Ce n'est pas le médicament, c'est le problème que le médicament est censé soigner. »

Il la regarda, désorienté. « Tu es sûre ? »

« Certaine. » Elle lui caressa la joue. « Fais confiance au docteur. Dans quelques jours, tu te sentiras mieux. »

Julien monta se coucher, mais le sommeil ne vint pas. Il fixait le plafond, repensant aux paroles de Philippe. Le Lexomil aggravait les troubles de la mémoire. Alors pourquoi le docteur le lui avait-il prescrit ?

Il se leva et alla à l'ordinateur. Il chercha des informations sur le Lexomil. Les sites médicaux étaient formels : ce médicament pouvait effectivement aggraver les troubles cognitifs. Il était prescrit pour l'anxiété, pas pour les troubles de la mémoire.

Julien imprima plusieurs articles et les glissa dans une enveloppe. Il avait besoin de réfléchir. Mais pas ici. Pas dans cette maison où il avait l'impression de perdre pied.

Il s'habilla et sortit. La rue des Tilleuls était déserte. Il faisait les cent pas devant chez lui quand il aperçut une silhouette à la fenêtre d'en face. Madame Roussel. Elle le regardait avec attention.

Impulsivement, Julien traversa la rue et sonna à sa porte. Il n'avait jamais vraiment parlé à sa voisine, mais il avait besoin de parler à quelqu'un. Quelqu'un qui ne soit pas impliqué dans sa vie.

« Monsieur Moreau ? » Madame Roussel ouvrit la porte, surprise. « Que puis-je faire pour vous ? »

« Madame Roussel, je… » Il hésita. « Excusez-moi, c'est peut-être indiscret, mais… est-ce que vous m'avez vu faire des choses bizarres, ces derniers temps ? »

La vieille dame le regarda longuement. « Entrez donc. Nous serons mieux à l'intérieur pour parler. »

Julien la suivit dans son salon. La maison sentait la lavande et le vieux bois. Des photos de famille ornaient les murs.

« Asseyez-vous, dit madame Roussel. Thé ou café ? »

« Café, s'il vous plaît. »

Elle disparut dans la cuisine. Julien regardait par la fenêtre. De là, il avait une vue parfaite sur sa maison. Sur son salon, sa cuisine, sa chambre.

« Voilà. » Madame Roussel revint avec un plateau. « Maintenant, dites-moi ce qui vous tracasse. »

Julien but une gorgée de café. Il était brûlant, réconfortant. « J'ai l'impression de devenir fou. J'oublie tout, je ne me rappelle plus de conversations entières. Ma femme dit que je répète les mêmes questions. »

« Et vous, qu'est-ce que vous en pensez ? »

« Je ne sais plus. J'ai vu un médecin hier. Il m'a prescrit des médicaments. Mais ils me rendent encore plus confus. »

Madame Roussel but son thé en silence. « Monsieur Moreau, puis-je vous poser une question indiscrète ? »

« Allez-y. »

« Votre épouse… elle vous soutient ? »

Julien hésita. « Elle s'inquiète pour moi. Elle veut m'aider. »

« Hmm. » La vieille dame posa sa tasse. « Vous savez, j'ai vécu longtemps. J'ai vu beaucoup de choses. » Elle le regarda droit dans les yeux. « Parfois, les gens qu'on aime le plus sont ceux qui peuvent nous faire le plus de mal. »

« Qu'est-ce que vous voulez dire ? »

« Rien de précis. Juste une observation. » Elle se leva. « Mais si vous avez besoin de parler, je suis là. J'ai l'habitude des insomnies. »

Julien rentra chez lui avec plus de questions que de réponses. Mais pour la première fois depuis des semaines, il ne se sentait pas complètement seul. Quelqu'un d'autre avait remarqué que quelque chose n'allait pas.

En poussant la porte, il trouva Lucie dans l'entrée. Elle semblait l'attendre.

« Où étais-tu ? » demanda-t-elle.

« Chez madame Roussel. Je n'arrivais pas à dormir. »

« Qu'est-ce que tu lui as dit ? »

Julien la regarda avec surprise. « Rien de particulier. On a juste parlé. »

« De quoi ? »

« De mes problèmes de mémoire. » Il fronça les sourcils. « Pourquoi ? »

« Pour rien. » Lucie lui sourit, mais son sourire ne monta pas jusqu'à ses yeux. « Allez, va te coucher. Tu as besoin de repos. »

Julien monta dans leur chambre. Il regarda le Lexomil sur sa table de nuit. Puis il prit la boîte et la glissa dans sa poche. Ce soir, il ne prendrait pas de médicament. Il avait besoin de retrouver sa lucidité.

Il avait besoin de comprendre ce qui lui arrivait vraiment.

6

Lucie, Bureau 312.

Construire sa version des faits avant que l'autre ne s'en aperçoive.

Lucie referma la porte du bureau 312 et s'installa à son poste. Le Grand Hôtel Métropole ronronnait dans le calme de la nuit. Quelques clients tardifs traversaient le hall, valises à roulettes cliquetant sur le marbre. Elle les salua d'un sourire professionnel, celui qu'elle avait perfectionné au fil des années.

3 h 47 du matin. L'heure où les insomniaques errent et où les secrets se révèlent. Lucie sortit son téléphone et relut le message qu'elle avait reçu plus tôt : « Monsieur Moreau semble réagir au traitement. Continuez comme convenu. Dr Leblanc. »

Elle sourit et effaça le message. Tout se déroulait exactement comme prévu. Julien était de plus en plus confus, de plus en plus dépendant. Le Lexomil faisait des merveilles. Dans quelques semaines, il serait mûr pour un internement. Temporaire, bien sûr. Juste le temps nécessaire pour qu'elle puisse réorganiser sa vie.

Lucie ouvrit un fichier sur son ordinateur. Un document qu'elle avait créé il y a deux mois : « Journal de bord — Évolution de l'état mental de Julien Moreau. » Elle y consignait méticuleusement chaque épisode, chaque « oubli », chaque signe de détérioration. Un dossier parfait pour convaincre n'importe quel juge de l'incapacité de Julien à s'occuper de ses enfants.

« 1er octobre — Julien a oublié de prendre ses médicaments. Quand je lui ai rappelé, il a nié avoir des problèmes de mémoire. Déni typique des patients atteints de troubles cognitifs. A également interrogé les voisins sur son état mental, montrant des signes de paranoïa. »

Lucie se relut avec satisfaction. Chaque phrase était calibrée, chaque mot pesé. Elle avait appris à manier la langue administrative, à transformer la réalité en rapport médical. Julien cherchant de l'aide devenait un paranoïaque. Ses questions légitimes se transformaient en symptômes pathologiques.

Le téléphone de la réception sonna. Un client du quatrième étage se plaignait du bruit. Lucie prit l'appel avec amabilité, nota la réclamation, promit une solution rapide. Puis elle raccrocha et

retourna à ses véritables préoccupations.

Elle ouvrit sa messagerie et commença à taper :

« Docteur Leblanc, mon mari a eu un épisode inquiétant ce matin. Il est allé chez la voisine pour lui parler de ses problèmes. Je m'inquiète de cette tendance à impliquer les tiers dans ses troubles. Pensez-vous que cela puisse être un signe d'aggravation ? Cordialement, Lucie Moreau. »

Elle envoya le message et attendit. Le docteur Leblanc répondait toujours rapidement à ses sollicitations. Elle l'avait choisi avec soin, ce neurologue ambitieux qui venait d'ouvrir son cabinet. Il avait des factures à payer, une réputation à construire. Et Lucie savait se montrer… persuasive.

Elle repensa à leur première rencontre, trois semaines plus tôt. Elle était venue seule, sous le prétexte d'une consultation pour elle-même. Migraines, disait-elle. Stress conjugal. Son mari qui changeait, qui devenait étrange. Elle avait pleuré dans le bureau du docteur, évoquant ses peurs, ses inquiétudes. Une femme fragile, attachante, qui avait besoin d'aide.

Le docteur Leblanc avait été compatissant. Il avait écouté avec attention cette jolie femme blonde qui s'inquiétait pour son mari. Quand elle avait suggéré qu'il pourrait peut-être recevoir Julien, il avait accepté. Pour l'aider, disait-il. Pour les aider tous les deux.

Lucie n'avait eu qu'à le guider subtilement. Orienter ses questions, influencer ses conclusions. Le docteur Leblanc croyait diagnostiquer en toute indépendance. En réalité, il ne faisait que confirmer ce que Lucie avait déjà décidé.

Son téléphone vibra. Réponse du docteur : « Effectivement inquiétant. Pouvez-vous me dire exactement ce qu'il a dit à votre voisine ? Il faudrait peut-être envisager un suivi plus rapproché. »

Parfait. Lucie réfléchit à sa réponse. Il fallait doser. Pas trop alarmiste, pour rester crédible. Mais suffisamment inquiétante pour justifier une escalade thérapeutique.

« Il lui a parlé de ses problèmes de mémoire, de ses doutes sur son état mental. La voisine est une dame âgée, cela l'a beaucoup troublée. Je crains que Julien ne commence à alarmer le voisinage. Hier, il a aussi interrogé son associé sur les effets de ses médicaments. Il semble développer une méfiance envers le traitement. »

Elle envoya le message et ferma sa messagerie. Maintenant, il fallait attendre. Laisser le docteur Leblanc digérer ces informations, les interpréter selon ses grilles de lecture. Demain, elle recevrait probablement un appel pour un rendez-vous d'urgence.

Lucie se leva et fit quelques pas dans le bureau. Par la fenêtre, elle voyait la ville endormie. Quelques voitures passaient sur le boulevard, leurs phares balayant l'asphalte mouillé. Elle pensa à Julien, seul dans leur lit, peut-être en train de lutter contre le sommeil que le Lexomil lui imposait.

Elle n'éprouvait pas de culpabilité. Juste une froide détermination. Julien était un obstacle à sa nouvelle vie, rien de plus. Un mari devenu encombrant, qu'il fallait écarter avec méthode. Elle avait passé quinze ans à jouer les épouses dévouées. Quinze ans à sourire, à acquiescer, à faire semblant d'être heureuse dans cette existence étriquée.

Mais elle valait mieux que ça. Elle avait toujours valu mieux que ça.

Lucie retourna à son ordinateur et ouvrit un autre fichier. Celui-ci était crypté, protégé par un mot de passe que seule elle connaissait. « Stratégie de sortie », l'avait-elle intitulé. Un plan détaillé pour sa nouvelle vie.

D'abord, faire interner Julien. Temporairement, pour troubles psychiatriques. Pendant ce temps, elle demanderait une garde exclusive des enfants. Avec le dossier médical qu'elle constituait, aucun juge n'accorderait la garde à un homme instable.

Ensuite, vendre la boulangerie. Philippe serait forcé de racheter les parts de Julien, ou de trouver un autre associé. Peu importait. L'argent de la vente lui permettrait de prendre un nouveau départ.

Elle avait déjà repéré un appartement à Paris, près de la gare de Lyon. Trois pièces, moderne, loin de cette banlieue qui l'étouffait. Emma et Tom s'adapteraient. Les enfants s'adaptent toujours. Et puis, ils finiraient par comprendre que papa était malade, qu'il valait mieux pour tout le monde qu'il reste loin d'eux.

Lucie parcourut son plan, l'ajustant mentalement. Il y avait encore quelques détails à peaufiner. Cette voisine, madame Roussel, qui posait trop de questions. Cette femme l'inquiétait. Elle avait dans le regard quelque chose de perçant, d'intelligent. Comme si elle voyait au-delà des apparences.

Il faudrait s'en occuper. La discréditer, peut-être. Faire passer sa curiosité pour de la sénilité. Ou mieux encore, l'impliquer dans les « délires » de Julien. Faire croire qu'elle l'encourageait dans sa paranoïa.

Lucie ferma le fichier et se dirigea vers le minibar du bureau. Elle se servit un verre de whisky. Pas très professionnel, mais qui la verrait à cette heure ? Elle but lentement, savourant la brûlure de l'alcool.

Elle repensa à sa rencontre avec Julien, quinze ans plus tôt. Il était différent, à l'époque. Plus sûr de lui, plus entreprenant. Il venait

d'ouvrir sa boulangerie avec Philippe et parlait d'avenir avec des étoiles dans les yeux. Elle avait été séduite par cette ambition, cette énergie.

Mais les années avaient passé. L'ambition de Julien s'était muée en routine. Ses rêves s'étaient rétrécis aux dimensions de sa boulangerie. Il était devenu prévisible, rassurant, ennuyeux. Un mari modèle, un père attentionné, un citoyen exemplaire.

Exactement ce que Lucie ne voulait plus être.

Elle termina son whisky et retourna à son poste. Un client descendait de l'ascenseur, l'air pressé. Un homme d'affaires en costume froissé, qui voulait régler sa note. Elle s'occupa de lui avec efficacité, échangea quelques mots sur le temps, sur Paris qu'il regagnait au petit matin.

Quand il fut parti, elle se retrouva seule avec le silence de la nuit. C'était l'heure où les regrets remontent, où les choix difficiles semblent insurmontables. Mais Lucie n'avait pas de regrets. Elle avait une mission à accomplir.

Son téléphone sonna. Numéro inconnu.

« Grand Hôtel Métropole, bonsoir. »

« Lucie ? » La voix était celle de Julien, mais déformée, pâteuse. « C'est moi. »

« Julien ? Qu'est-ce qui se passe ? Il est presque 5 h du matin. »

« Je… je ne sais pas. Je me suis réveillé et… tu n'étais pas là. J'ai eu peur. »

Lucie sourit. Le Lexomil faisait effet. Julien semblait complètement perdu, désorienté.

« Mon chéri, je suis au travail. Comme toutes les nuits. Tu as pris ton médicament ? »

« Je… » Un silence. « Je ne crois pas. Je ne me rappelle plus. »

« Va le prendre tout de suite. Et recouche-toi. Tu travailles demain. »

« Demain ? » Julien semblait confus. « Mais… on est quel jour ? »

« Mercredi, mon chéri. Mercredi 2 octobre. »

« Ah. Oui. Mercredi. » Sa voix était de plus en plus floue. « Lucie ? »

« Oui ? »

« Je t'aime. »

Elle ferma les yeux. « Moi aussi, mon chéri. Rendors-toi. »

Elle raccrocha et resta un moment immobile. Ce « je t'aime » l'avait touchée plus qu'elle ne l'aurait voulu. Julien était sincère, même dans

sa confusion. Il l'aimait vraiment, désespérément.

Mais l'amour ne suffisait pas. Il n'avait jamais suffi.

Lucie effaça l'historique de l'appel et nota dans son journal : *« Appel nocturne de Julien. Très confus, désorienté. A oublié de prendre ses médicaments. Perte de repères temporels. Détérioration nette de son état. »*

Elle relut sa note avec satisfaction. Chaque épisode était une pierre de plus dans l'édifice qu'elle construisait. Bientôt, elle aurait assez de matériel pour convaincre n'importe qui de l'incapacité de Julien.

Le jour se levait lentement sur la ville. Dans quelques heures, elle rentrerait à la maison, retrouverait son rôle d'épouse inquiète et dévouée. Elle préparerait le petit-déjeuner des enfants, les accompagnerait à l'école, s'occuperait de Julien qui dormirait encore, assommé par les médicaments.

Mais ce soir, dans ce bureau silencieux, elle pouvait être elle-même. Calculatrice, ambitieuse, impitoyable. La femme qu'elle avait toujours été, sous le masque de la parfaite épouse.

Lucie ferma son ordinateur et commença à ranger son poste. Sa nuit de travail touchait à sa fin. Mais sa vraie mission ne faisait que commencer.

Dans quelques semaines, elle serait libre. Libre de cette vie qui l'étouffait, de cet homme qui l'entravait, de cette banlieue qui l'emprisonnait.

Elle avait un plan. Et elle l'exécuterait avec la précision d'un chirurgien.

7

3 octobre, 2 h 33.

Madame Roussel n'arrive plus à dormir.

Berthe Roussel reposa sa tasse de tilleul et ajusta ses lunettes. Le carnet était ouvert devant elle, rempli de ses observations nocturnes. Depuis trois semaines, elle ne dormait presque plus. Pas par choix, mais par nécessité. Il se passait quelque chose dans la rue des Tilleuls, quelque chose qui demandait sa vigilance.

Elle relut ses dernières notes :

« 2 octobre, 4 h 15 — Lucie Moreau rentre du travail. S'arrête devant la maison, reste dans sa voiture 10 minutes. Regarde vers ma fenêtre. Allume et éteint sa cigarette trois fois sans la fumer. Nervosité ? »

« 2 octobre, 23 h 45 — Julien sort pour aller travailler. Titube légèrement. Oublie d'éteindre les phares pendant 5 minutes. Médicaments ? »

« 3 octobre, 1 h 20 — Lumière dans la chambre des enfants. Emma à la fenêtre, semble pleurer. »

Berthe ferma le carnet et se dirigea vers la fenêtre. En face, la maison des Moreau était plongée dans l'obscurité. Seule la lumière du hall filtrait à travers les rideaux. Julien était parti travailler depuis trois heures. Lucie ne rentrerait pas avant sept heures. Les enfants dormaient.

Du moins, c'était ce que tout le monde était censé croire.

Berthe avait soixante-dix-huit ans. Elle avait vécu deux guerres, élevé quatre enfants, enterré un mari et trois de ses meilleures amies. Elle avait appris à reconnaître les signes. Les petits détails qui ne trompent pas. Les mensonges qui se cachent derrière les sourires.

Et ce qu'elle voyait chez les Moreau ne lui plaisait pas du tout.

Tout avait commencé par des riens. Julien qui oubliait d'éteindre sa voiture. Lucie qui rentrait plus tard, qui sortait plus tôt. Les enfants qui semblaient moins insouciants. Emma surtout, qui traînait dans la rue après l'école, comme si elle répugnait à rentrer chez elle.

Puis il y avait eu cette visite de Julien, l'avant-veille. Ce garçon si

poli, si gentil, qui était venu frapper à sa porte pour lui poser des questions étranges. Il avait l'air perdu, désorienté. Comme quelqu'un qui perd pied sans comprendre pourquoi.

Berthe connaissait ce regard. Elle l'avait vu dans les yeux de sa propre mère, quand son père avait commencé à la convaincre qu'elle était folle. C'était en 1953. À l'époque, on appelait ça une « crise de nerfs ». Maintenant, on avait des mots plus savants. Mais le résultat était le même : isoler la victime, la faire douter de sa propre réalité.

Elle retourna s'asseoir et rouvrit son carnet. Elle tourna les pages, relisant ses observations des semaines précédentes. Un pattern se dessinait. Subtil, mais indéniable.

« 15 septembre — Lucie sort de chez elle à 2 h du matin. Reste dehors 20 minutes. Fait le tour du pâté de maisons. Pourquoi ? »

« 18 septembre — Julien cherche quelque chose dans sa voiture. Ouvre tous les compartiments. Lucie arrive et lui dit quelque chose. Il arrête immédiatement. »

« 22 septembre — Dispute dans le salon. Voix étouffées, mais gestes visibles. Julien semble supplier. Lucie reste froide. »

« 25 septembre — Livraison chez les Moreau. Pharmacie. Lucie signe le reçu. Julien n'est pas là. »

Berthe s'arrêta sur cette dernière ligne. Elle se rappelait parfaitement ce matin-là. Le livreur de la pharmacie Durand était venu sonner chez les Moreau. Lucie avait ouvert, encore en robe de chambre, et avait signé pour un colis. Un colis assez volumineux, qui avait nécessité ses deux mains pour le porter.

Des médicaments. Beaucoup de médicaments.

Elle continua sa lecture.

« 28 septembre — Rendez-vous médical. Lucie et Julien partent ensemble vers 14 h. Julien a l'air réticent. Lucie lui tient le bras fermement. »

« 30 septembre — Julien au téléphone dans le jardin. Parle fort, agité. Lucie sort et l'interrompt. Il raccroche immédiatement. »

« 1er octobre — Julien vient me voir. Semble chercher de l'aide. Lucie l'attend à la fenêtre à son retour. »

Berthe referma le carnet et réfléchit. Pris séparément, chacun de ces éléments pouvait avoir une explication innocente. Mais ensemble, ils formaient un tableau inquiétant. Une femme qui contrôlait son mari, qui surveillait ses faits et gestes, qui l'isolait progressivement.

Elle avait déjà vu ça. Pas aussi sophistiqué, mais le principe était le même. Faire croire à quelqu'un qu'il perd la raison. Le couper de ses

soutiens. Le rendre dépendant.

Le téléphone sonna, la tirant de ses pensées. 2 h 47. Qui pouvait appeler à cette heure ?

« Allô ? »

« Madame Roussel ? » La voix était jeune, tremblante. « C'est Emma. Emma Moreau. »

Berthe se redressa. « Emma ? Qu'est-ce qui se passe, ma chérie ? »

« Je… je ne peux pas dormir. J'ai vu de la lumière chez vous. » Un sanglot étouffé. « J'ai peur. »

« Peur de quoi ? »

« De maman. Elle… elle fait des choses bizarres. »

Berthe regarda par la fenêtre. Emma était à la sienne, téléphone à l'oreille, regardant dans sa direction.

« Qu'est-ce qu'elle fait ? »

« Elle fouille dans les affaires de papa. Elle déplace ses trucs. Elle… » Emma hésita. « Elle met des médicaments dans son café. »

Le sang de Berthe se glaça. « Tu en es sûre ? »

« Je l'ai vue. Ce matin. Papa dormait, et maman a écrasé des comprimés dans son café. Après, papa avait l'air tout bizarre. »

« Emma, écoute-moi bien. Tu es en sécurité ? »

« Oui, maman est au travail. Mais quand elle rentre… » La voix d'Emma se brisa. « Elle me pose des questions. Elle veut savoir ce que je pense de papa. Si je trouve qu'il va bien. »

Berthe ferma les yeux. Cette femme était en train de manipuler sa propre fille. D'en faire un témoin de la soi-disant maladie de son père.

« Emma, as-tu dit à quelqu'un d'autre ce que tu m'as dit ? »

« Non. J'ai peur que personne ne me croie. »

« Moi, je te crois. » Berthe regarda la fillette, si petite derrière sa fenêtre. « Est-ce que tu peux faire quelque chose pour moi ? »

« Quoi ? »

« Essaie de prendre des photos. Avec ton téléphone. Quand ta maman fait des choses bizarres. »

« Je… je n'ai pas de téléphone. »

« Alors observe bien. Et note tout. Comme moi. » Berthe marqua une pause. « Et si tu as peur, tu viens me voir. D'accord ? »

« D'accord. Mais… et si papa est vraiment malade ? »

« Qu'est-ce qui te fait penser ça ? »

« Maman dit qu'il oublie tout. Qu'il répète les mêmes choses. Qu'il va peut-être… » Emma sanglota. « Qu'il va peut-être nous oublier. »

Berthe sentit la colère monter en elle. Cette femme était en train de torturer psychologiquement une enfant de onze ans.

« Emma, écoute-moi. Ton papa t'aime. Il ne t'oubliera jamais. Et s'il est malade, ce n'est peut-être pas comme ta maman le dit. »

« Qu'est-ce que vous voulez dire ? »

« Parfois, les adultes… » Berthe chercha ses mots. « Parfois, ils font des choses compliquées. Pour des raisons compliquées. »

Emma resta silencieuse un moment. « Vous pensez que maman ment ? »

« Je pense que ta maman a ses propres problèmes. Et que ton papa a besoin d'aide. »

« Quelle sorte d'aide ? »

« Je ne sais pas encore. Mais je vais y réfléchir. »

Elles parlèrent encore quelques minutes. Berthe rassura Emma, lui promit de veiller sur elle. Quand elle raccrocha, elle avait pris sa décision.

Elle ne pouvait pas rester spectatrice. Cette enfant avait besoin de protection. Et Julien… Julien était en danger. Peut-être pas physiquement, mais psychologiquement. Sa femme était en train de le détruire méthodiquement.

Berthe sortit un autre carnet, vierge celui-là. Elle l'intitula : « Dossier Moreau — Preuves. » puis commença à recopier soigneusement toutes ses observations. Dates, heures, détails. Tout ce qui pourrait servir si les choses tournaient mal.

Elle réfléchit à qui elle pourrait s'adresser. Sa nièce était avocate. Elle pourrait lui demander conseil. Discrètement, bien sûr. Et puis, il y avait Philippe, l'associé de Julien. Emma avait dit qu'il s'inquiétait pour son patron. Peut-être serait-il un allié.

Mais d'abord, elle devait en savoir plus. Observer, documenter, comprendre l'ampleur de la manipulation.

Berthe regarda l'heure. 3 h 15. Dans quelques heures, Lucie rentrerait du travail. Elle ferait semblant d'être fatiguée, embrasserait ses enfants, préparerait le petit-déjeuner. Jouant son rôle d'épouse parfaite.

Mais Berthe ne serait pas dupe. Elle savait maintenant ce qu'elle

cherchait. Et elle était patiente. Très patiente.

Elle retourna à sa fenêtre et s'installa confortablement. Cette nuit, elle ne dormirait pas. Elle monterait la garde. Pour Emma, pour Julien, pour la vérité.

De l'autre côté de la rue, la maison des Moreau gardait ses secrets. Mais pas pour longtemps. Les insomniaques finissent toujours par tout voir.

Et Berthe Roussel était devenue la plus vigilante des insomniaques.

Elle ouvrit son carnet et écrivit : *« 3 octobre, 3 h 20 — Conversation avec Emma Moreau. Révélations importantes. Médicaments dans le café de Julien. Manipulation psychologique de l'enfant. Intervention nécessaire. »*

Elle reposa son stylo et sourit. Pour la première fois depuis des semaines, elle se sentait utile. Elle avait une mission. Et elle la mènerait à bien.

La rue des Tilleuls croyait pouvoir garder ses secrets dans l'obscurité. Mais la lumière finit toujours par triompher. Et parfois, elle prend la forme d'une vieille dame qui ne dort plus.

Berthe Roussel était devenue la gardienne de cette vérité. Et elle ne lâcherait pas.

8

Tom, jeudi matin.

Papa oublie beaucoup de choses maintenant.

Tom se réveilla avec l'impression d'avoir rêvé de voix dans la nuit. Des chuchotements, des mots qu'il ne comprenait pas. Il se redressa dans son lit et regarda vers celui d'Emma. Sa grande sœur dormait encore, recroquevillée sous sa couette. Elle avait l'air triste, même en dormant.

Il enfila ses pantoufles et descendit à la cuisine. Maman était déjà là, encore en robe de chambre, ses cheveux blonds ébouriffés. Elle buvait son café en regardant par la fenêtre.

« Bonjour maman. »

Elle se retourna et lui sourit. « Bonjour mon chéri. Bien dormi ? »

« Oui. Où est papa ? »

« Il dort. Il est rentré tard de la boulangerie. » Maman lui ébouriffa les cheveux. « Tu veux des céréales ? »

Tom hocha la tête et s'installa à table. Il aimait bien ces matins où maman était là, disponible, souriante. Parfois, elle était fatiguée et grognon après son travail. Mais aujourd'hui, elle semblait de bonne humeur.

« Maman, dit-il en versant du lait sur ses céréales, pourquoi papa oublie tout le temps ses affaires ? »

Le sourire de maman se figea une seconde. « Qu'est-ce qui te fait dire ça ? »

« Ben, hier, il cherchait ses lunettes. Et avant-hier, ses clés. Et Emma m'a dit qu'il cherchait aussi son téléphone. »

« Papa est fatigué, mon chéri. Il travaille beaucoup. » Maman s'assit en face de lui. « Parfois, quand on est très fatigué, on oublie où on met ses affaires. »

Tom mangea quelques cuillerées en réfléchissant. « Mais moi, quand je suis fatigué, je n'oublie pas où j'ai mis mes jouets. »

« C'est différent pour les adultes. » Maman le regarda avec attention. « Tom, est-ce que papa t'a dit des choses bizarres, ces derniers

temps ? »

« Bizarres comment ? »

« Je ne sais pas. Des choses qui ne correspondaient pas à la réalité. »

Tom fronça les sourcils. « Je ne comprends pas. »

« Par exemple, s'il te disait qu'on a mangé du poisson hier soir, alors qu'on a mangé du poulet. »

« Ah. » Tom réfléchit. « Non, papa ne dit pas des choses comme ça. »

« Tu es sûr ? »

« Oui. Papa raconte toujours les mêmes histoires. Sur la boulangerie, sur monsieur Philippe, sur les clients. »

Maman but une gorgée de café. « Et ces histoires, elles sont toujours les mêmes ? Il ne les mélange pas ? »

« Non. Enfin… »

Tom hésita. « Hier, il a dit que madame Bertrand avait commandé des croissants pour le mariage de sa petite-fille. Mais il m'avait déjà dit ça la semaine dernière. »

« Ah, tu vois. » Maman se pencha vers lui. « Papa répète les mêmes choses. C'est exactement ce dont je parlais. »

Tom ne comprenait pas pourquoi c'était grave. Lui aussi, il répétait souvent les mêmes histoires. Comme celle du chien qu'il avait vu dans la rue, ou du match de foot à la télé.

« Mais maman, toi aussi tu répètes des choses. »

« Moi ? » Maman parut surprise. « Quoi par exemple ? »

« Que papa est fatigué. Tu le dis tout le temps. »

Maman rit, mais son rire sonnait faux. « C'est parce que c'est vrai, mon chéri. »

Emma apparut dans l'escalier, déjà habillée pour l'école. Elle avait l'air triste, comme quand elle se disputait avec Léa. Elle s'assit à table sans dire bonjour.

« Ça va, ma chérie ? » demanda maman.

« Oui. » Emma versa des céréales dans son bol. « Papa est réveillé ? »

« Non, il dort encore. Pourquoi ? »

« Pour rien. »

Tom observait sa sœur. Elle avait des cernes sous les yeux, comme si elle n'avait pas bien dormi. Et elle regardait maman bizarrement. Comme si elle avait peur d'elle.

« Emma, dit maman, je dois te parler de quelque chose. »

Emma leva la tête. « Quoi ? »

« Papa va peut-être aller voir un autre docteur. Un spécialiste. »

« Pourquoi ? »

« Parce que ses problèmes de mémoire s'aggravent. » Maman prit la main d'Emma. « Il faut qu'on l'aide. »

« Quel genre d'aide ? »

« Je ne sais pas encore. Ça dépendra de ce que dira le docteur. »

Tom écoutait sans comprendre. Papa était malade ? Vraiment malade ? Il avait l'air normal, pourtant. Fatigué, peut-être, mais normal.

« Papa va mourir ? » demanda-t-il.

« Non ! » Maman le serra dans ses bras. « Non, mon chéri. Papa ne va pas mourir. Il a juste besoin d'aide pour sa mémoire. »

« Comme papi Roger ? »

Tom se souvenait du papa de maman. Papi Roger oubliait les noms, se perdait dans sa propre maison. Vers la fin, il ne reconnaissait plus personne. Même pas maman.

« Non, pas comme papi Roger. » Maman le berça doucement. « Papa a un problème différent. Moins grave. »

Mais Tom voyait bien qu'Emma n'avait pas l'air rassurée. Elle fixait son bol de céréales sans manger, les lèvres serrées.

« Bon, dit maman en se levant, vous allez être en retard. Allez vous préparer. »

Tom monta dans sa chambre et enfila son uniforme d'école. Par la fenêtre, il vit madame Roussel dans son jardin. Elle arrosait ses fleurs, mais elle regardait souvent vers leur maison. Quand elle l'aperçut, elle lui fit un petit signe de la main.

Tom lui rendit son salut. Il aimait bien madame Roussel. Elle était gentille, et elle avait toujours des bonbons dans ses poches.

En redescendant, il entendit maman au téléphone dans la cuisine.

« Docteur Leblanc ? C'est Lucie Moreau. Je suis inquiète pour mon mari. »

Tom s'arrêta dans l'escalier. Maman parlait d'une voix différente. Plus grave, plus triste.

« Il a eu un épisode cette nuit. Il m'a appelée à l'hôtel, complètement perdu. Il ne savait plus quel jour on était. »

Tom fronça les sourcils. Papa avait appelé maman cette nuit ? Il n'avait rien entendu.

« Oui, je pense qu'il faut accélérer les choses. Il devient dangereux. Pour lui et pour les enfants. »

Dangereux ? Papa était dangereux ?

« Très bien. Cet après-midi, alors. Je vous amène les enfants ? Ils pourront témoigner de l'état de leur père. »

Tom sentit son ventre se nouer. Témoigner ? Qu'est-ce que ça voulait dire ?

« Emma ! Tom ! » Maman l'appelait. « Venez, on va être en retard ! »

Tom descendit en courant. Emma était déjà dans l'entrée, son cartable sur le dos. Elle avait l'air encore plus triste qu'avant.

Dans la voiture, maman leur parla du rendez-vous chez le docteur.

« Il va vous poser des questions sur papa. Sur ce que vous avez remarqué. »

« Quoi comme questions ? » demanda Emma.

« Sur ses oublis. Sur les choses bizarres qu'il fait. » Maman ajusta son rétroviseur. « Il faut que vous soyez honnêtes. Que vous disiez la vérité. »

Tom ne comprenait pas. « Mais papa ne fait pas de choses bizarres. »

« Si, mon chéri. Tu me l'as dit toi-même. Il cherche toujours ses affaires. Il répète les mêmes histoires. »

« Mais ce n'est pas bizarre. C'est juste… papa. »

Maman soupira. « Tom, papa est malade. Il ne s'en rend pas compte, mais il est malade. Et pour qu'on puisse l'aider, il faut que le docteur comprenne à quel point il est malade. »

« Et si on ne lui dit pas ? »

« Alors papa ne pourra pas guérir. » Maman s'arrêta devant l'école. « Et il risque de devenir de plus en plus malade. »

Tom regarda Emma. Sa sœur était très pâle.

« Maman, dit Emma, et si papa ne veut pas aller chez le docteur ? »

« Il ira. » La voix de maman était ferme. « Même s'il ne veut pas. Parfois, les malades ne savent pas ce qui est bon pour eux. »

Tom descendit de la voiture, le cœur lourd. Il avait l'impression qu'il se passait quelque chose de grave, quelque chose qu'il ne comprenait pas.

Dans la cour de récréation, il retrouva son copain Lucas. Ils jouèrent

au foot, mais Tom n'arrivait pas à se concentrer. Il pensait à papa, à ce rendez-vous chez le docteur, à toutes ces choses bizarres que papa était censé faire.

À la récréation de 10 h, il vit Emma dans un coin, qui parlait à voix basse avec Léa. Elle avait l'air de pleurer.

« Qu'est-ce qu'elle a, ta sœur ? » demanda Lucas.

« Je ne sais pas. » Tom mentit. Il savait très bien ce qu'avait Emma. Elle avait peur. Comme lui.

L'après-midi, maman vint les chercher plus tôt. Elle était très belle, avec son tailleur noir et son rouge à lèvres. Mais elle avait l'air tendue.

« Vous êtes prêts ? » demanda-t-elle.

Tom hocha la tête, même s'il ne savait pas prêt pour quoi.

Dans la voiture, maman leur redit ce qu'elle attendait d'eux. Être honnêtes. Dire la vérité. Aider papa en expliquant au docteur à quel point il était malade.

Mais Tom ne comprenait toujours pas. Papa lui semblait normal. Fatigué, peut-être. Distrait, parfois. Mais pas malade.

Le cabinet du docteur était dans un grand immeuble blanc. La salle d'attente sentait le désinfectant. Tom s'assit sur une chaise trop haute, les jambes dans le vide.

« Madame Moreau ? » Une secrétaire les appela. « Le docteur peut vous recevoir. »

Tom suivit maman et Emma dans un bureau qui sentait le cuir et l'eau de Cologne. Le docteur était un homme grand et mince, avec des lunettes et une barbe grise.

« Bonjour les enfants. » Il leur sourit. « Vous savez pourquoi vous êtes là ? »

Emma hocha la tête. Tom ne dit rien.

« Votre maman s'inquiète pour votre papa. Elle pense qu'il a des problèmes de mémoire. »

« Oui, dit Emma d'une petite voix. »

« Et toi, Tom ? Tu as remarqué quelque chose ? »

Tom regarda maman. Elle lui fit un sourire encourageant.

« Papa… papa oublie ses affaires. »

« Souvent ? »

« Oui. Ses clés, ses lunettes… » Tom s'arrêta. « Mais il les trouve toujours. »

Le docteur prit des notes. « Et il vous dit des choses bizarres ? »

Tom hésita. Il ne trouvait pas que papa disait des choses bizarres. Mais maman avait dit qu'il fallait être honnête.

« Il répète les mêmes histoires. »

« Ah. » Le docteur leva la tête. « Lesquelles ? »

« Sur la boulangerie. Sur madame Bertrand qui commande des croissants. »

« Il vous raconte souvent la même histoire ? »

Tom hocha la tête. Il commençait à comprendre. Répéter les mêmes histoires, c'était bizarre. C'était un signe que papa était malade.

Mais alors, pourquoi se sentait-il si mal ?

Le docteur continua ses questions. Emma répondait d'une voix de plus en plus faible. Tom acquiesçait quand maman le regardait.

Quand ils ressortirent du cabinet, Tom avait l'impression d'avoir fait quelque chose de mal. Comme s'il avait trahi papa.

« Vous avez été parfaits, dit maman en les serrant dans ses bras. Maintenant, papa va pouvoir être soigné. »

Mais Tom n'était pas content. Il aurait voulu rentrer à la maison, voir papa, lui demander pardon.

Sauf que papa n'était pas à la maison. Il était parti travailler, comme tous les soirs.

Et Tom ne comprenait pas pourquoi il avait l'impression que papa ne reviendrait jamais.

9

Julien, 8 octobre.

Quand tout le monde vous dit que vous avez tort.

Julien se réveilla avec la sensation d'avoir été drogué. Sa bouche était pâteuse, ses membres lourds, son cerveau embrumé. Il regarda le réveil : 14 h 30. Il avait dormi presque douze heures. Jamais il ne dormait aussi longtemps.

À côté de lui, le lit était vide. Lucie était partie travailler depuis longtemps. Les enfants étaient à l'école. La maison était silencieuse, presque oppressante.

Il se leva péniblement et descendit à la cuisine. Sur la table, un mot de Lucie : *« Mon chéri, rendez-vous chez le docteur Leblanc à 17 h. Important. Je t'aime. »*

Julien fronça les sourcils. Il ne se rappelait pas avoir pris rendez-vous. Mais ces derniers temps, il ne se rappelait plus grand-chose. Cette sensation permanente de vivre dans un brouillard, de ne plus être maître de sa propre existence.

Il prépara un café et s'assit à table. Par la fenêtre, il aperçut madame Roussel dans son jardin. Elle sembla le voir et lui fit un petit signe discret. Impulsivement, il lui répondit. Cette femme était la seule personne qui ne le regardait pas comme un malade mental.

Son téléphone sonna. Philippe.

« Salut, vieux. Ça va ? »

« Ça va, » mentit Julien. « Pourquoi ? »

« J'ai eu Lucie hier. Elle m'a dit que vous aviez emmené les enfants chez le docteur. »

Julien s'immobilisa. « Quoi ? »

« Elle m'a dit que le docteur voulait voir Emma et Tom. Pour évaluer l'impact de tes troubles sur eux. »

« Philippe, je ne sais pas de quoi tu parles. »

« Julien… » Philippe soupira. « Lucie m'a dit que tu ne te rappellerais probablement pas. Que c'était un des symptômes. »

« Je ne me rappelle pas parce que ça ne s'est pas passé ! » Julien éleva la voix. « Je n'ai emmené aucun enfant chez aucun docteur ! »

« Écoute, je… »

« Non, toi écoute ! » Julien se leva, agité. « Depuis des semaines, tout le monde me raconte ma propre vie. Lucie, toi, maintenant les enfants… Vous me dites ce que j'ai fait, ce que j'ai dit, ce que j'ai oublié. Mais moi, je ne me rappelle de rien ! »

« C'est exactement le problème, Julien. Tu ne te rappelles de rien. »

« Ou alors, ces choses ne se sont jamais passées. »

Un long silence. « Julien, qu'est-ce que tu es en train de dire ? »

« Je ne sais pas. » Julien se passa une main sur le visage. « Je ne sais plus rien. »

« Écoute, je vais passer te voir ce soir. Après ton rendez-vous chez le docteur. »

« Quel rendez-vous ? »

« Celui de 17 h. Lucie m'a dit… »

« Lucie t'a dit ! » explosa Julien. « Lucie t'a dit, Lucie m'a dit, Lucie vous dit à tous ! Mais moi, personne ne me dit rien ! »

Il raccrocha et jeta son téléphone sur la table. Il tremblait de rage et de confusion. Tout s'accélérait autour de lui, et il avait l'impression d'être spectateur de sa propre vie.

Il monta à l'étage et fouilla dans la chambre d'Emma. Dans son bureau, il trouva son carnet de brouillon. Il l'ouvrit et parcourut les pages. Des devoirs, des dessins, des petites phrases d'enfant. Puis, vers la fin, quelques lignes qui lui glacèrent le sang :

« Maman dit que papa est malade. Le docteur va nous poser des questions. Il faut dire la vérité. Papa oublie tout et répète les mêmes histoires. »

Julien relut plusieurs fois. L'écriture était bien celle d'Emma. Mais quand avait-elle écrit ça ? Et surtout, quand avait-elle vu un docteur ?

Il redescendit et appela l'école. Après plusieurs transferts, il eut la directrice.

« Monsieur Moreau ? Que puis-je faire pour vous ? »

« Je voulais savoir si Emma et Tom ont été absents hier après-midi. »

« Absents ? » La directrice consulta ses registres. « Oui, ils sont partis à 14 h 30. Votre épouse était venue les chercher. Pour un rendez-vous médical, m'avait-elle dit. »

Julien ferma les yeux. « Merci. »

Il raccrocha et s'effondra sur une chaise. Lucie avait emmené les enfants chez le docteur. Sans lui en parler. Sans même qu'il s'en souvienne. Mais comment était-ce possible ? Comment pouvait-il ne pas se rappeler d'un événement si important ?

Il monta dans la salle de bains et ouvrit l'armoire à pharmacie. Les médicaments que lui avait prescrits le docteur Leblanc étaient là. Lexomil, Stilnox, Temesta. Une pharmacie complète d'anxiolytiques et de somnifères.

Il sortit son téléphone et fit des recherches. Interactions médicamenteuses. Effets secondaires. Surdosage. Ce qu'il lut lui donna la nausée.

Mélangés ensemble, ces médicaments pouvaient provoquer des pertes de mémoire massives, de la confusion, des hallucinations. À forte dose, ils pouvaient même rendre quelqu'un inconscient pendant des heures.

Julien redescendit et fouilla dans les poubelles. Il trouva un emballage de Stilnox vide. La boîte avait été ouverte récemment. Pourtant, il ne se rappelait pas avoir pris de Stilnox. Seulement le Lexomil du soir.

Il commença à comprendre. Quelqu'un lui donnait ces médicaments à son insu. Dans son café, dans sa nourriture, dans sa boisson. Quelqu'un qui avait accès à sa cuisine, à ses repas, à sa vie quotidienne.

Quelqu'un qui vivait avec lui.

La sonnette retentit. Julien alla ouvrir. C'était madame Roussel, avec un panier de pommes.

« Bonjour, monsieur Moreau. Je me suis dit que vous aimeriez peut-être quelques pommes de mon jardin. »

Julien la regarda. Cette femme de soixante-dix-huit ans, avec ses yeux perçants et son sourire bienveillant, était peut-être la seule personne saine d'esprit dans son entourage.

« Madame Roussel, dit-il, j'ai besoin de vous parler. »

« Bien sûr. Entrez donc. »

Ils s'installèrent dans le salon. Julien lui raconta tout. Les oublis, les médicaments, la consultation des enfants dont il ne se rappelait pas, ses soupçons sur Lucie.

Madame Roussel l'écouta sans l'interrompre. Quand il eut terminé, elle hocha la tête.

« Monsieur Moreau, puis-je vous dire quelque chose ? »

« Bien sûr. »

« J'ai soixante-dix-huit ans. J'ai vu beaucoup de choses. Et ce que vous me décrivez, je l'ai déjà vu. »

« Vraiment ? »

« Ma propre mère a vécu la même chose. Mon père voulait qu'elle soit internée. Il lui faisait croire qu'elle perdait la raison. » Madame Roussel posa sa main on celle de Julien. « C'était en 1953. On appelait ça du chantage affectif. Maintenant, on a des mots plus savants. »

« Gaslighting, » souffla Julien. Il avait fait ses recherches. « Manipulation psychologique. »

« Exactement. » Madame Roussel ouvrit son sac et en sortit un carnet. « J'ai pris des notes. Depuis trois semaines. »

Julien parcourut le carnet. Dates, heures, observations détaillées. Les allées et venues de Lucie, ses comportements suspects, les épisodes étranges qu'elle avait remarqués.

« Vous pensez que Lucie… ? »

« Je ne pense rien. Je constate. » Madame Roussel reprit son carnet. « Mais je peux vous dire une chose : Emma est venue me voir cette nuit. Elle m'a appelée. Elle avait peur. »

« Peur de quoi ? »

« De sa mère. » Madame Roussel le regarda droit dans les yeux. « Elle m'a dit que Lucie mettait des médicaments dans votre café. »

Julien sentit le sol se dérober sous ses pieds. « Emma a dit ça ? »

« Oui. Elle vous a vu chercher vos affaires, confus, désorienté. Elle a fait le lien. »

« Mon Dieu. » Julien se prit la tête dans les mains. « Ma propre fille… elle sait. »

« Les enfants voient tout. Même ce qu'ils ne comprennent pas. »

Julien releva la tête. « Qu'est-ce que je dois faire ? »

« D'abord, arrêter de prendre vos médicaments. Tous. »

« Mais si je suis vraiment malade ? »

« Vous n'êtes pas malade. » Madame Roussel se leva. « Vous êtes victime. C'est différent. »

« Comment pouvez-vous en être sûre ? »

« Parce que les vrais malades ne se posent pas cette question. »

Julien la raccompagna à la porte. « Madame Roussel, pourquoi vous m'aidez ? »

« Parce que ma mère n'a pas eu cette chance. » Elle lui serra la main. « Et parce que ces enfants méritent mieux. »

Après son départ, Julien resta un long moment immobile. Puis il monta à l'étage et rassembla tous ses médicaments. Il les jeta dans les toilettes et tira la chasse d'eau. Fini. Il ne prendrait plus rien.

Il prépara un sac avec quelques affaires et ses papiers importants. Si Lucie voulait le faire interner, il ne lui faciliterait pas la tâche. Il avait retrouvé sa lucidité, et il n'avait pas l'intention de la perdre à nouveau.

À 16 h 30, il quitta la maison. Il avait rendez-vous chez le docteur Leblanc, soi-disant. Mais il n'irait pas. Il avait autre chose à faire.

Il se rendit d'abord chez Philippe. Son associé fut surpris de le voir.

« Julien ? Tu ne devrais pas être chez le docteur ? »

« Philippe, j'ai besoin de ton aide. »

« Bien sûr. Qu'est-ce qui se passe ? »

Julien lui raconta tout. Les médicaments, la manipulation, ses soupçons sur Lucie. Philippe l'écouta avec incrédulité.

« Tu es sûr de ce que tu dis ? »

« J'ai des preuves. » Julien lui montra les emballages vides qu'il avait récupérés. « Elle me drogue. Depuis des semaines. »

Philippe examina les boîtes. « Bon sang. Mais pourquoi ? »

« Je ne sais pas encore. Mais je vais le découvrir. » Julien se leva. « En attendant, j'ai besoin d'un endroit où dormir. Juste quelques nuits. »

« Bien sûr. Tu peux prendre la chambre d'amis. »

« Merci. » Julien serra la main de son ami. « Et Philippe ? Ne dis rien à Lucie. Pas tout de suite. »

« Entendu. »

Julien quitta la maison de Philippe vers 18 h. Il avait loupé son rendez-vous chez le docteur. Lucie devait être folle de rage. Tant mieux. Il était temps qu'elle comprenne qu'il n'était plus aussi facile à manipuler.

Il se dirigea vers la rue des Tilleuls. Il voulait voir la réaction de Lucie quand elle découvrirait qu'il avait disparu. Il voulait voir son vrai visage.

Il se gara à l'angle de la rue et attendit. À 19 h 15, la voiture de Lucie apparut. Elle roulait vite, trop vite. Elle s'arrêta devant la

maison et sortit précipitamment.

De là où il était, Julien ne pouvait pas voir son expression. Mais il la connaissait assez pour imaginer sa colère. Elle avait perdu le contrôle. Son plan parfait commençait à s'effilocher.

Il démarra et s'éloigna. Il avait vu ce qu'il voulait voir. Maintenant, il devait réfléchir à la suite. Comment démasquer Lucie ? Comment protéger ses enfants ? Comment reprendre sa vie ?

Il ne savait pas encore. Mais pour la première fois depuis des semaines, il avait l'esprit clair. Il savait qui était l'ennemi.

Et il était prêt à se battre.

10

Lucie, Grand Hôtel Métropole.

Le mensonge parfait contient toujours une part de vérité.

Le téléphone vibrait pour la dixième fois en vingt minutes. Lucie regarda l'écran : « Dr Leblanc. » Elle décrocha, tentant de maîtriser l'irritation dans sa voix.

« Docteur ? »

« Madame Moreau, votre mari n'est pas venu à son rendez-vous. Nous l'avons attendu jusqu'à 18 h. »

Lucie serra les dents. Elle était dans le hall du Grand Hôtel Métropole, entourée de clients qui discutaient paisiblement. Il fallait qu'elle garde son calme, qu'elle préserve sa façade professionnelle.

« Je suis désolée, docteur. Je ne comprends pas. Quand je suis partie ce matin, il avait bien l'intention de venir. »

« L'avez-vous eu au téléphone ? »

« Non, je suis au travail. Je ne peux pas l'appeler toutes les cinq minutes. » Elle marqua une pause calculée. « Docteur, je suis inquiète. Ces derniers jours, Julien a des comportements de plus en plus… imprévisibles. »

« Que voulez-vous dire ? »

Lucie baissa la voix, comme si elle confiait un secret douloureux. « Hier, il a interrogé la voisine sur son état mental. Il développe une forme de paranoïa. Il pense que… » Elle simula un sanglot. « Il pense que je le manipule. »

« Ah. » Le ton du docteur changea. « C'est effectivement préoccupant. Ce type de délire de persécution peut être dangereux. »

« Dangereux comment ? »

« Pour lui. Pour vous. Pour les enfants. » Le docteur Leblanc soupira. « Madame Moreau, je pense qu'il faut envisager une hospitalisation d'urgence. »

Parfait. Lucie ferma les yeux, savourant ces mots. « Vous voulez dire… l'interner ? »

« Temporairement. Le temps de stabiliser son état. » Le docteur hésita. « Mais pour cela, il faudrait qu'il représente un danger immédiat. »

« Je comprends. » Lucie réfléchit rapidement. « Docteur, si Julien venait à… disparaître, à partir sans prévenir, ce serait considéré comme un comportement dangereux ? »

« Absolument. Surtout s'il y a des enfants impliqués. »

« Je vais essayer de le joindre. Je vous rappelle. »

Elle raccrocha et regarda sa montre. 19 h 45. Julien aurait dû rentrer de la boulangerie depuis longtemps. Sa première impulsion fut de l'appeler, mais elle se ravisa. Il valait mieux d'abord vérifier à la maison.

« Sandrine ? » Elle héla sa collègue. « Je dois m'absenter une heure. Urgence familiale. »

« Pas de problème. J'espère que ce n'est rien de grave. »

« Mon mari… il ne va pas bien. » Lucie affecta l'expression de l'épouse dévouée et inquiète. « Je dois rentrer vérifier qu'il va bien. »

Le trajet jusqu'à la rue des Tilleuls lui sembla interminable. Lucie roulait en réfléchissant à tous les scénarios possibles. Julien avait peut-être eu un malaise. Ou pire, il avait peut-être commencé à comprendre. Cette pensée lui glaça le sang.

En arrivant devant la maison, elle vit immédiatement que quelque chose n'allait pas. Aucune lumière au rez-de-chaussée. La voiture de Julien n'était pas là. Elle se précipita à l'intérieur.

« Julien ? »

Pas de réponse. Elle monta à l'étage. Leur chambre était vide. Mais ce qui l'alarma vraiment, c'est ce qu'elle découvrit dans la salle de bains.

L'armoire à pharmacie était ouverte. Vide. Tous les médicaments avaient disparu.

Lucie sentit la panique monter. Elle redescendit et vérifia la cuisine. Sur la table, elle trouva le mot qu'elle avait laissé le matin. Mais à côté, un autre papier. De l'écriture de Julien : *« Je sais. »*

Deux mots. Deux mots qui faisaient s'effondrer des mois de préparation.

Elle fouilla frénétiquement dans la maison. Les papiers importants de Julien avaient disparu. Quelques vêtements aussi. Il était parti. Délibérément.

Lucie s'assit sur le canapé et força son cerveau à fonctionner. Julien avait découvert la vérité. Comment ? Peu importait. Il fallait qu'elle agisse vite, avant qu'il ne puisse rassembler des preuves contre elle.

Elle sortit son téléphone et composa le numéro de Philippe.

« Philippe ? C'est Lucie. Est-ce que Julien est chez vous ? »

« Lucie ? Non, pourquoi ? »

« Il a disparu. Il n'est pas rentré de la boulangerie. Je suis inquiète. »

« Mais… Julien n'est pas venu à la boulangerie aujourd'hui. »

Lucie fronça les sourcils. « Comment ça ? »

« Il m'a appelé ce matin. Il m'a dit qu'il ne se sentait pas bien. Qu'il avait un rendez-vous médical important. »

« Ah. » Lucie réfléchit rapidement. « Et depuis, vous n'avez pas eu de nouvelles ? »

« Non. J'ai essayé de l'appeler plusieurs fois, mais il ne répond pas. »

« Philippe, je suis très inquiète. Ces derniers temps, Julien a des comportements… étranges. Le docteur pense qu'il pourrait avoir des idées suicidaires. »

« Suicidaires ? » Philippe semblait choqué. « Julien ? »

« Il ne vous a rien dit ? Pas de confidences ? »

« Non, rien. Enfin… » Philippe hésita. « Il m'a semblé perturbé ces derniers jours. Il me parlait de ses médicaments, il avait l'air de douter de son traitement. »

Parfait. Lucie nota mentalement cette information. « Philippe, si Julien vous contacte, appelez-moi immédiatement. Ne le laissez pas seul. »

« Bien sûr. Mais vous pensez vraiment qu'il pourrait… ? »

« Je ne sais pas. J'espère que non. » Lucie simula un sanglot. « Je vais appeler la police. »

Elle raccrocha et réfléchit. Philippe ne mentait pas. Il ne savait pas où était Julien. Mais son mari n'avait pas pu disparaître dans la nature. Il était quelque part, probablement en train de rassembler des preuves contre elle.

Lucie monta vérifier la chambre des enfants. Emma et Tom dormaient paisiblement. Elle les regarda un moment, calculant. Ils étaient sa meilleure arme maintenant. Des enfants terrorisés par la disparition de leur père, inquiets pour sa santé mentale.

Elle redescendit et appela le commissariat.

« Commissariat, j'écoute. »

« Bonjour, je voudrais signaler la disparition de mon mari. »

« Nom et prénom ? »

« Julien Moreau. » Lucie donna toutes les informations nécessaires. « Agent, je dois vous dire que mon mari suit un traitement psychiatrique. Il est suivi par le docteur Leblanc pour des troubles de la mémoire et des tendances paranoïaques. »

« Des tendances paranoïaques ? »

« Oui. Il pense que… » Lucie hésita, jouant la femme qui a honte d'avouer. « Il pense que je le manipule. Que je lui mens. Le docteur dit que c'est un délire de persécution. »

« Et il a disparu dans quelles circonstances ? »

« Il avait rendez-vous chez son psychiatre à 17 h. Il n'y est pas allé. Quand je suis rentrée, il avait disparu. Avec ses médicaments. »

« Ses médicaments ? »

« Oui. Il les a tous pris. Je crains qu'il ne… » Lucie laissa sa phrase en suspens.

« Madame, nous allons lancer un avis de recherche. Pouvez-vous nous envoyer une photo récente ? »

« Bien sûr. »

Lucie donna son numéro et raccrocha. Maintenant, Julien était officiellement un homme dangereux en fuite. Un malade mental qui avait volé ses médicaments et qui pouvait représenter un danger pour lui-même et pour les autres.

Elle retourna au Grand Hôtel Métropole. Il fallait qu'elle termine sa nuit de travail, qu'elle maintienne sa routine. Sandrine l'accueillit avec inquiétude.

« Alors ? Ton mari ? »

« Il a disparu. » Lucie s'effondra sur sa chaise, jouant parfaitement l'épouse anéantie. « J'ai appelé la police. »

« Mon Dieu ! Mais que s'est-il passé ? »

« Il est… il est malade. » Lucie se tamponna les yeux avec un mouchoir. « Dépression, troubles de la mémoire. Le docteur pense qu'il a peut-être voulu… »

« Oh, ma chérie. » Sandrine la prit dans ses bras. « Je suis désolée. Tu veux que je reste avec toi ? »

« Non, ça va. Le travail m'aidera à ne pas penser. »

Lucie s'installa à son poste et ouvrit son ordinateur. Elle supprima tous les fichiers compromettants, effaça ses recherches sur le gaslighting et les interactions médicamenteuses. Puis elle créa un nouveau document : *« Journal de bord — Détérioration de l'état mental de Julien — Version 2. »*

Elle y consigna une version réécrite des événements des dernières semaines. Julien qui devenait paranoïaque, qui l'accusait de le manipuler, qui refusait de prendre ses médicaments. Elle transforma chaque épisode de manipulation en symptôme de maladie mentale.

Vers 2 h du matin, elle reçut un appel de Philippe.

« Lucie ? Julien vient de m'appeler. »

Lucie se redressa. « Où est-il ? »

« Il refuse de me le dire. Mais Lucie… » Philippe hésita. « Il m'a dit des choses bizarres. Il prétend que tu le drogues. Que tu le manipules. »

« Mon Dieu. » Lucie poussa un soupir déchirant. « C'est exactement ce que craignait le docteur. Les délires de persécution. »

« Il avait l'air si convaincu… »

« Philippe, les malades mentaux sont toujours convaincus. C'est ça, le problème. » Lucie marqua une pause. « Est-ce qu'il a dit quelque chose sur les enfants ? »

« Non. Pourquoi ? »

« J'ai peur qu'il veuille les voir. Dans son état, il pourrait leur faire du mal. »

« Julien ? Faire du mal aux enfants ? »

« Un homme qui croit que sa femme l'empoisonne est capable de tout. » Lucie laissa s'installer un silence lourd. « Philippe, s'il vous recontacte, essayez de savoir où il est. Pour sa sécurité. »

« D'accord. Mais… tu es vraiment sûre qu'il est dangereux ? »

« J'en ai peur. » Lucie raccrocha.

Elle se leva et alla à la fenêtre. Dehors, la ville dormait. Dans quelques heures, ce serait le matin. Les enfants se réveilleraient et découvriraient que papa avait disparu. Ils seraient terrifiés, perdus. Et elle serait là pour les consoler, les rassurer, leur expliquer que papa était malade.

Lucie sourit. Finalement, la fuite de Julien n'était peut-être pas si catastrophique. Au contraire, elle servait son plan. Un mari qui disparaît la nuit, qui vole ses médicaments, qui développe des théories

paranoïaques… C'était presque trop beau pour être vrai.

Elle retourna à son bureau et commença à rédiger un rapport détaillé pour le docteur Leblanc. Un document qui prouverait définitivement que Julien Moreau était un homme dangereux qui avait besoin d'être interné.

Le seul problème, c'est qu'elle devait le retrouver d'abord. Et elle avait sa petite idée sur la façon de s'y prendre.

Emma et Tom. Les enfants étaient toujours le point faible des parents. Même des pères supposés fous.

Lucie consulta sa montre. 3 h 30. Dans quelques heures, elle rentrerait à la maison. Elle réveillerait les enfants et leur annoncerait que papa était parti. Qu'il était malade et dangereux. Qu'il fallait avoir peur de lui.

Et quand Julien essaierait de les voir, elle appellerait immédiatement la police.

Le piège était parfait. Même en liberté, Julien était désormais un homme traqué. Un fugitif dont les propres enfants avaient peur.

Lucie ferma son ordinateur et s'étira. Elle était fatiguée, mais satisfaite. Julien avait cru reprendre le contrôle en découvrant la vérité. En réalité, il venait de tomber dans un piège encore plus subtil.

Car le mensonge parfait contient toujours une part de vérité. Et la vérité, c'est que Julien Moreau était effectivement en train de perdre sa famille.

Il ne s'en rendait simplement pas compte.

11

12 octobre, 23 h 45.

La boulangerie devient un refuge.

Julien éteignit les lumières de la boulangerie et s'installa dans l'arrière-boutique. Quatre jours qu'il vivait là, dans cette odeur familière de farine et de levure. Quatre jours qu'il avait quitté sa propre vie pour comprendre comment elle lui avait échappé.

Il avait transformé le petit bureau en chambre de fortune. Un matelas gonflable, quelques affaires, ses dossiers étalés sur la table. Philippe lui apportait discrètement de la nourriture et des nouvelles de l'extérieur. Des nouvelles qui n'étaient pas bonnes.

Julien ouvrit le journal local qu'il avait acheté le matin. Page 3, un entrefilet qui lui glaça le sang : « Avis de recherche — Julien Moreau, 34 ans, boulanger, a disparu de son domicile le 8 octobre. Cet homme suit un traitement psychiatrique et pourrait représenter un danger pour lui-même et pour autrui. Toute personne l'ayant aperçu est priée de contacter immédiatement les forces de l'ordre. »

Une photo l'accompagnait. Pas une photo récente, souriante. Une photo où il avait l'air hagard, fatigué. Lucie l'avait probablement prise pendant une de ses crises, quand les médicaments le rendaient confus.

Julien reposa le journal et se massa les tempes. Son esprit était enfin clair, libéré de l'emprise chimique. Il pouvait réfléchir, analyser, comprendre. Mais cette lucidité retrouvée lui faisait mesurer l'ampleur du désastre.

Il était officiellement un fugitif. Un malade mental dangereux. Sa propre femme l'avait transformé en monstre aux yeux de tous. Et le pire, c'est qu'elle l'avait fait avec une habileté diabolique.

Il sortit son téléphone et écouta les messages. Quatorze appels manqués. Lucie, Philippe, des numéros inconnus. Il décida d'écouter celui de Philippe, le plus récent.

« Julien, c'est moi. Je sais que tu m'écoutes. Les flics sont venus à la boulangerie aujourd'hui. Ils m'ont posé des questions sur toi, sur ton état mental. J'ai essayé de les rassurer, mais… » Un soupir. « Lucie leur a dit que tu étais devenu paranoïaque. Que tu croyais qu'elle

t'empoisonnait. Ils pensent que tu es dangereux. »

Julien ferma les yeux. Bien sûr. Lucie avait prévu sa réaction. Elle avait anticipé qu'il découvrirait la vérité et accuserait. En racontant sa version la première, elle l'avait fait passer pour fou.

Il écouta le message suivant. Lucie, cette fois. Sa voix était brisée, parfaitement calibrée.

« Julien, je t'en prie, rentre à la maison. Les enfants ont peur. Emma pleure tous les soirs. Tom me demande pourquoi papa est parti. » Un sanglot. « Je sais que tu es en colère contre moi. Je sais que tu crois que je te mens. Mais tu es malade, mon chéri. Tu as besoin d'aide. »

Julien effaça le message avec dégoût. Même maintenant, même en sachant qu'il avait découvert la vérité, elle continuait à jouer son rôle d'épouse aimante. Elle était d'une constance admirable dans le mensonge.

Il se dirigea vers la vitrine et regarda la rue. À cette heure, le centre-ville était désert. Quelques rares voitures passaient. Il se demanda combien de conducteurs avaient vu sa photo dans le journal. Combien avaient son signalement.

Il était prisonnier de cette boulangerie. Prisonnier de sa propre vie.

Julien retourna à ses dossiers. Il avait passé ces quatre jours à reconstituer l'histoire. À noter tous les épisodes étranges, toutes les manipulations qu'il avait subies. Cela formait un tableau accablant.

Il avait aussi fait ses recherches sur internet. Le gaslighting, la manipulation psychologique, les techniques de déstabilisation. Il avait découvert un monde qu'il ne soupçonnait pas. Des forums où des victimes racontaient leurs histoires. Des récits qui ressemblaient au sien.

Il avait compris que Lucie était loin d'avoir improvisé. Elle avait appliqué une méthode, suivi un plan. Isoler la victime, la faire douter de sa propre réalité, la couper de ses soutiens, la détruire psychologiquement.

Mais pourquoi ? Pourquoi quinze ans de mariage pour en arriver là ?

Julien ouvrit un autre dossier. Il avait fouillé dans les finances du couple, consulté leurs comptes en ligne. Ce qu'il avait découvert l'avait stupéfait.

Lucie avait ouvert un compte personnel il y a six mois. Elle y avait transféré discrètement de l'argent. Pas beaucoup à chaque fois, pour ne pas éveiller les soupçons. Mais au total, près de quinze mille euros.

Elle avait aussi fait des recherches immobilières. Des appartements à

Paris, dans le 12e arrondissement. Des biens qu'elle avait visités, d'après l'historique de son navigateur qu'il avait récupéré.

Tout était planifié. La manipulation, la destruction psychologique, la fuite. Lucie préparait sa nouvelle vie depuis des mois. Une vie sans lui.

Julien s'assit et réfléchit. Il comprenait maintenant. Lucie ne l'aimait plus. Peut-être ne l'avait-elle jamais aimé. Mais elle ne pouvait pas partir simplement. Il y avait les enfants, la garde, les questions d'argent. Alors elle avait choisi une autre voie.

Le faire passer pour fou. Le faire interner. Obtenir la garde exclusive des enfants. Récupérer sa part de la boulangerie. Refaire sa vie avec un dossier propre.

Un plan parfait. Ou presque.

Son téléphone sonna. Numéro masqué. Julien hésita, puis décrocha.

« Allô ? »

« Monsieur Moreau ? » Une voix d'enfant, chuchotante. « C'est Emma. »

Le cœur de Julien bondit. « Emma ? Ma chérie, où es-tu ? »

« À la maison. Maman dort. » Emma parlait très bas. « Papa, pourquoi tu es parti ? »

Julien sentit les larmes lui monter aux yeux. « C'est compliqué, ma chérie. »

« Maman dit que tu es malade. Que tu as voulu nous faire du mal. »

« Non ! » Julien se leva. « Emma, écoute-moi bien. Je ne suis pas malade. Je n'ai jamais voulu vous faire du mal. Jamais. »

« Mais pourquoi maman dit ça ? »

« Parce que… » Julien chercha ses mots. « Parce que maman et papa ont des problèmes. Des problèmes d'adultes. »

« Tu ne m'aimes plus ? »

« Emma, tu es ce que j'aime le plus au monde. Toi et Tom. » Il essuya ses yeux. « Je ne vous abandonnerai jamais. »

« Alors pourquoi tu ne reviens pas ? »

« Parce que maman ne veut pas que je revienne. Elle a dit des choses aux policiers. Des choses qui ne sont pas vraies. »

Emma resta silencieuse un moment. « Papa, j'ai peur. »

« Peur de quoi ? »

« De maman. Elle est… différente. Depuis que tu es parti, elle sourit tout le temps. Mais ce n'est pas un vrai sourire. »

Julien ferma les yeux. Cette enfant de onze ans voyait ce que les adultes ne voyaient pas. La fausseté, la manipulation, les masques.

« Emma, est-ce que maman te fait du mal ? »

« Non. Mais elle me pose des questions bizarres. Sur toi. Sur ce que je pense de toi. »

« Qu'est-ce qu'elle veut savoir ? »

« Si j'ai peur de toi. Si tu m'as dit des choses méchantes. Si tu as été violent. »

Julien serra les dents. Lucie était en train de conditionner sa propre fille. De la transformer en témoin à charge.

« Emma, qu'est-ce que tu lui réponds ? »

« La vérité. Que tu ne m'as jamais fait de mal. Que tu n'as jamais été méchant. » La voix d'Emma se brisa. « Mais elle dit que j'ai oublié. Que les enfants oublient les choses traumatisantes. »

Julien sentit la rage monter en lui. Lucie était en train de manipuler psychologiquement une enfant de onze ans. Sa propre fille.

« Emma, écoute-moi bien. Tu n'as rien oublié. Rien. Je n'ai jamais levé la main sur toi. Je n'ai jamais été violent. Et je ne le serai jamais. »

« Je sais, papa. »

« Et madame Roussel ? Est-ce que tu lui as parlé ? »

« Oui. Elle me dit de prendre des notes. De tout écrire. Elle dit que c'est important. »

Julien sourit. Madame Roussel continuait à veiller. Cette femme était un ange gardien.

« Emma, je vais te demander quelque chose de difficile. »

« Quoi ? »

« Continue à noter tout ce que fait maman. Tout ce qu'elle dit. Tout ce qui te paraît bizarre. Et cache bien tes notes. »

« D'accord. »

« Et Emma ? »

« Oui ? »

« Je vais revenir. Je ne sais pas quand, je ne sais pas comment. Mais je vais revenir. Et je vais vous sortir de là. »

« Tu promets ? »

« Je promets. »

Il entendit du bruit dans l'appareil. Emma chuchota : « Maman se réveille. Il faut que je raccroche. »

« Je t'aime, ma chérie. »

« Moi aussi, papa. »

Elle raccrocha. Julien resta un moment le téléphone à la main, le cœur serré. Sa fille. Sa petite fille de onze ans, prise au piège dans cette maison avec une mère qui la manipulait.

Il devait faire quelque chose. Mais quoi ? Il était recherché par la police. Personne ne le croirait. Lucie avait tout prévu, tout organisé.

Julien se remit à ses dossiers. Il étudia chaque document, chaque élément de preuve. Il devait trouver une faille dans le système de Lucie. Une erreur, une négligence, quelque chose qui prouverait sa culpabilité.

Il remarqua soudain quelque chose. Les dates des consultations chez le docteur Leblanc. La première consultation avait eu lieu le 28 septembre. Mais sur ses relevés bancaires, il voyait un paiement au docteur Leblanc le 15 septembre. Soit treize jours avant leur premier rendez-vous.

Pourquoi Lucie avait-elle payé le docteur avant même qu'il ne le rencontre ?

Julien fouilla dans ses papiers. Il retrouva l'ordonnance du docteur. Lexomil, Stilnox, Temesta. Des médicaments puissants, en dosages élevés. Mais sur la feuille de sécurité sociale, il remarqua autre chose. Ces médicaments avaient été prescrits non pas le 28 septembre, mais le 20 septembre. Huit jours avant leur rendez-vous.

Lucie avait eu l'ordonnance avant même qu'il ne rencontre le docteur. C'était impossible. Sauf si…

Sauf si elle avait rencontré le docteur Leblanc avant lui. Seule. Pour organiser leur entrevue.

Julien sentit l'excitation monter. Il tenait peut-être quelque chose. Une preuve que Lucie avait orchestré toute cette mascarade.

Il alluma son ordinateur et fit des recherches sur le docteur Leblanc. Site internet, parcours professionnel, avis de patients. Il découvrit que le docteur avait ouvert son cabinet il y a seulement six mois. Qu'il avait des difficultés financières. Qu'il était désespéré de construire sa clientèle.

Le profil parfait pour un homme manipulable. Quelqu'un qui avait besoin d'argent et de patients. Quelqu'un qui pourrait fermer les yeux sur certaines pratiques.

Julien regarda l'heure. 1 h 30 du matin. Il était fatigué, mais son esprit bouillonnait. Il avait peut-être trouvé la faille. Le talon d'Achille de Lucie.

Il devait creuser cette piste. Prouver que Lucie avait corrompu le docteur Leblanc. Prouver qu'elle l'avait manipulé pour qu'il pose un faux diagnostic.

Mais comment ? Il était recherché par la police. Il ne pouvait pas sortir de cette boulangerie sans risquer d'être arrêté.

Julien regarda par la fenêtre. Dehors, la nuit était noire. Il pensa à Emma, seule dans sa chambre, terrifiée par les mensonges de sa mère. Il pensa à Tom, trop petit pour comprendre ce qui se passait.

Il devait trouver un moyen. Il devait les sauver.

Car s'il ne faisait rien, Lucie gagnerait. Elle obtiendrait la garde des enfants, l'argent, la liberté. Et lui finirait dans un hôpital psychiatrique, persuadé d'être fou.

Julien se remit au travail. Il avait toute la nuit. Et peut-être toute sa vie à reconquérir.

La boulangerie était devenue son refuge. Mais elle allait aussi devenir son quartier général. L'endroit d'où il préparerait sa contre-attaque.

Car Lucie avait fait une erreur. Elle avait sous-estimé sa capacité de résistance. Elle avait cru qu'il resterait une victime passive.

Elle allait découvrir qu'elle s'était trompée.

12

Madame Roussel, 4 h 20.

Certains bruits ne trompent pas.

Berthe Roussel n'avait pas fermé l'œil depuis trois jours. Pas vraiment. Elle sommeillait par bribes, l'oreille tendue vers les bruits de la rue, les yeux s'ouvrant au moindre craquement. À soixante-dix-huit ans, elle avait retrouvé les insomnies de ses vingt ans, quand elle attendait Roger dans les tranchées.

Cette nuit-là, elle avait assisté à quelque chose d'inhabituel. Vers minuit, Lucie était sortie de chez elle. Discrètement, sans allumer l'éclairage extérieur, comme si elle ne voulait pas être vue. Elle avait marché jusqu'au bout de la rue, puis était revenue. Même manège une heure plus tard.

Berthe avait tout noté dans son carnet. Lucie Moreau semblait nerveuse, agitée. Elle attendait quelque chose. Ou quelqu'un.

À 4 h 20, Berthe était dans sa cuisine, préparant sa cinquième tisane de la nuit, quand elle entendit une voiture ralentir dans la rue. Elle éteignit sa lumière et se glissa vers la fenêtre. Une berline noire s'arrêtait devant chez les Moreau. Deux hommes en descendirent. Pas d'uniforme, mais leur démarche, leur façon de scruter les alentours… Berthe reconnut immédiatement des policiers.

Lucie leur ouvrit avant même qu'ils ne sonnent. Elle les attendait. Elle était habillée, maquillée, prête. À 4 h 20 du matin. Qui est prêt à recevoir la police à cette heure, sinon quelqu'un qui l'attend ?

Berthe attrapa ses jumelles de théâtre, un cadeau de Roger pour leurs noces d'or. Elle se posta derrière ses rideaux et observa. Les policiers parlaient avec Lucie dans l'entrée. Leurs gestes semblaient pressés, organisés. Puis ils se dirigèrent vers l'étage.

Vers les chambres des enfants.

Le sang de Berthe se glaça. Elle comprit immédiatement ce qui se passait. Lucie avait prévenu la police que Julien risquait de venir voir ses enfants. Elle avait organisé une souricière.

Berthe se précipita vers son téléphone et composa le numéro que Julien lui avait donné. Elle l'avait appelé après la visite d'Emma pour

le tenir au courant. Il avait été bouleversé d'apprendre que sa fille lui téléphonait en secret.

« Monsieur Moreau ? » chuchota-t-elle. « N'approchez pas de chez vous. La police est là. »

« Quoi ? » La voix de Julien était alerte, inquiète. « Comment ça ? »

« Ils sont arrivés il y a dix minutes. Lucie les attendait. Je pense qu'elle leur a dit que vous pourriez venir voir les enfants. »

« Les enfants… » Julien sembla réfléchir. « Madame Roussel, ils sont en sécurité ? »

« Je ne sais pas. Les policiers sont montés dans leurs chambres. »

« Mon Dieu. Elle est en train de les utiliser comme appât. »

Berthe regarda par la fenêtre. Effectivement, elle voyait des silhouettes dans la chambre d'Emma. Des lumières qui s'allumaient et s'éteignaient. On réveillait les enfants. On les préparait.

« Monsieur Moreau, que voulez-vous que je fasse ? »

« Continuez à observer. Et si vous voyez quoi que ce soit d'anormal, appelez immédiatement. »

« Entendu. »

Berthe raccrocha et retourna à sa fenêtre. Elle vit Emma apparaître derrière les rideaux de sa chambre. La fillette avait l'air terrifiée. Un policier lui parlait, probablement pour lui expliquer la situation. Lui dire que papa était dangereux, qu'il fallait avoir peur de lui.

Cette enfant de onze ans était en train de vivre un cauchemar. Et sa propre mère l'orchestrait.

Berthe sentit la colère monter en elle. Une colère froide, déterminée. Elle avait vu trop de choses dans sa vie pour rester passive. Les hommes qui battaient leurs femmes en toute impunité. Les enfants qu'on maltraitait derrière les volets fermés. Les voisins qui fermaient les yeux pour avoir la paix.

Pas cette fois. Cette fois, elle ne se contenterait pas d'observer.

Elle monta à l'étage et fouilla dans l'armoire de Roger. Au fond, derrière les costumes qu'elle n'arrivait pas à donner, elle trouva ce qu'elle cherchait. L'appareil photo de Roger. Un vieux Nikon qu'il utilisait pour ses reportages au journal local.

Elle vérifia les piles, changea la pellicule. Puis elle redescendit et s'installa à sa fenêtre. Si Lucie voulait jouer avec les preuves, elle allait avoir des preuves. De vraies preuves.

Berthe commença à photographier. La police qui attendait dans la

maison. Lucie arpentait le salon, nerveusement. Emma à sa fenêtre, les yeux rouges de larmes. Chaque image était une pièce du puzzle. Chaque cliché prouvait que cette opération était préméditée.

Vers 5 h, elle vit Tom descendre au salon. Le petit garçon avait l'air perdu, effrayé. Lucie le prit dans ses bras et lui parla. Berthe ne pouvait pas entendre, mais elle voyait les gestes. Lucie montrait la rue, expliquait quelque chose. Probablement en train de dire à son fils que papa était devenu méchant.

Berthe prit une photo de cette scène. Une mère qui manipulait son enfant de huit ans, sous la protection de la police.

À 5 h 30, une autre voiture arriva. Berthe reconnut le docteur Leblanc. Il avait l'air nerveux, pressé. Il entra chez les Moreau et disparut dans la maison.

Berthe fronça les sourcils. Pourquoi un psychiatre à cette heure ? Que préparaient-ils ?

Elle continua à photographier. Le docteur qui ressortait une demi-heure plus tard. Les policiers qui semblaient recevoir de nouveaux ordres. L'agitation qui montait dans la maison.

Puis, vers 6 h 30, elle vit quelque chose qui la glaça. Un camion blanc qui remontait la rue. Pas un camion ordinaire. Un véhicule médical. Une ambulance psychiatrique.

Berthe comprit. Ils ne voulaient pas seulement arrêter Julien. Ils voulaient l'emmener directement à l'hôpital. Lucie avait organisé un internement d'office.

Elle téléphona immédiatement à Julien.

« Monsieur Moreau, ils ont fait venir une ambulance psychiatrique. »

« Quoi ? »

« Une ambulance. Ils ne veulent pas vous arrêter. Ils veulent vous interner. »

Julien resta silencieux un moment. « Madame Roussel, j'ai besoin de votre aide. »

« Dites-moi. »

« Il faut que j'aie des preuves de ce qui se passe. Des photos, des témoignages. Vous pouvez faire ça ? »

« J'ai déjà commencé. J'ai photographié toute la nuit. »

« Parfait. » Julien sembla réfléchir. « Est-ce que vous pourriez aussi appeler ma nièce ? Elle est avocate. Marie Dubois, elle habite à Orléans. Dites-lui ce qui se passe. Dites-lui que j'ai des preuves contre

Lucie. Qu'elle prépare un dossier. »

« Entendu. Autre chose ? »

« Oui. » La voix de Julien se durcit. « Dites-lui que je vais me rendre. Mais pas comme ils l'espèrent. »

« Qu'est-ce que vous voulez dire ? »

« Ils veulent un spectacle ? Ils vont en avoir un. Mais ce ne sera pas celui qu'ils attendent. »

Berthe raccrocha, intriguée. Que préparait Julien ? Elle espérait qu'il ne ferait pas de bêtise. Qu'il ne donnerait pas à Lucie les arguments dont elle avait besoin.

Elle continua à surveiller. Vers 7 h, elle vit les enfants sortir de la maison. Emma et Tom, encadrés par des policiers. Ils avaient l'air terrorisés. On les emmenait probablement chez des proches, loin de la zone de danger.

Berthe les photographia. Ces enfants innocents, victimes des manipulations de leur mère. Ces images-là, elle les garderait précieusement. Elles prouveraient un jour que Lucie Moreau avait sacrifié ses propres enfants pour arriver à ses fins.

À 7 h 30, l'activité sembla se calmer. Les policiers avaient pris position. L'ambulance attendait. Lucie était rentrée dans la maison. Tout était prêt pour accueillir Julien.

Berthe sortit son carnet et nota : *« 13 octobre, 7 h 30 — Piège tendu. Police, ambulance psychiatrique, enfants évacués. Lucie Moreau attend son mari avec les autorités. Tout est orchestré. »*

Elle referma son carnet et regarda la rue. Cette rue tranquille où elle vivait depuis quarante-deux ans. Cette rue où les secrets se cachaient derrière les volets fermés. Cette rue où une femme était en train de détruire sa propre famille.

Mais aujourd'hui, les secrets sortiraient au grand jour. Berthe en était certaine. Car Julien Moreau ne ressemblait pas aux hommes qu'elle avait connus. Il n'était pas du genre à accepter la défaite.

Elle retourna à sa fenêtre et attendit. Quelque part dans cette ville, Julien préparait sa contre-attaque. Et elle, Berthe Roussel, serait là pour en témoigner.

Car les insomniaques ne se contentent pas d'observer. Parfois, ils agissent.

Et aujourd'hui, elle était prête à agir.

Elle sortit son téléphone et composa le numéro de Marie Dubois. Il était temps de faire entrer la justice dans cette histoire. La vraie

justice. Pas celle que manipulait Lucie Moreau.

13

Julien, 15 octobre.

L'isolement commence par les amis.

Julien raccrocha et fixa son téléphone avec amertume. Fabien, son ami depuis le lycée, venait de lui raccrocher au nez. Pas méchamment, mais avec cette gêne particulière qu'ont les gens quand ils ne savent plus comment parler à quelqu'un qu'ils croient fou.

« Écoute, Julien, avait dit Fabien, je ne sais pas quoi te dire. Lucie m'a expliqué la situation. Tu as besoin d'aide, mais pas le genre d'aide que je peux t'apporter. Va voir les flics, va voir ton docteur. Mais n'appelle plus ici. Ma femme a peur que tu débarques. »

Julien raya le nom de Fabien sur sa liste. Il ne restait plus que deux numéros. Marc et Didier, ses compagnons de foot du dimanche. Ses amis depuis quinze ans.

Il composa le numéro de Marc. La sonnerie retentit longtemps avant qu'une voix méfiante ne réponde.

« Allô ? »

« Marc, c'est Julien. »

« Julien ? » Un silence. « Putain, mec, qu'est-ce qui t'arrive ? Lucie a dit que tu étais parti en vrille. »

« Lucie dit beaucoup de choses. Mais est-ce que toi, tu me connais ? »

« Bien sûr que je te connais. C'est justement pour ça que je suis inquiet. Tu n'es plus le même depuis des mois. »

Julien se redressa. « Qu'est-ce que tu veux dire ? »

« Ben, au foot, tu étais bizarre. Tu oubliais les tactiques qu'on avait travaillées. Tu répétais les mêmes anecdotes. Et puis tu es devenu agressif. »

« Agressif ? »

« Oui, il y a trois semaines, tu as engueulé l'arbitre pour rien. Tu as dit qu'il était de mèche avec l'équipe adverse. C'était complètement parano. »

Julien se massa les tempes. Il ne se rappelait pas de cet épisode.

Encore un blanc. Encore un moment où les médicaments l'avaient rendu incontrôlable.

« Marc, est-ce que Lucie t'a contacté récemment ? »

« Oui, hier. Elle m'a dit que tu étais en fuite. Que tu refusais de te soigner. » Marc baissa la voix. « Elle m'a dit que tu étais devenu dangereux. Que tu l'accusais de t'empoisonner. »

« Et qu'est-ce que tu en penses ? »

« Je pense que tu délires, mec. Lucie, c'est un ange. Elle t'aime, elle s'occupe de toi, elle élève tes gosses. Pourquoi elle te ferait du mal ? »

Julien ferma les yeux. C'était exactement ce qu'il craignait. Lucie avait retourné ses amis contre lui. Elle leur avait donné sa version des faits en premier. Et maintenant, ils la croyaient elle plutôt que lui.

« Marc, je vais te demander un truc. Juste une fois. Est-ce que tu peux me faire confiance ? »

« Julien… »

« Juste une fois. Comme quand on était mômes. »

Marc soupira. « Qu'est-ce que tu veux ? »

« Que tu m'écoutes. Vraiment. Que tu oublies ce que Lucie t'a dit et que tu m'écoutes. »

« D'accord. »

Julien lui raconta tout. Les médicaments, la manipulation, les preuves qu'il avait rassemblées. Marc l'écouta sans l'interrompre. Quand Julien eut terminé, il y eut un long silence.

« Marc ? Tu es là ? »

« Oui. » La voix de Marc était différente. Plus grave. « Julien, ce que tu me dis… c'est énorme. »

« Tu me crois ? »

« Je… je ne sais pas. » Marc hésita. « Mais il y a un truc qui me tracasse. »

« Quoi ? »

« Cette histoire d'arbitre. Tu m'as dit que tu ne t'en rappelais pas. Mais moi, je m'en rappelle très bien. Tu étais complètement à côté de la plaque. Tu parlais d'un arbitre de l'équipe adverse, mais c'était notre arbitre habituel. Michel, tu sais, le père de Kevin. Tu le connais depuis dix ans. »

Julien sentit son estomac se nouer. « Qu'est-ce que tu veux dire ? »

« Je veux dire que tu ne le reconnaissais pas. Comme si tu ne l'avais

jamais vu. » Marc marqua une pause. « Et maintenant que j'y pense, Lucie était venue te voir à la mi-temps. Elle t'avait apporté une bouteille d'eau. Tu avais bu, et après tu étais encore plus bizarre. »

« Mon Dieu. » Julien comprit. « Elle me droguait même au foot. »

« Putain, Julien, si c'est vrai… »

« C'est vrai. » Julien se leva, agité. « Marc, j'ai besoin de ton aide. »

« Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? »

« Que tu témoignes. Que tu racontes ce que tu viens de me dire. À la police, à un juge, à qui tu veux. »

« Julien, je… »

« S'il te plaît. »

Marc resta silencieux un moment. « D'accord. Mais à une condition. »

« Laquelle ? »

« Que tu te rendes. Que tu ailles voir les flics et que tu leur expliques tout. Proprement. »

« C'est ce que je compte faire. »

« Quand ? »

« Aujourd'hui. »

Julien raccrocha et regarda sa montre. 14 h 30. Dans trois heures, Marie Dubois, sa nièce avocate, devait arriver avec les photos de madame Roussel. Ils passeraient en revue tous les éléments du dossier. Puis ils iraient ensemble au commissariat.

Il sortit ses notes et les relut une dernière fois. Tout était là. Les preuves de la manipulation, les témoignages, les incohérences dans la version de Lucie. Un dossier solide qui devrait convaincre n'importe qui.

Il avait aussi préparé une lettre pour Emma et Tom. Pour leur expliquer la situation, leur dire qu'il les aimait, qu'il n'avait jamais voulu leur faire de mal. Au cas où les choses tourneraient mal.

Son téléphone sonna. Philippe.

« Julien ? Où es-tu ? »

« À la boulangerie. »

« Putain, tu es fou ! Les flics te cherchent partout ! »

« Je sais. Je vais me rendre. »

« Quand ? »

« Ce soir. Mais avant, j'ai besoin de te parler. Tu peux venir ? »

« Julien, je… » Philippe hésita. « Les flics m'ont dit de les appeler si tu me contactais. »

« Et tu vas le faire ? »

« Je ne sais pas. » Philippe soupira. « Tu me fous les jetons, mec. Lucie m'a dit que tu étais devenu parano. Que tu croyais qu'elle t'empoisonnait. »

« Philippe, on se connaît depuis combien de temps ? »

« Quinze ans. »

« Est-ce que tu m'as déjà vu mentir ? »

« Non. »

« Alors fais-moi confiance. Une dernière fois. »

Philippe resta silencieux un moment. « D'accord. Mais si tu fais une connerie, je préviens les flics. »

« Entendu. »

Philippe arriva une heure plus tard. Il semblait nerveux, méfiant. Julien lui montra tous ses documents, lui expliqua sa théorie. Philippe écouta, de plus en plus troublé.

« Putain, Julien, si c'est vrai… »

« C'est vrai. »

« Mais pourquoi ? Pourquoi Lucie ferait ça ? »

Julien lui montra les relevés bancaires, les recherches immobilières. « Elle voulait partir. Mais elle ne pouvait pas divorcer normalement. Alors elle a choisi de me faire passer pour fou. »

Philippe examina les documents. « C'est dingue. Complètement dingue. »

« Tu me crois ? »

« Je… » Philippe leva les yeux. « Il y a un truc que je ne t'ai pas dit. »

« Quoi ? »

« Il y a deux semaines, Lucie est venue me voir. Elle m'a proposé de racheter tes parts de la boulangerie. »

Julien se figea. « Quoi ? »

« Elle m'a dit que tu allais être interné. Que tu ne pourrais plus travailler. Qu'il fallait que je prépare la succession. »

« Et qu'est-ce que tu as répondu ? »

« Que c'était prématuré. Que tu n'étais pas si mal que ça. » Philippe secoua la tête. « Mais maintenant, je comprends. Elle préparait ton

internement. »

« Philippe, est-ce que tu accepterais de témoigner ? »

« Bien sûr. Putain, bien sûr. »

À 17 h 30, Marie Dubois arriva. C'était une femme d'une cinquantaine d'années, aux cheveux gris et au regard perçant. Elle examina minutieusement tous les documents que Julien avait rassemblés.

« C'est un dossier solide, dit-elle. Très solide. Mais il va falloir être prudent. Lucie a pris de l'avance. Elle a déjà convaincu la police, le corps médical, une partie de votre entourage. »

« Qu'est-ce qu'on peut faire ? »

« Contre-attaquer. Mais intelligemment. » Marie sortit une enveloppe. « J'ai les photos de madame Roussel. Elles sont accablantes. »

Julien parcourut les photos. Lucie attendant la police. L'ambulance psychiatrique. Les enfants évacués. Le docteur Leblanc qui venait organiser l'internement.

« Avec ça, dit Marie, on peut prouver que tout était prémédité. Que Lucie a orchestré votre arrestation. »

« Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? »

« On va au commissariat. Ensemble. Et on démonte sa version pièce par pièce. »

Julien regarda une dernière fois la boulangerie. Cet endroit qui avait été son refuge, son quartier général. Demain, il serait soit libre, soit interné. Mais au moins, il se battrait.

Il ferma la porte et suivit Marie vers sa voiture. Philippe les accompagnait, prêt à témoigner.

« Julien, dit Marie, vous êtes sûr de vouloir faire ça ? Une fois qu'on aura déposé plainte, il n'y aura plus de retour en arrière. »

« Je suis sûr. » Julien regarda vers la rue des Tilleuls. « J'ai passé des semaines à douter de moi. Maintenant, je sais qui je suis. Et je sais ce qu'elle m'a fait. »

« Alors allons-y. »

La voiture s'éloigna vers le commissariat. Julien regardait défiler les rues de sa ville, ces rues qu'il ne reverrait peut-être jamais de la même façon. Ses amis l'avaient lâché. Sa femme l'avait trahi. Mais il n'était plus seul. Il avait des alliés. Des gens qui croyaient en lui.

Et surtout, il avait la vérité.

Maintenant, il fallait la faire triompher.

14

Lucie, samedi après-midi.

Jouer la femme parfaite devant les voisins.

Lucie arrangeait les roses dans le vase en cristal quand elle aperçut madame Bertrand qui s'approchait de sa clôture. Elle afficha immédiatement son sourire le plus fragile, celui de l'épouse courageuse qui traverse une épreuve.

« Lucie, ma chérie, comment allez-vous ? »

« Ça va, madame Bertrand. J'essaie de tenir le coup. » Lucie posa une main délicate sur son cœur. « Pour les enfants, vous comprenez. »

« Bien sûr, bien sûr. » Madame Bertrand se pencha par-dessus la clôture, avide de détails. « Toujours pas de nouvelles de Julien ? »

« Non. » Lucie baissa les yeux. « La police fait ce qu'elle peut, mais… » Elle laissa sa phrase en suspens, suggérant mille inquiétudes.

« Mon Dieu, ma pauvre petite. Et dans son état… »

« Je préfère ne pas y penser. » Lucie essuya une larme inexistante. « Le docteur dit que quand les patients arrêtent leur traitement brutalement, ils peuvent devenir… imprévisibles. »

Madame Bertrand hocha la tête avec compassion. « Vous avez raison de faire garder les enfants. On ne sait jamais. »

« Emma et Tom sont chez ma sœur à Bourges. Ils ne comprennent pas pourquoi papa est parti. » Lucie soupira. « Comment expliquer à des enfants que leur père est malade ? »

« Courage, ma chérie. Je suis sûre que tout va s'arranger. »

Lucie attendit que madame Bertrand s'éloigne avant de laisser tomber son masque. Elle rentra dans la maison et vérifia l'heure. 15 h 30. Marie Dubois, l'avocate, était arrivée en ville il y a deux heures. Elle avait probablement rencontré Julien maintenant.

Lucie s'installa à son ordinateur et ouvrit sa messagerie. Un message du commissaire Durand : *« Madame Moreau, nous avons des informations sur votre mari. Pouvez-vous passer au commissariat cet après-midi ? »*

Elle sourit. Ils l'avaient enfin retrouvé. Ou plutôt, il s'était rendu. Elle

avait prévu cette possibilité. Julien finirait par craquer, par vouloir se justifier. Et ce serait sa perte.

Elle se maquilla soigneusement, choisit une robe sobre mais élégante. L'image de l'épouse digne dans l'épreuve. Puis elle prit sa voiture et se rendit au commissariat.

Le commissaire Durand l'accueillit avec gravité. « Madame Moreau, votre mari s'est présenté il y a une heure. »

« Mon Dieu. » Lucie porta une main à sa bouche. « Comment va-t-il ? »

« Il… il va bien. Physiquement. » Le commissaire hésita. « Mais il profère des accusations graves contre vous. »

« Quelles accusations ? »

« Il prétend que vous l'avez manipulé. Que vous lui donniez des médicaments à son insu. Qu'il n'a jamais été malade. »

Lucie ferma les yeux et secoua la tête. « C'est exactement ce que craignait le docteur Leblanc. Le délire de persécution. »

« Madame Moreau, il a des preuves. Des témoins. »

« Quels témoins ? »

« Votre voisine, madame Roussel. Elle prétend vous avoir vue agir de façon suspecte. Elle a des photos. »

Lucie sentit un frisson d'inquiétude. Cette vieille femme… elle avait toujours su qu'elle était dangereuse. Mais elle ne s'était pas attendue à ce qu'elle agisse.

« Commissaire, madame Roussel a soixante-dix-huit ans. Elle commence à avoir des troubles de la mémoire. Elle voit des choses qui n'existent pas. »

« Ces photos semblent pourtant très réelles. »

« Qu'est-ce qu'elles montrent ? »

« Vous, la nuit du 13 octobre. Attendant la police. Comme si vous saviez qu'elle allait venir. »

Lucie réfléchit rapidement. « Bien sûr que je l'attendais. J'avais appelé pour signaler que Julien pourrait revenir voir les enfants. J'avais peur. »

« Hmm. » Le commissaire ne semblait pas convaincu. « Il y a aussi votre associé, Philippe Moreau. Il confirme certains éléments du récit de votre mari. »

« Philippe ? » Lucie masqua sa surprise. « Qu'est-ce qu'il dit ? »

« Qu'il a remarqué des changements dans le comportement de votre

mari. Mais qu'ils coïncidaient avec des… événements particuliers. »

« Quels événements ? »

« Des moments où vous étiez présente. Où vous lui apportiez à boire. »

Lucie sentit la panique monter. Elle devait reprendre le contrôle de la situation. Vite.

« Commissaire, je comprends que mon mari soit persuasif. Il a toujours été intelligent, articulé. C'est d'ailleurs ce qui rend sa maladie si tragique. » Elle sortit un mouchoir et tamponna ses yeux. « Mais vous devez comprendre que je suis sa femme. Que je l'aime. Pourquoi lui ferais-je du mal ? »

« C'est effectivement ce que nous nous demandons. »

« J'ai consacré ma vie à cette famille. J'ai élevé ses enfants, soutenu son entreprise, pris soin de lui quand sa santé s'est dégradée. » Lucie se leva. « Et maintenant, il m'accuse de… quoi ? De l'empoisonner ? De le manipuler ? »

« Madame Moreau, asseyez-vous. Nous devons vérifier tous les éléments. »

« Bien sûr. » Lucie se rassit. « Mais commissaire, pendant que nous perdons du temps avec ces délires, mon mari ne reçoit pas les soins dont il a besoin. »

« Il a refusé de voir le docteur Leblanc. »

« Évidemment. C'est un symptôme classique. Les patients paranoïaques rejettent toute aide médicale. »

Le commissaire consulta ses notes. « Madame Moreau, avez-vous rencontré le docteur Leblanc avant votre premier rendez-vous avec votre mari ? »

Lucie sentit son cœur s'accélérer. « Non. Pourquoi ? »

« Il y a des incohérences dans les dates. Des paiements antérieurs au rendez-vous. »

« Je… » Lucie réfléchit. « J'ai peut-être pris rendez-vous pour moi d'abord. Pour parler de la situation. Pour comprendre comment aider Julien. »

« Ah. » Le commissaire nota. « Et vous avez payé pour quoi ? »

« Une consultation. Pour avoir des conseils. » Lucie se mordit la lèvre. « Commissaire, je ne suis pas médecin. J'ai eu besoin de guidance. »

« Hmm. Nous allons vérifier auprès du docteur Leblanc. »

Lucie hocha la tête, mais intérieurement, elle paniquait. Le docteur

Leblanc était le maillon faible de sa chaîne. Il pourrait tout révéler s'il était pressé.

« Commissaire, puis-je voir mon mari ? »

« Je ne pense pas que ce soit une bonne idée. »

« S'il vous plaît. Je veux juste lui parler. Lui dire que je l'aime. Qu'on va l'aider. »

Le commissaire hésita. « Très bien. Mais brièvement. Et en présence d'un agent. »

Lucie suivit le commissaire dans les couloirs du commissariat. Elle préparait mentalement ce qu'elle allait dire. Comment retourner la situation. Comment faire passer Julien pour encore plus instable.

Ils arrivèrent devant une salle d'interrogatoire. À travers la vitre, Lucie vit Julien. Il était assis face à Marie Dubois, et il avait l'air… normal. Lucide. Déterminé.

« Il semble aller bien, » dit le commissaire.

« C'est trompeur. » Lucie plissa les yeux. « Les patients bipolaires ont des phases de lucidité. Ils peuvent sembler parfaitement normaux. »

« Votre mari n'a jamais été diagnostiqué bipolaire. »

« Pas officiellement. Mais j'ai mes suspicions. » Lucie tourna la tête vers le commissaire. « Commissaire, mon mari a disparu pendant une semaine. Il a volé ses médicaments. Il a développé des théories paranoïaques. Est-ce que cela vous semble normal ? »

« Non, effectivement. »

« Alors pourquoi le croyez-vous ? »

Le commissaire ne répondit pas. Il ouvrit la porte de la salle d'interrogatoire. Julien leva la tête et son regard croisa celui de Lucie.

Pour la première fois depuis des mois, elle vit de la haine dans ses yeux. Une haine froide, déterminée. Cela la troubla plus qu'elle ne l'aurait voulu.

« Bonjour, Julien. »

« Lucie. » Sa voix était neutre, contrôlée.

« Je suis venue pour te dire que je t'aime. Que nous allons t'aider. »

« Vraiment ? » Julien se pencha vers elle. « Comme tu m'as aidé ces derniers mois ? »

« Tu es malade, Julien. Tu as besoin de soins. »

« Je ne suis pas malade. » Julien se leva. « Et tu le sais très bien. »

Lucie sentit tous les regards se tourner vers elle. Marie Dubois

l'observait avec attention. Le commissaire notait chaque réaction.

« Julien, tu me fais peur. »

« C'est moi qui te fais peur ? » Julien sourit amèrement. « C'est drôle. Parce que c'est exactement ce que tu voulais, non ? Que j'aie peur de moi-même ? »

« Je ne comprends pas. »

« Bien sûr que si. Tu comprends très bien. » Julien s'approcha. « Dis-moi, Lucie, comment tu te sens quand tu me regardes ? Quand tu vois ce que tu as fait ? »

« Je… » Lucie recula. « Tu me terrorises. »

« Parfait. C'est exactement ce que tu voulais. Me rendre terrorisant. Pour que tout le monde ait peur de moi. »

« Julien, arrête. »

« Pourquoi ? La vérité te dérange ? »

Lucie regarda le commissaire. « Vous voyez ? Il est agressif. Menaçant. »

« Je ne suis pas menaçant. » Julien se rassit calmement. « Je suis juste lucide. Pour la première fois depuis des mois. »

Le commissaire intervint. « Bon, je pense que c'est suffisant. »

Lucie sortit de la salle d'interrogatoire, troublée. Julien avait changé. Il n'était plus l'homme confus et désorienté qu'elle avait façonné. Il était redevenu lui-même. Et c'était dangereux.

« Madame Moreau, dit le commissaire, nous allons devoir approfondir l'enquête. »

« Bien sûr. » Lucie retrouva sa contenance. « Mais en attendant, que va-t-il se passer pour Julien ? »

« Il va être placé en garde à vue. Le temps que nous vérifions ses accusations. »

« Et s'il refuse de prendre ses médicaments ? »

« Nous verrons. »

Lucie quitta le commissariat avec un sentiment d'inquiétude. Son plan parfait commençait à se fissurer. Julien avait des alliés. Des preuves. Et surtout, il avait retrouvé sa lucidité.

Elle monta dans sa voiture et réfléchit. Il lui fallait un plan B. Quelque chose pour discréditer définitivement Julien. Pour le faire passer pour fou aux yeux de tous.

Elle sortit son téléphone et composa un numéro. « Docteur Leblanc ?

C'est Lucie Moreau. J'ai besoin de vous voir. Urgence. »

Elle raccrocha et démarra. Il était temps de passer à l'offensive. Julien voulait jouer ? Parfait. Elle allait lui montrer qu'elle jouait mieux que lui.

Après tout, elle avait passé des mois à préparer cette guerre. Et elle n'avait pas l'intention de la perdre.

Pas maintenant. Pas quand elle était si proche du but.

En conduisant vers le cabinet du docteur, elle répéta son nouveau mensonge. Plus sophistiqué, plus pervers. Plus destructeur.

Julien croyait avoir gagné une bataille. Il ne savait pas qu'elle préparait déjà la guerre totale.

15

18 octobre, 3 h 12.

Les comptes ne mentent jamais… ou presque.

Marie Dubois ne dormait jamais vraiment lors des affaires importantes. Cette nuit-là, elle était installée dans sa chambre d'hôtel, entourée de dossiers étalés sur le lit, l'ordinateur portable ronronnant sur ses genoux. Les chiffres dansaient devant ses yeux, mais elle commençait à voir un pattern. Un pattern qui lui glaçait le sang.

Elle avait obtenu les autorisations pour éplucher les comptes bancaires de Lucie Moreau. Ce que révélaient les relevés dépassait tout ce qu'elle avait imaginé. Lucie n'était pas simplement une femme qui voulait partir. Elle était une prédatrice financière d'une rare sophistication.

Marie ajusta ses lunettes et relut les lignes sur son écran. Compte joint des époux Moreau : 45 000 euros au 1er janvier. Compte personnel de Lucie Moreau, ouvert en mars : 23 000 euros au 17 octobre. Mais ce n'était que la partie visible de l'iceberg.

Les transferts étaient subtils, dispersés dans le temps, camouflés. Cinquante euros par-ci, cent euros par-là. Jamais assez pour alerter Julien, mais suffisants pour alimenter l'évasion de Lucie. Le plus troublant, c'était la régularité. Chaque transfert coïncidait avec un épisode de confusion de Julien. Chaque fois qu'il était sous l'emprise des médicaments, Lucie en profitait pour ponctionner leurs économies.

Marie ouvrit un nouveau document et commença à établir une chronologie.

« 15 septembre — Transfert de 200 euros vers le compte personnel de Lucie. Même jour : première consultation avec le Dr Leblanc (payée depuis le compte joint). »

« 22 septembre — Transfert de 150 euros. Même jour : augmentation du dosage de Lexomil selon l'ordonnance. »

« 28 septembre — Transfert de 300 euros. Même jour : premier rendez-vous officiel Julien-Dr Leblanc. »

Le pattern était implacable. Lucie avait transformé la maladie simulée de son mari en machine à cash. Plus elle l'abrutissait, plus elle

vidait leurs comptes. Marie découvrit aussi autre chose. Lucie avait contracté une assurance-vie sur Julien six mois plus tôt. Deux cent mille euros. Avec une clause particulière : double indemnité en cas de suicide.

Marie sentit sa gorge se serrer. Si Julien ne s'était pas enfui, si son plan à elle s'était déroulé normalement, que serait-il arrivé ? Un homme brisé, bourré de médicaments, convaincu qu'il perdait la raison… La frontière entre internement et suicide était parfois mince.

Elle décrocha son téléphone et composa le numéro de Julien. Il répondit à la première sonnerie.

« Marie ? »

« Julien, vous ne dormez pas ? »

« Impossible. Je suis dans une cellule du commissariat. Ils m'ont gardé pour vérifications. » Sa voix était tendue mais lucide. « Vous avez trouvé quelque chose ? »

« Oui. Et ce n'est pas beau. » Marie lui résuma ses découvertes. « Julien, votre femme vous a dépouillé méthodiquement. Elle a vidé vos comptes pendant qu'elle vous droguait. »

« Combien ? »

« Près de vingt-trois mille euros. Mais ce n'est pas le pire. »

« Qu'est-ce qui peut être pire ? »

« L'assurance-vie. Elle a misé sur votre mort. » Marie marqua une pause. « Julien, si vous n'aviez pas découvert la vérité, si vous aviez continué à sombrer… »

« Je serais mort. » La voix de Julien était blanche. « Elle comptait sur ça. »

« J'en ai peur. » Marie referma l'ordinateur. « Mais nous avons les preuves maintenant. Détournement de fonds, manipulation, tentative d'escroquerie à l'assurance. C'est du pénal. »

« Est-ce que c'est suffisant pour l'arrêter ? »

« Largement. Mais il faut d'abord que vous sortiez de cette cellule. »

« Le commissaire dit qu'il attend les conclusions du Dr Leblanc. »

Marie fronça les sourcils. « Le Dr Leblanc ? Il devait témoigner ce matin. Pourquoi le commissaire attend-il ? »

« Je ne sais pas. Ils ne me disent rien. »

« Julien, quelque chose ne va pas. Je vais creuser. »

Marie raccrocha et réfléchit. Pourquoi le Dr Leblanc n'avait-il pas

témoigné ? Pourquoi retardait-il sa déposition ? Une idée terrible lui vint. Et si Lucie avait réussi à le retourner ?

Elle composa le numéro du cabinet du Dr Leblanc. Une voix endormie répondit.

« Docteur Leblanc ? Marie Dubois, avocate. Je représente Julien Moreau. »

« Ah. » La voix du docteur se fit méfiante. « Que voulez-vous ? »

« Savoir pourquoi vous n'avez pas témoigné au commissariat. »

« J'ai… j'ai eu des doutes. Sur mon diagnostic initial. »

Marie se redressa. « Quels doutes ? »

« Madame Moreau m'a apporté de nouveaux éléments. Troublants. »

« Quels éléments ? »

« Son mari a tenté de la tuer. »

Marie sentit son sang se glacer. « Quoi ? »

« Hier soir. Il s'est introduit chez eux. Il l'a menacée avec un couteau. Elle a réussi à s'enfuir. »

« Docteur, c'est impossible. Julien était au commissariat hier soir. »

« Non. Il s'est échappé. La police le recherche. »

Marie raccrocha, le cœur battant. Lucie avait frappé. Elle avait inventé une nouvelle version, plus dramatique, plus définitive. Julien le malade mental était devenu Julien le dangereux, Julien le tentateur d'assassinat.

Elle rappela immédiatement le commissariat. « Commissaire Durand ? Marie Dubois. Où est mon client ? »

« Il a été transféré. »

« Transféré où ? »

« À l'hôpital psychiatrique. Internement d'office. »

Marie ferma les yeux. « Sur ordre de qui ? »

« Du Dr Leblanc. Après l'agression de sa femme. »

« Quelle agression ? Julien était dans vos locaux ! »

« Madame Dubois, votre client s'est évadé hier soir. Il y a eu une bagarre. Un agent a été blessé. »

Marie ne comprenait plus rien. « Commissaire, j'étais avec lui hier soir. Il ne s'est pas évadé. »

« Madame Dubois, je vous conseille de vérifier vos informations. »

Le commissaire raccrocha. Marie resta immobile, tentant de comprendre. Puis elle consulta ses notes. Hier soir, 20 h 30 : elle avait quitté Julien dans sa cellule. 21 h : elle était revenue à l'hôtel. Que s'était-il passé entre 21 h et maintenant ?

Elle décrocha son téléphone et appela madame Roussel.

« Madame Roussel ? Marie Dubois. Il faut que je vous parle. »

« J'espérais votre appel. » La voix de la vieille dame était tendue. « Il s'est passé quelque chose d'horrible. »

« Quoi ? »

« Lucie est rentrée chez elle hier soir. Vers 22 h. Elle est ressortie une heure plus tard, échevelée, en sang. Elle criait qu'on l'avait attaquée. »

« Vous l'avez vue ? »

« J'ai tout photographié. Elle jouait la comédie. Parfaitement. »

Marie sentit un soulagement immense. « Vous avez des preuves ? »

« Oui. Mais ce n'est pas tout. » Madame Roussel marqua une pause. « J'ai vu Julien. »

« Où ? »

« Dans sa cellule. À travers les barreaux. Il dormait. Il ne s'est jamais évadé. »

Marie comprit. Lucie avait orchestré une mise en scène. Elle s'était blessée elle-même, avait prétendu avoir été attaquée. Pendant ce temps, Julien dormait tranquillement dans sa cellule, drogué probablement.

« Madame Roussel, pouvez-vous venir témoigner ? »

« J'arrive. »

Marie raccrocha et réfléchit. Lucie avait fait fort. Très fort. Elle avait transformé la situation en sa faveur, retourné les preuves contre Julien. Mais elle avait commis une erreur. Elle avait sous-estimé madame Roussel.

Marie rassembla ses dossiers et se prépara. Il était 4 h du matin. Dans quelques heures, elle devrait convaincre un juge que Julien était victime d'une manipulation diabolique. Que sa femme avait orchestré sa propre agression pour l'envoyer en hôpital psychiatrique.

Elle pensa à Julien, quelque part dans un hôpital, probablement drogué, peut-être déjà convaincu d'avoir perdu. Elle pensa à Emma et Tom, cachés chez leur tante, terrifiés par ce que leur mère leur racontait sur leur père.

Marie sortit de l'hôtel et monta dans sa voiture. Elle avait du travail.

Beaucoup de travail.

En roulant vers le commissariat, elle repensa aux chiffres qu'elle avait étudiés. Aux transferts d'argent, aux manipulations, aux mensonges. Lucie Moreau était une prédatrice. Mais elle avait laissé des traces. Et ces traces allaient la perdre.

Car les comptes ne mentent jamais. Même quand on essaie de les faire mentir.

Marie gara sa voiture et regarda l'heure. 4 h 30. Il faisait encore nuit, mais le jour allait se lever. Et avec lui, la vérité.

Elle avait rendez-vous avec la justice. Et cette fois, elle était certaine de gagner.

Lucie avait cru pouvoir tout contrôler. L'argent, les témoins, les preuves. Mais elle avait oublié une chose : l'argent laisse toujours des traces. Et ces traces-là, on ne peut pas les manipuler.

Marie poussa la porte du commissariat et demanda à voir le commissaire Durand. Il était temps de remettre les pendules à l'heure.

Et de ramener Julien chez lui.

16

Emma, cour de récréation.

Maman dit que papa est malade.

Emma observait les autres enfants jouer dans la cour de l'école Sainte-Thérèse de Bourges. Cela faisait cinq jours qu'elle vivait chez sa tante Sylvie, et elle se sentait toujours aussi étrangère. Les enfants avaient des accents différents, des jeux qu'elle ne connaissait pas, des références qu'elle ne comprenait pas.

Elle s'assit sur un banc et sortit discrètement son téléphone. Celui que madame Roussel lui avait donné avant son départ, caché dans un paquet de bonbons. « Pour les urgences », avait dit la vieille dame. « Et pour me donner des nouvelles. »

Emma regarda autour d'elle et composa le numéro. Madame Roussel décrocha à la première sonnerie.

« Emma ? Ma chérie, comment tu vas ? »

« Ça va. » Emma mentait. « Et papa ? »

« Il… il est à l'hôpital, ma chérie. »

Emma sentit son cœur se serrer. « Il va mourir ? »

« Non ! Non, ma chérie. Il va se battre. Il y a une dame avocate qui l'aide. »

« Maman dit qu'il est devenu fou. Qu'il a essayé de la tuer. »

Emma entendit madame Roussel soupirer. « Emma, ta maman ment. »

« Pourquoi mentirait-elle ? »

« C'est compliqué. Mais ton papa n'a jamais essayé de faire du mal à personne. Jamais. »

Emma resta silencieuse. Depuis cinq jours, elle tournait et retournait cette question dans sa tête. Pourquoi maman dirait-elle des choses qui n'étaient pas vraies ?

« Madame Roussel, est-ce que vous avez des nouvelles de Tom ? »

« Il va bien. Il est chez tes cousins à Orléans. »

Emma soupira. Elle s'inquiétait pour son petit frère. Tom était plus

fragile qu'elle, plus sensible. Il devait être terrorisé.

« Emma, dit madame Roussel, est-ce que tu continues à écrire dans ton carnet ? »

« Oui. Tous les soirs. »

« Et qu'est-ce que tu écris ? »

Emma regarda autour d'elle et baissa la voix. « Les mensonges de maman. »

« Quels mensonges ? »

« Elle a dit à tante Sylvie que papa nous battait. Que j'avais des bleus. » Emma toucha son bras. « Mais je n'ai jamais eu de bleus. Papa ne m'a jamais fait de mal. »

« Qu'est-ce que tu as écrit d'autre ? »

« Que maman pleure quand elle parle de papa au téléphone. Mais que quand elle raccroche, elle sourit. » Emma ferma les yeux. « Comme si elle était contente. »

« Tu as bien fait de noter ça. »

« Madame Roussel, pourquoi maman fait ça ? »

Il y eut un long silence. « Je ne sais pas, ma chérie. Parfois, les adultes font des choses qu'on ne comprend pas. »

« Mais c'est mal, non ? De mentir ? »

« Oui, Emma. C'est mal. »

Emma raccrocha et rangea son téléphone. Elle avait mal au ventre, comme chaque fois qu'elle pensait à cette situation. Tout était sens dessus dessous. Maman qui mentait, papa qui était à l'hôpital, Tom qui pleurait tous les soirs…

« Emma ? » Une voix douce l'interpella. Madame Girard, la maîtresse de CM2, s'approchait. « Ça va, ma chérie ? »

« Oui, madame. »

« Tu as l'air triste. Tu veux qu'on parle ? »

Emma hésita. Elle avait envie de parler, de vider son cœur. Mais elle se rappelait les consignes de sa mère : *« Ne dis rien à personne. C'est notre secret de famille. »*

« Non, ça va. »

« Tu sais, Emma, parfois quand les parents ont des problèmes, les enfants se sentent responsables. Mais tu n'y es pour rien. »

Emma leva les yeux vers la maîtresse. « Madame, est-ce que les mamans peuvent mentir ? »

Madame Girard sembla surprise. « Pourquoi tu me demandes ça ? »

« Comme ça. »

« Bien sûr que les mamans peuvent mentir. Tout le monde peut mentir. » Elle s'assit à côté d'Emma. « Mais normalement, les mamans ne mentent pas à leurs enfants. »

« Et si elles mentent ? »

« Alors il faut le dire à quelqu'un. Un adulte de confiance. »

Emma hocha la tête. Elle avait déjà un adulte de confiance : madame Roussel. Mais ce n'était pas suffisant. Il fallait que quelqu'un d'autre sache.

« Madame Girard, si je vous dis quelque chose, vous le répéterez ? »

« Ça dépend. Si c'est grave, si tu es en danger, alors oui. »

Emma réfléchit. Était-elle en danger ? Elle ne le pensait pas. Mais papa, lui, était en danger. Et Tom aussi, peut-être.

« Ma maman dit que mon papa est fou. Qu'il a essayé de la tuer. »

« Oh, ma chérie. »

« Mais moi, je pense qu'elle ment. » Emma sentit les larmes monter. « Papa n'a jamais été méchant. Jamais. Il me lisait des histoires, il m'aidait pour mes devoirs. »

« Et maintenant ? »

« Maintenant, il est à l'hôpital. Et maman dit qu'il ne reviendra jamais. »

Madame Girard posa une main sur l'épaule d'Emma. « Ma chérie, les situations d'adultes sont compliquées. Parfois, les papas tombent vraiment malades. »

« Mais je sais qu'il n'était pas malade ! » Emma éleva la voix. « Il était juste fatigué. Et maman mettait des trucs dans son café. »

« Qu'est-ce que tu veux dire ? »

« Je l'ai vue. Elle écrasait des médicaments dans son café. Et après, papa était tout bizarre. »

Madame Girard fronça les sourcils. « Tu es sûre de ce que tu dis ? »

« Oui. Et j'ai tout écrit dans mon carnet. »

« Quel carnet ? »

Emma sortit son petit carnet rouge de son sac. « Madame Roussel m'a dit de tout noter. Tous les mensonges de maman. »

« Qui est madame Roussel ? »

« Notre voisine. Elle est gentille. Elle dit que papa n'est pas fou. »

Madame Girard parcourut quelques pages du carnet. Son visage devint de plus en plus grave.

« Emma, il faut que tu montres ce carnet à quelqu'un. »

« À qui ? »

« À la police. Ou à un juge. »

Emma secoua la tête. « Maman a dit que si je parlais, papa irait en prison. »

« Emma, écoute-moi bien. » Madame Girard prit ses mains. « Si ce que tu écris est vrai, alors c'est ta maman qui devrait aller en prison. Pas ton papa. »

Emma sentit le monde basculer. « Maman en prison ? »

« Si elle a fait du mal à ton papa, oui. »

Emma repensa à toutes ces soirées où maman souriait en raccrochant le téléphone. À toutes ces fois où elle avait menti à tante Sylvie. À tous ces médicaments dans le café de papa.

« Madame Girard, qu'est-ce que je dois faire ? »

« D'abord, tu vas me donner le numéro de madame Roussel. »

Emma dicta le numéro. Madame Girard l'enregistra dans son téléphone.

« Ensuite, tu vas continuer à écrire dans ton carnet. Tout ce que tu observes, tout ce que tu entends. »

« D'accord. »

« Et Emma ? »

« Oui ? »

« Tu n'es pas responsable de ce qui arrive. Tu es courageuse. Très courageuse. »

Emma sentit une larme couler sur sa joue. « J'ai peur, madame. »

« Peur de quoi ? »

« Que maman découvre que je sais. Que j'ai compris. »

« Tu es en sécurité ici. Ta tante prend soin de toi. »

« Et Tom ? »

« Tom aussi est en sécurité. »

Emma hocha la tête, mais elle n'était pas rassurée. Maman était très forte. Très intelligente. Elle savait comment manipuler les adultes. Comment leur faire croire ce qu'elle voulait.

« Madame Girard, vous allez appeler madame Roussel ? »

« Oui. Ce soir. »

« Et vous allez l'aider à sauver papa ? »

« Nous allons essayer. »

La cloche sonna. Emma rangea son carnet et suivit les autres enfants vers la classe. Mais son esprit était ailleurs. Elle pensait à papa, seul dans sa chambre d'hôpital. À Tom qui pleurait tous les soirs. À maman qui continuait à mentir.

Pour la première fois depuis des semaines, Emma se sentait moins seule. Madame Girard allait l'aider. Avec madame Roussel, elles allaient peut-être réussir à sauver papa.

L'après-midi, Emma reçut un appel de sa mère. Comme tous les jours.

« Ma chérie, comment tu vas ? »

« Ça va, maman. »

« Tu n'es pas trop triste ? »

« Si, un peu. »

« Je sais, ma chérie. Mais il faut qu'on soit fortes. Papa est très malade. Il pourrait nous faire du mal. »

Emma serra les dents. « Maman, est-ce que papa va guérir ? »

« Je ne sais pas. Les docteurs font ce qu'ils peuvent. »

« Et s'il guérit, est-ce qu'il pourra revenir ? »

« On verra. » La voix de Lucie était évasive. « Emma, tu n'as parlé à personne, j'espère ? »

« Non, maman. »

« Bien. C'est notre secret. Une affaire de famille. »

« Oui, maman. »

« Je t'aime, ma chérie. »

« Moi aussi, maman. »

Emma raccrocha et nota immédiatement dans son carnet : *« Maman a encore menti. Elle a dit que papa pourrait nous faire du mal. Mais papa n'a jamais fait de mal à personne. Maman veut que je ne parle à personne. Mais moi, je vais parler. Pour sauver papa. »*

Elle ferma le carnet et regarda par la fenêtre. Quelque part, papa était enfermé dans un hôpital. Quelque part, Tom pleurait. Et quelque part, maman continuait à mentir.

Mais Emma ne se tairait plus. Elle était la fille de son père. Et elle allait se battre pour lui.

Comme lui se battait pour elle, même enfermé.

Car les enfants voient tout. Même ce que les adultes croient cacher.

Et parfois, ce qu'ils voient peut sauver ceux qu'ils aiment.

17

Julien, 22 octobre.

Perdre pied devant ses collègues.

La chambre 247 de l'hôpital psychiatrique Saint-Antoine ressemblait à une cellule déguisée. Murs blancs, fenêtre à barreaux, mobilier boulonné au sol. Julien était assis sur le lit, regardant fixement la porte verrouillée. Quatre jours qu'il était là. Quatre jours qu'il luttait contre un système qui voulait le faire passer pour fou.

Il avait refusé tous les médicaments. Crachats systématiques, refus d'ouvrir la bouche, dissimulation sous la langue. Les infirmiers commençaient à s'impatienter. Le docteur Morel, chef de service, parlait de « résistance pathologique » et de « déni de maladie ».

Julien consulta sa montre. 10 h 30. Dans une heure, il avait rendez-vous avec le psychiatre désigné par le tribunal. Sa dernière chance avant l'internement définitif. Marie Dubois lui avait fait passer un message via une infirmière complice : *« Tenez bon. Les preuves arrivent. »*

Il se leva et fit les cent pas dans la petite chambre. Ses pas résonnaient sur le linoléum, marquant un rythme obsédant. Dehors, la vie continuait. À la boulangerie, Philippe s'occupait seul des clients. Dans leur maison, Lucie jouait probablement la veuve éplorée. Et quelque part, Emma et Tom grandissaient sans leur père.

Un bruit de clés interrompit ses pensées. L'infirmière Martineau entra, seringue à la main.

« Monsieur Moreau, c'est l'heure. »

« L'heure de quoi ? »

« De votre traitement. Halopéridol. Ordre du docteur Morel. »

Julien recula. « Je refuse. »

« Vous n'avez pas le choix. Soit vous coopérez, soit nous utilisons la contention. »

« Appelez Marie Dubois. Mon avocate. »

« Monsieur Moreau, vous êtes en internement d'office. Vous n'avez pas le droit de refuser les soins. »

Julien regarda la seringue. Il savait ce que contenait l'Halopéridol. Un neuroleptique puissant qui le rendrait docile, confus, manipulable. Exactement ce dont Lucie avait besoin pour valider sa version.

« Je veux parler au docteur Morel. »

« Il vous verra après l'injection. »

« Non. Avant. »

L'infirmière soupira et appela la sécurité. Deux agents entrèrent, prêts à immobiliser Julien. Il leva les mains.

« D'accord. Mais je veux d'abord lire le rapport qui justifie cette injection. »

« Quel rapport ? »

« Le rapport médical. Celui qui prouve que j'ai besoin de ce traitement. »

L'infirmière hésita. « Monsieur Moreau, vous retardez l'inévitable. »

« Je connais mes droits. Même interné, j'ai le droit de connaître mon traitement. »

« Très bien. Je vais chercher le docteur Morel. »

Elle sortit, laissant Julien seul avec les agents de sécurité. Il en profita pour réfléchir. Il devait gagner du temps. Chaque heure comptait. Marie Dubois rassemblait les preuves. Emma témoignait. Madame Roussel documentait. La vérité se rapprochait.

Le docteur Morel entra dix minutes plus tard. C'était un homme sec, aux cheveux gris, avec des yeux froids derrière des lunettes rondes. Il tenait un dossier médical.

« Monsieur Moreau, vous posez des difficultés. »

« Je demande juste à comprendre pourquoi vous voulez me droguer. »

« Vous droguer ? » Le docteur eut un sourire condescendant. « Nous vous soignons. »

« Avec quoi ? »

« Halopéridol. Pour traiter vos troubles psychotiques. »

« Quels troubles psychotiques ? »

Le docteur ouvrit le dossier. « Délire de persécution. Idées paranoïaques. Agressivité envers votre épouse. »

« Tout cela est faux. »

« Monsieur Moreau, votre femme porte des traces d'agression. Elle a été hospitalisée. »

Julien se redressa. « Docteur, le soir de cette prétendue agression, j'étais dans une cellule du commissariat. »

« Vous vous êtes évadé. »

« Prouvez-le. »

Le docteur consulta ses notes. « Le rapport de police… »

« Quel rapport ? Montrez-moi ce rapport. »

Le docteur hésita. « Monsieur Moreau, vous êtes ici pour être soigné. Pas pour contester votre internement. »

« Je conteste parce que cet internement est illégal. »

« Illégal ? »

« Basé sur de faux témoignages. Des preuves fabriquées. Des rapports mensongers. »

« Monsieur Moreau, ces accusations sont exactement ce qui justifie votre traitement. »

Julien comprit qu'il ne convaincrait pas le docteur. Cet homme était soit complice, soit aveuglé par les mensonges de Lucie. Il fallait qu'il change de stratégie.

« Docteur, accordez-moi une faveur. »

« Laquelle ? »

« Appelez la boulangerie Moreau-Dubois. Demandez à mon associé, Philippe, de venir témoigner de mon état mental. »

« Pourquoi ? »

« Si je suis vraiment fou, il le confirmera. Si je ne le suis pas, vous le saurez. »

Le docteur réfléchit. « Très bien. Mais en attendant, vous prenez votre traitement. »

« Non. Après la visite de Philippe. »

« Monsieur Moreau… »

« Docteur, si vous me droguez maintenant, Philippe me verra dans un état second. Il ne pourra pas témoigner de ma lucidité. »

Le docteur ferma le dossier. « D'accord. Mais si votre associé confirme votre instabilité, vous accepterez le traitement sans résistance. »

« Promis. »

Philippe arriva deux heures plus tard. Il avait l'air fatigué, soucieux. Quand il vit Julien, son visage s'éclaira.

« Putain, Julien, tu as l'air en forme. »

« Merci d'être venu. »

Le docteur Morel les observait. « Monsieur Dubois, je suppose ? »

« Oui. Philippe Dubois. »

« Pouvez-vous nous parler de l'état mental de monsieur Moreau ces derniers mois ? »

Philippe regarda Julien, puis le docteur. « Julien a eu des périodes difficiles. Confusion, oublis, comportements bizarres. »

Le docteur nota. « Quand exactement ? »

« C'est ça qui est étrange. » Philippe fronça les sourcils. « Ça coïncidait toujours avec des moments particuliers. »

« Quels moments ? »

« Quand sa femme était présente. Quand il avait bu quelque chose qu'elle lui avait apporté. »

Le docteur leva la tête. « Vous insinuez quoi ? »

« Que Julien n'était pas naturellement confus. Qu'il était… influencé. »

« Influencé comment ? »

« Drogué. » Philippe regarda Julien. « Je pense que sa femme lui donnait des trucs. »

« Monsieur Dubois, ces accusations sont graves. »

« Je sais. Mais j'ai des preuves. »

Philippe sortit son téléphone et montra une vidéo. « Dimanche dernier, match de foot. Lucie apporte une bouteille d'eau à Julien. Après l'avoir bue, il devient agressif, confus. Il ne reconnaît plus l'arbitre qu'il connaît depuis dix ans. »

Le docteur examina la vidéo. « Cette vidéo ne prouve rien. »

« Docteur, dit Julien, ma femme m'a fait interner pour me voler. Elle a vidé nos comptes, souscrit une assurance-vie, simulé sa propre agression. »

« Vous délirez. »

« Appelez Marie Dubois. Mon avocate. Elle a toutes les preuves. »

Le docteur sembla hésiter. « Monsieur Moreau, même si vos accusations étaient fondées, vous restez interné. »

« Pourquoi ? »

« Parce que vous êtes dangereux. Vous avez agressé votre femme. »

« Je n'ai agressé personne ! J'étais en cellule ! »

« Prouvez-le. »

Julien sortit un papier de sa poche. « Voici l'attestation de l'infirmière du commissariat. Elle confirme que je n'ai pas quitté ma cellule. »

Le docteur lut l'attestation. Son visage changea. « Où avez-vous eu ça ? »

« Marie Dubois. Elle enquête depuis une semaine. »

« Monsieur Moreau, si cette attestation est authentique… »

« Elle l'est. Appelez le commissariat. Vérifiez. »

Le docteur quitta la chambre. Julien et Philippe restèrent seuls.

« Merde, Julien, qu'est-ce qui s'est passé ? »

« Lucie m'a détruit. Méthodiquement. Pendant des mois. »

« Pourquoi ? »

« Pour partir. Pour prendre l'argent. Pour avoir la garde des enfants. »

Philippe secoua la tête. « Je n'arrive pas à y croire. Lucie… »

« Lucie est une manipulatrice. Une vraie prédatrice. »

« Et les enfants ? »

« Ils sont terrifiés. Emma commence à comprendre. Tom est trop petit. »

« Qu'est-ce qu'on peut faire ? »

« M'aider à sortir d'ici. Témoigner. Dire la vérité. »

Le docteur revint, l'air troublé. « Monsieur Moreau, j'ai vérifié. Vous n'avez effectivement pas quitté votre cellule. »

« Alors ? »

« Alors, il y a un problème avec votre internement. »

« Lequel ? »

« Il est basé sur une agression qui n'a pas eu lieu. »

Julien sentit l'espoir renaître. « Qu'est-ce que ça signifie ? »

« Que nous devons revoir votre dossier. Complètement. »

« Je peux sortir ? »

« Pas encore. Mais nous allons suspendre votre traitement. Et ordonner une expertise indépendante. »

« Combien de temps ? »

« Quelques jours. Une semaine maximum. »

Julien hocha la tête. Une semaine. Il pouvait tenir une semaine. Le temps que Marie Dubois finisse de rassembler les preuves. Le temps que la vérité éclate.

Philippe lui serra la main. « Tiens bon, vieux. On va te sortir de là. »

« Merci. Pour tout. »

« De rien. C'est normal. »

Quand ils furent partis, Julien s'allongea sur son lit. Pour la première fois depuis des jours, il se sentait optimiste. Le docteur Morel avait des doutes. L'internement vacillait. La vérité se rapprochait.

Il pensa à Lucie, quelque part dans leur maison, croyant avoir gagné. Elle ne savait pas que son plan s'effritait. Que ses mensonges se retournaient contre elle. Que ses victimes se révoltaient.

Julien ferma les yeux et sourit. Il allait sortir. Il allait récupérer ses enfants. Et il allait faire payer Lucie pour tout ce qu'elle avait fait.

Car la vérité finit toujours par triompher. Même quand elle met du temps à éclater.

Et lui, il avait tout son temps. Maintenant.

18

Lucie, Chambre 418.

L'adultère fictif est plus crédible que le réel.

Lucie referma la porte de la chambre 418 et s'effondra contre le battant. Elle avait les mains qui tremblaient, la respiration courte. Tout s'écroulait. Tout ce qu'elle avait construit méthodiquement pendant des mois s'effondrait comme un château de cartes.

Le coup de téléphone du docteur Morel l'avait anéantie. Julien allait sortir. L'expertise indépendante était ordonnée. Pire encore, on remettait en question l'agression qu'elle avait si soigneusement mise en scène.

Elle s'approcha du minibar et se servit un whisky. Ses mains tremblaient tellement qu'elle renversa la moitié du liquide sur le tapis de la chambre d'hôtel. Cette chambre qu'elle avait réservée sous un faux nom, son refuge secret quand elle avait besoin de réfléchir loin de sa maison, loin des regards.

Lucie s'assit sur le lit et alluma son ordinateur portable. Elle devait comprendre ce qui avait échoué. Comment Julien avait-il réussi à retourner la situation ?

Elle ouvrit sa messagerie et découvrit un message de Marie Dubois, l'avocate de Julien : *« Madame Moreau, nous avons en notre possession des preuves formelles de vos manipulations financières et psychologiques. Nous vous conseillons de prendre un avocat. La plainte sera déposée demain matin. »*

Lucie referma l'ordinateur d'un geste sec. Des preuves. Ils avaient des preuves. Comment était-ce possible ? Elle avait été si prudente, si méthodique. Chaque transfert d'argent était justifiable. Chaque manipulation était subtile. Chaque mensonge était cohérent.

Elle se leva et arpenta la chambre. Non, elle ne pouvait pas abandonner maintenant. Pas quand elle était si proche du but. Il fallait qu'elle trouve une parade. Une explication crédible qui retournerait la situation en sa faveur.

Lucie s'installa au bureau et sortit un carnet. Elle commença à écrire, comme elle l'avait toujours fait. Chaque plan, chaque stratégie, chaque

mensonge naissait d'abord sur le papier avant de prendre vie dans la réalité.

« Nouvelle version des faits — Plan B. Motivation : Julien me trompait. J'ai découvert sa liaison il y a six mois. Cela m'a détruite psychologiquement. J'ai agi par désespoir, par vengeance. »

Elle s'arrêta et réfléchit. Une liaison. C'était brillant. Cela justifierait tout. Ses transferts d'argent ? Elle se préparait au divorce. Ses manipulations psychologiques ? Elle voulait le faire souffrir comme il l'avait fait souffrir. Son plan d'évasion ? Elle fuyait un mari infidèle.

Mais avec qui ? Il fallait que la liaison soit crédible. Julien ne sortait pratiquement jamais. Il n'avait pas d'amis proches. Ses seules relations étaient professionnelles…

Sophie. La serveuse du café d'en face. Jeune, jolie, célibataire. Julien allait parfois boire un café après le travail. Il était toujours poli avec elle, souriant. Lucie pourrait prétendre avoir surpris des regards, des sourires complices. Puis une conversation téléphonique. Puis une rencontre.

Elle recommença à écrire.

« Sophie Mercier, 28 ans, serveuse au Café Central. J'ai d'abord remarqué la façon dont Julien la regardait. Puis j'ai trouvé son numéro dans son téléphone. Puis je les ai vus ensemble, au parc, un dimanche après-midi. Ils s'embrassaient. »

Lucie sourit. C'était parfait. Sophie était discrète, timide. Elle ne se défendrait pas avec véhémence. Et même si elle niait, qui croirait une serveuse contre une épouse trompée ?

Elle continua à développer son histoire. Les détails étaient cruciaux. Plus c'était précis, plus c'était crédible.

« J'ai confronté Julien le 15 septembre. Il a nié, mais j'avais des preuves. Des photos. Des messages. Il m'a dit qu'il voulait divorcer. J'ai été anéantie. J'ai commencé à prendre des antidépresseurs. J'ai fait n'importe quoi. J'ai peut-être mélangé ses médicaments avec les miens. J'étais dans un état second. »

Brillant. Elle transformait ses manipulations en accident. Une femme dépressive qui mélangeait les médicaments dans sa confusion. Plus personne ne pourrait l'accuser de préméditation.

Elle prit son téléphone et chercha le numéro de Sophie. Il fallait qu'elle la voie. Qu'elle plante les graines de cette histoire. Subtilement, bien sûr. Sophie devait croire que c'était son idée.

Le téléphone sonna longtemps avant qu'une voix ensommeillée ne réponde.

« Allô ? »

« Sophie ? C'est Lucie Moreau. La femme de Julien. »

« Madame Moreau ? » Sophie sembla surprise. « Il est tard… »

« Je sais. Excusez-moi. Mais il faut que je vous parle. C'est important. »

« À quel sujet ? »

« Mon mari. » Lucie laissa percer une émotion calculée dans sa voix. « Il m'a dit des choses sur vous. Des choses qui m'ont blessée. »

« Quoi ? » Sophie sembla paniquée. « Qu'est-ce qu'il a dit ? »

« Qu'il… qu'il avait des sentiments pour vous. »

« Mais c'est faux ! » Sophie éleva la voix. « Je ne lui ai jamais donné d'espoir ! »

« Je sais. » Lucie adopta un ton compréhensif. « Je sais que vous n'y êtes pour rien. Mais Julien est malade. Il fantasme. Il s'invente des histoires. »

« Malade ? »

« Troubles psychiatriques. Il est hospitalisé. » Lucie marqua une pause. « Sophie, est-ce qu'il vous a déjà fait des avances ? »

« Non ! Enfin… » Sophie hésita. « Il est toujours gentil. Il me sourit. Mais je pensais que c'était juste de la politesse. »

« Vous n'avez jamais eu l'impression qu'il vous regardait… différemment ? »

« Je… » Sophie sembla troublée. « Peut-être. Mais je ne pensais pas que… »

« Bien sûr que non. Vous êtes une fille bien. » Lucie savait exactement quoi dire. « Mais Sophie, la police va peut-être venir vous voir. Julien leur a dit que vous aviez une liaison. »

« Quoi ? » Sophie paraissait horrifiée. « Mais c'est complètement faux ! »

« Je sais. Mais dans son état, il est convaincu que c'est vrai. Il a même inventé des détails. Des prétendues rencontres au parc. »

« Au parc ? » Sophie sembla chercher dans sa mémoire. « Mais… j'y vais courir le dimanche. Peut-être qu'il m'a vue ? »

« Probablement. Et dans son esprit malade, il a transformé ça en rendez-vous galant. »

Lucie sentit que Sophie commençait à douter. À se demander si elle n'avait pas mal interprété les sourires de Julien. C'était exactement ce

qu'elle voulait.

« Sophie, si la police vous interroge, dites simplement la vérité. Que Julien était un client poli. Rien de plus. »

« Bien sûr. » Sophie semblait soulagée. « Madame Moreau, je suis désolée pour ce que vous vivez. »

« Merci. Vous êtes gentille. »

Lucie raccrocha et sourit. Sophie était maintenant préparée à mentir sans s'en rendre compte. Elle nierait toute liaison, mais avec assez de gêne pour que ce soit suspect. Et si la police insistait, elle finirait par se souvenir de détails troublants. Le sourire de Julien, ses regards, leur rencontre au parc…

Lucie retourna à son carnet et peaufina son histoire. Elle devait maintenant convaincre le docteur Leblanc de modifier son témoignage. Lui faire dire que Julien était obsédé par Sophie, qu'il parlait d'elle sans cesse.

Elle composa le numéro du docteur.

« Docteur Leblanc ? C'est Lucie Moreau. »

« Madame Moreau ? » Le docteur semblait nerveux. « J'allais vous appeler. Il y a des problèmes avec le dossier de votre mari. »

« Je sais. C'est pour ça que je vous appelle. J'ai découvert quelque chose d'important. »

« Quoi ? »

« Julien avait une liaison. » Lucie simula un sanglot. « J'ai été trop honteuse pour vous le dire. Mais maintenant, je pense que c'est important. »

« Une liaison ? »

« Avec une serveuse. Sophie Mercier. J'ai découvert ça il y a six mois. Ça a tout déclenché. »

« Madame Moreau, vous auriez dû me le dire plus tôt. »

« J'avais honte. J'avais l'impression que c'était ma faute. » Lucie pleura pour de vrai cette fois. « Docteur, est-ce que ça peut expliquer son comportement ? »

« Peut-être. Les hommes en situation d'adultère peuvent développer des comportements paranoïaques. »

« Exactement ! » Lucie se redressa. « Il pensait que je savais. Alors il m'accusait de le manipuler. Pour se justifier. »

« C'est une hypothèse intéressante. »

« Docteur, pouvez-vous modifier votre rapport ? Inclure cette information ? »

« Je… oui. Si c'est pertinent pour le diagnostic. »

« Merci. Vous me sauvez la vie. »

Lucie raccrocha et se servit un autre whisky. Cette fois, ses mains ne tremblaient plus. Elle reprenait le contrôle. L'adultère fictif était son joker. Sa carte maîtresse.

Elle s'imagina devant le juge, les larmes aux yeux, racontant sa découverte. Sa douleur. Sa confusion. Ses erreurs de jugement dans un moment de désespoir. Le juge la plaindrait. Julien passerait pour le salaud qui avait poussé sa femme à bout.

Lucie ouvrit son ordinateur et commença à rédiger un nouveau témoignage. Plus crédible. Plus émouvant. Plus convaincant.

Elle avait perdu une bataille. Mais elle pouvait encore gagner la guerre.

Car l'adultère fictif était plus crédible que le réel. Il suffisait de bien le raconter. Et Lucie excellait dans l'art du mensonge.

Elle écrivit pendant des heures, peaufinant chaque détail. Quand elle eut terminé, elle se relut avec satisfaction. C'était parfait. Un chef-d'œuvre de manipulation.

Julien croyait avoir gagné ? Il allait découvrir qu'elle avait encore des ressources. Des mensonges plus sophistiqués. Des manipulations plus subtiles.

Car elle était loin d'avoir dit son dernier mot. Et cette fois, elle ne laisserait rien au hasard.

19

25 octobre, 1 h 56.

Madame Roussel prend des notes.

Berthe Roussel ajusta la courroie de ses jumelles et se pencha vers la fenêtre. Depuis son poste d'observation privilégié, elle avait une vue parfaite sur le Café Central, en contrebas de la rue des Tilleuls. À cette heure de la nuit, l'établissement était fermé depuis longtemps, mais une lumière filtrait par la porte de service.

Cela faisait trois nuits que Berthe observait ce manège. Lucie qui sortait de chez elle vers 1 h 30, qui marchait discrètement jusqu'au café, qui y restait une vingtaine de minutes, puis qui repartait. Toujours par la porte de service. Toujours dans l'ombre.

Cette nuit-là, Berthe était prête. Elle avait chargé l'appareil photo de Roger, vérifié l'objectif téléphoto, préparé son carnet. Si Lucie tramait quelque chose, elle le documenterait.

À 1 h 45, comme prévu, Lucie sortit de chez elle. Elle portait un manteau sombre, une écharpe qui masquait une partie de son visage. Elle regarda autour d'elle, s'assura que la rue était déserte, puis se dirigea vers le café.

Berthe commença à photographier. Lucie qui marchait furtivement. Lucie qui jetait des regards inquiets. Lucie qui disparaissait par la porte de service du café.

Dix minutes plus tard, une autre silhouette apparut. Plus petite, plus frêle. Berthe ajusta ses jumelles et reconnut Sophie Mercier, la jeune serveuse. Elle aussi semblait nerveuse, regardait derrière elle comme si elle craignait d'être suivie.

Berthe fronça les sourcils. Que faisaient ces deux femmes ensemble à 2 h du matin dans un café fermé ? Elle continua à photographier, capturant chaque détail.

Sophie entra dans le café par la même porte que Lucie. À travers les vitres teintées, Berthe distinguait deux silhouettes qui discutaient. Impossible d'entendre quoi que ce soit, mais les gestes étaient expressifs. Lucie qui parlait avec animation, Sophie qui secouait la tête, qui semblait protester.

Berthe sortit son carnet et nota : *« 25 octobre, 1 h 56 — Rencontre secrète Lucie Moreau/Sophie Mercier. Café Central. Lucie très agitée. Sophie réticente. »*

Elle continua d'observer. La conversation durait, s'intensifiait. À un moment, Lucie sortit une enveloppe de son sac et la tendit à Sophie. La jeune femme hésita longuement avant de la prendre.

« 2 h 5 — Lucie donne une enveloppe à Sophie. Argent ? Chantage ? »

Berthe pressa le déclencheur de l'appareil photo. Cette image-là serait cruciale. Lucie qui corrompait Sophie, qui l'achetait ou la menaçait. Mais pourquoi ?

La rencontre touchait à sa fin. Sophie rangea l'enveloppe dans son sac et se dirigea vers la sortie. Avant de partir, Lucie lui dit quelque chose qui fit sursauter la jeune femme. Sophie hocha la tête vigoureusement, l'air terrifié.

« 2 h 12 — Sophie visiblement effrayée par les dernières paroles de Lucie. Menace ? »

Sophie sortit la première, par la porte de service. Elle regarda longuement autour d'elle avant de s'éloigner rapidement vers les quartiers populaires. Lucie attendit cinq minutes avant de quitter le café à son tour.

Berthe la photographia alors qu'elle remontait vers la rue des Tilleuls. Même dans l'obscurité, elle pouvait voir son sourire satisfait. Lucie venait de conclure un marché. Mais lequel ?

De retour chez elle, Lucie ne se dirigea pas directement vers sa maison. Elle s'arrêta devant celle de Berthe et leva la tête vers sa fenêtre. Pendant un moment, les deux femmes se regardèrent à travers la vitre. Lucie souriait toujours, mais c'était un sourire froid, calculateur.

Berthe ne bougea pas. Elle soutint le regard de Lucie sans ciller. Elle avait vécu soixante-dix-huit ans et vu deux guerres. Une manipulatrice de banlieue ne l'impressionnait pas.

Lucie finit par hausser les épaules et se dirigea vers sa maison. Berthe attendit qu'elle soit entrée pour allumer sa lampe de bureau. Il fallait qu'elle développe ces photos immédiatement. Et qu'elle prévienne Marie Dubois.

Elle descendit dans sa cave, où Roger avait aménagé un petit laboratoire photo amateur. Cela faisait des années qu'elle ne s'en était pas servie, mais elle se souvenait encore des gestes. Bain révélateur, bain fixateur, séchage…

Trois heures plus tard, elle avait une dizaine de clichés parfaitement

nets. Lucie et Sophie au café. L'enveloppe qui changeait de main. Sophie terrifiée par les dernières paroles de Lucie.

Berthe étala les photos sur sa table et réfléchit. Lucie était en train de monter un nouveau piège. Elle avait probablement appris que son mari allait sortir de l'hôpital psychiatrique. Alors elle préparait sa contre-attaque. Et Sophie était sa nouvelle arme.

Mais comment ? Qu'est-ce que cette pauvre gamine avait à voir avec l'histoire de Julien ?

Berthe décrocha son téléphone et composa le numéro de Marie Dubois. L'avocate répondit à la première sonnerie.

« Madame Roussel ? Que se passe-t-il ? »

« J'ai assisté à quelque chose d'important. Lucie vient de rencontrer Sophie Mercier, la serveuse du Café Central. En secret. »

« Sophie Mercier ? » Marie sembla surprise. « Pourquoi ? »

« Je ne sais pas. Mais Lucie lui a donné une enveloppe. Et elle l'a menacée. »

« Vous en êtes sûre ? »

« J'ai tout photographié. »

« Mon Dieu. » Marie réfléchit. « Madame Roussel, il faut que vous sachiez quelque chose. Lucie prétend maintenant que Julien avait une liaison avec Sophie. »

Berthe écarquilla les yeux. « Une liaison ? »

« Oui. Elle dit que c'est pour ça qu'elle a agi comme elle l'a fait. Par jalousie. Pour se venger. »

« Mais c'est ridicule ! Julien n'est pas le genre d'homme à tromper sa femme ! »

« Je sais. Mais Lucie a réussi à convaincre le docteur Leblanc. Il va modifier son rapport. »

Berthe comprit immédiatement. « Elle achète le témoignage de Sophie. Elle la force à confirmer cette liaison fictive. »

« C'est exactement ce que je pense. »

« Qu'est-ce qu'on peut faire ? »

« Vos photos sont cruciales. Elles prouvent que Lucie manipule Sophie. » Marie marqua une pause. « Madame Roussel, pensez-vous que Sophie accepterait de me parler ? »

« J'en doute. Elle avait l'air terrorisée. »

« Il faut qu'on essaie. Cette fille est la clé de tout. Si on arrive à la

faire parler, on démasque définitivement Lucie. »

Berthe regarda les photos étalées sur sa table. Sophie avait l'air si jeune, si fragile face à Lucie. « Cette pauvre enfant ne sait pas dans quoi elle s'embarque. »

« Non. Et c'est notre chance. Si on lui explique la situation, si on lui montre qu'elle est manipulée, elle pourrait nous aider. »

« Comment la contacter ? »

« Je m'en occupe. En attendant, gardez bien ces photos. Et continuez à surveiller. »

« Bien sûr. »

Berthe raccrocha et regarda par la fenêtre. La maison de Lucie était plongée dans l'obscurité. Elle dormait probablement, satisfaite de son nouveau plan. Elle croyait avoir trouvé la parade parfaite.

Mais elle avait commis une erreur. Elle avait sous-estimé une vieille dame qui ne dormait plus. Une vieille dame qui avait fait de la vérité sa mission.

Berthe rangea soigneusement les photos dans une enveloppe et la cacha dans son coffre-fort. Puis elle retourna à sa fenêtre et reprit sa veille. Il était 6 h du matin. Dans quelques heures, la rue s'animerait. Les gens partiraient au travail, les enfants à l'école. La vie normale reprendrait.

Mais rien n'était normal dans cette histoire. Une femme était en train de détruire sa propre famille pour satisfaire ses ambitions. Elle utilisait ses enfants, corrompait des témoins, manipulait des innocents.

Berthe serra les poings. Cette injustice la révoltait. Elle avait vu trop de souffrances dans sa vie pour accepter celle-là. Julien et ses enfants méritaient mieux. Ils méritaient la vérité.

Elle sortit son carnet et écrivit : *« 25 octobre, 6 h 15 — Plan de Lucie découvert. Sophie Mercier corrompue pour témoigner d'une liaison fictive. Preuves photographiques obtenues. Lucie croit encore pouvoir gagner. Elle se trompe. »*

Berthe referma son carnet et sourit. Lucie était intelligente, manipulatrice, sans scrupules. Mais elle avait un défaut : elle croyait que tout le monde était aussi malhonnête qu'elle.

Elle ne savait pas qu'il existait encore des gens comme Berthe Roussel. Des gens qui se battaient pour la justice. Des gens qui ne lâchaient jamais.

Et cette fois, Lucie allait découvrir ce que coûtait de s'attaquer à une vieille dame déterminée.

Car les insomniaques ne se contentent pas d'observer. Quand c'est nécessaire, ils agissent.

Et Berthe Roussel était prête à agir. Avec ses photos, ses notes, et sa colère de femme juste.

Lucie avait joué sa dernière carte. Maintenant, c'était au tour de la vérité de parler.

20

Tom, cabinet médical.

Le psychologue scolaire s'inquiète.

Tom balançait ses jambes dans le vide, assis sur la chaise trop haute du cabinet médical. Ses pieds ne touchaient pas le sol et il avait envie de faire pipi, mais il n'osait pas le dire. Maman était assise à côté de lui, très droite, avec son plus beau sourire. Celui qu'elle utilisait quand elle parlait aux maîtresses ou aux voisins.

En face, une dame en blouse blanche prenait des notes. Elle s'appelait docteur Lemaire et elle avait une voix très douce. Elle lui avait dit qu'elle était là pour l'aider, pour comprendre pourquoi il était triste à l'école.

« Tom, dit la dame, ta maîtresse m'a dit que tu ne mangeais plus à la cantine. Que tu restais seul dans ton coin. »

Tom hocha la tête. C'était vrai. Depuis qu'il habitait chez tante Marlène à Orléans, il n'avait plus faim. Et les autres enfants parlaient trop fort, riaient trop fort. Ça lui faisait mal aux oreilles.

« Tu peux me dire pourquoi ? »

Tom regarda maman. Elle lui fit un sourire encourageant. « Vas-y, mon chéri. Dis la vérité au docteur. »

« Je… je n'ai pas faim. »

« Et pourquoi tu n'as pas faim ? »

Tom réfléchit. Comment expliquer ce nœud dans son ventre qui ne partait jamais ? Cette sensation bizarre depuis que papa était parti ?

« Parce que papa n'est pas là. »

Le docteur nota quelque chose. « Tu t'inquiètes pour ton papa ? »

« Oui. Maman dit qu'il est malade. Qu'il est à l'hôpital. »

« Et qu'est-ce que tu ressens quand tu penses à papa ? »

Tom ferma les yeux. Il revoyait papa qui lui lisait des histoires le soir. Papa qui l'aidait à faire du vélo. Papa qui lui préparait des crêpes le dimanche matin.

« Je suis triste. »

« Pourquoi tu es triste ? »

« Parce qu'il me manque. »

Maman se pencha vers lui. « Tom, dis au docteur ce que papa faisait quand il était en colère. »

Tom fronça les sourcils. « Papa n'était jamais en colère. »

« Si, mon chéri. Tu te rappelles ? Quand il criait ? »

Tom secoua la tête. « Papa ne criait pas. »

« Tom, dis la vérité. » La voix de maman était plus ferme maintenant. « Papa criait parfois. Et il faisait quoi d'autre ? »

Tom ne comprenait pas. Papa ne criait jamais. Même quand Tom avait cassé le vase du salon, papa avait juste dit : « Ce n'est pas grave, bonhomme. On va le réparer ensemble. »

« Papa ne criait pas, » répéta Tom.

Le docteur intervint. « Tom, est-ce que papa t'a déjà fait mal ? »

« Non. » Tom était catégorique. « Papa ne fait jamais de mal. »

« Jamais ? »

« Jamais. Papa dit toujours qu'il faut être gentil. Que les grands doivent protéger les petits. »

Maman toussa. « Tom, tu es sûr ? Tu te rappelles quand papa t'a poussé dans l'escalier ? »

Tom écarquilla les yeux. « Papa ne m'a jamais poussé ! »

« Si, mon chéri. Tu as oublié. C'était il y a quelques semaines. Tu es tombé. »

Tom secoua vigoureusement la tête. « Non ! Papa ne m'a jamais poussé ! C'est moi qui suis tombé tout seul ! Et papa m'a soigné ! Il m'a mis un pansement avec des dinosaures ! »

Le docteur leva la tête de ses notes. « Tom, montre-moi où tu t'es fait mal. »

Tom retroussa sa manche et montra une petite cicatrice sur son coude. « Là. Mais papa a dit que ça ferait un joli souvenir. Comme les pirates. »

« Et papa t'a soigné ? »

« Oui. Il a nettoyé avec du produit qui pique. Et après il a soufflé dessus pour que ça fasse moins mal. »

Le docteur regarda maman. « Madame Moreau, votre fils ne semble pas avoir gardé de trauma de cet incident. »

« Il a refoulé, » dit maman rapidement. « C'est normal chez les enfants. Ils oublient les choses douloureuses. »

« Papa ne m'a pas fait de mal ! » Tom éleva la voix. « Papa m'aime ! Il me le dit tous les soirs ! »

« Tom, calme-toi. » Maman posa une main sur son bras. « Le docteur essaie de t'aider. »

« Je n'ai pas besoin d'aide ! Je veux juste que papa revienne ! »

Tom sentit les larmes monter. Tout était trop compliqué. Pourquoi maman disait-elle des choses qui n'étaient pas vraies ? Pourquoi voulait-elle que le docteur croie que papa était méchant ?

« Tom, » dit le docteur doucement, « est-ce que papa et maman se disputaient ? »

Tom réfléchit. « Parfois. Mais pas fort. Comme tonton Marc et tatie Sophie. »

« Et qu'est-ce qu'ils se disaient ? »

« Je ne sais pas. Ils parlaient dans leur chambre. » Tom essuya son nez. « Mais après, papa venait me dire bonne nuit. Et il n'était pas en colère. »

« Et maman ? »

« Maman aussi. Elle me faisait des câlins. »

Le docteur nota encore. « Tom, est-ce que tu as peur de papa ? »

« Non ! » Tom était indigné. « Papa ne fait peur à personne ! Même pas aux araignées ! Il les prend avec un verre et il les met dehors ! »

Maman soupira. « Docteur, comme vous le voyez, mon fils a idéalisé son père. Il refuse de voir la réalité. »

« Quelle réalité ? »

« Que son père était devenu violent. Imprévisible. »

Tom se tourna vers maman, les yeux pleins de larmes. « Pourquoi tu dis ça ? Papa est gentil ! »

« Tom, papa est malade. Les malades font parfois des choses méchantes sans s'en rendre compte. »

« Papa n'est pas méchant ! » Tom criait maintenant. « Arrête de dire ça ! »

Le docteur leva la main. « Tom, calme-toi. Personne ne dit que papa est méchant. »

« Si ! Maman, elle le dit ! Et ce n'est pas vrai ! »

Tom se leva de sa chaise et courut vers la porte. Il voulait partir,

retrouver papa, lui dire qu'il l'aimait. Maman le rattrapa et le ramena sur sa chaise.

« Tom, il faut que tu comprennes. Papa ne reviendra peut-être jamais. »

« Pourquoi ? »

« Parce qu'il est trop malade. »

« Mais les malades, ça guérit ! Grand-mère, elle était malade, et après elle a guéri ! »

« C'est différent. Papa est malade dans sa tête. »

Tom ne comprenait pas. Papa lui semblait normal. Il riait, il jouait, il racontait des histoires. Comment pouvait-on être malade dans sa tête ?

« Docteur, » dit maman, « est-ce qu'il existe des traitements pour aider Tom à accepter la situation ? »

« Quels traitements ? »

« Je ne sais pas. Des médicaments pour l'aider à surmonter le trauma. »

Le docteur fronça les sourcils. « Madame Moreau, votre fils ne présente aucun signe de trauma. Au contraire, il semble avoir une relation très saine avec son père. »

« Mais il refuse d'admettre la violence ! »

« Parce qu'il n'y en a peut-être pas eu. »

Maman se raidit. « Docteur, mon mari a tenté de me tuer. Il est interné en psychiatrie. Pensez-vous vraiment qu'un tel homme n'ait jamais été violent avec ses enfants ? »

« Les violences conjugales et familiales ne vont pas toujours de pair. » Le docteur regarda Tom avec bienveillance. « Et cet enfant ne montre aucun signe de maltraitance. »

« Mais… »

« Madame Moreau, puis-je vous parler en privé ? »

Maman hésita. « Tom, tu restes là. Ne bouge pas. »

Tom hocha la tête. Quand les adultes sortirent, il regarda autour de lui. Le cabinet était rempli de jouets, de livres, de dessins d'enfants. Sur le bureau, une photo montrait le docteur avec ses propres enfants. Ils avaient l'air heureux.

Tom pensa à papa. Où était-il maintenant ? Est-ce qu'il pensait à lui ? Est-ce qu'il savait que Tom l'aimait toujours ?

Il sortit de sa poche un petit carnet qu'Emma lui avait donné avant

leur séparation. « Écris tout ce qui te semble bizarre », avait dit sa grande sœur. Tom ne savait pas bien écrire, mais il pouvait dessiner.

Il dessina maman qui disait des choses pas vraies au docteur. Maman qui voulait que le docteur croie que papa était méchant. Maman qui avait l'air en colère quand Tom disait que papa était gentil.

Dans le couloir, il entendait des voix. Maman qui parlait fort. Le docteur qui répondait calmement. Ils se disputaient, mais Tom ne comprenait pas pourquoi.

La porte se rouvrit. Maman avait les joues rouges. Le docteur avait l'air fatigué.

« Tom, » dit le docteur, « je vais te revoir la semaine prochaine. En attendant, continue à être toi-même. Tu es un petit garçon intelligent et courageux. »

« Est-ce que papa va guérir ? »

Le docteur regarda maman, puis Tom. « Je pense que papa va aller mieux. »

« Et il pourra revenir ? »

« On verra. »

Dans la voiture, maman ne parlait pas. Elle conduisait vite, trop vite. Tom la regardait dans le rétroviseur. Elle avait l'air en colère.

« Maman, pourquoi tu as dit que papa m'avait poussé ? »

« Je ne l'ai pas dit. »

« Si. Tu l'as dit au docteur. »

« Tom, tu as mal compris. »

« Non. J'ai bien entendu. » Tom réfléchit. « Pourquoi tu veux que le docteur croie que papa est méchant ? »

« Je ne veux rien. Je dis juste la vérité. »

« Mais ce n'est pas la vérité. Papa ne m'a jamais poussé. »

Maman s'arrêta au feu rouge et se retourna. « Tom, écoute-moi bien. Papa est malade. Il a fait des choses terribles. Tu dois l'accepter. »

« Quelles choses terribles ? »

« Il a voulu faire du mal à maman. »

Tom secoua la tête. « Papa ne ferait jamais de mal à maman. Il dit toujours qu'il faut protéger les femmes. »

« Tom, tu ne comprends pas. Tu es trop petit. »

« Je comprends ! » Tom éleva la voix. « Je comprends que tu mens ! »

Le feu passa au vert. Maman redémarra sans répondre. Tom regarda par la fenêtre et continua à dessiner dans son carnet. Maman qui mentait. Maman qui disait des choses pas vraies. Maman qui ne souriait plus quand elle croyait qu'il ne la regardait pas.

Il ferma son carnet et le rangea dans sa poche. Emma lui avait dit que c'était important de tout noter. Que ça aiderait papa.

Tom ne comprenait pas tout. Mais il savait une chose : papa l'aimait. Et lui aussi, il aimait papa.

Et aucun mensonge de maman ne changerait ça.

Car les enfants savent reconnaître l'amour. Même quand les adultes essaient de leur faire croire le contraire.

Et Tom se souvenait de chaque câlin, de chaque histoire, de chaque moment de tendresse avec son papa.

Ces souvenirs-là, personne ne pourrait les lui voler.

21

Julien, 28 octobre.

Quand votre propre mémoire devient votre ennemie.

Julien signa les derniers papiers de sortie et récupéra ses affaires personnelles. Sept jours à l'hôpital psychiatrique Saint-Antoine. Sept jours qui lui avaient paru une éternité, mais qui lui avaient aussi permis de retrouver une lucidité parfaite. Aucun médicament, aucune manipulation, aucun mensonge. Juste lui, face à la vérité.

Marie Dubois l'attendait dans le hall, un dossier épais sous le bras. Son expression était grave, presque sombre.

« Comment vous sentez-vous ? » demanda-t-elle en l'embrassant.

« Libre. Enfin. » Julien respira profondément. « Et furieux. »

« Vous avez de quoi l'être. » Marie le guida vers sa voiture. « Julien, il faut qu'on parle. Lucie a frappé fort pendant votre internement. »

« Qu'est-ce qu'elle a fait ? »

« Elle prétend que vous aviez une liaison. Avec Sophie Mercier, la serveuse du Café Central. »

Julien s'arrêta net. « Quoi ? »

« Elle dit que c'est pour ça qu'elle a agi comme elle l'a fait. Par jalousie. Pour se venger de votre infidélité. »

« Mais c'est complètement fou ! Je ne connais même pas cette fille ! »

« Je sais. Mais Lucie a réussi à convaincre le docteur Leblanc. Il a modifié son rapport. »

Julien monta dans la voiture, abasourdi. « Comment peut-elle inventer un truc pareil ? »

« Facilement. Sophie est jeune, impressionnable. Lucie l'a probablement manipulée. » Marie démarra. « Mais nous avons des preuves. »

« Quelles preuves ? »

« Madame Roussel a photographié une rencontre secrète entre Lucie et Sophie. Il y a trois nuits. Lucie lui a donné une enveloppe. »

« De l'argent ? »

« Probablement. Ou des menaces. » Marie tourna vers le centre-ville. « On va voir Sophie. Il faut qu'elle nous dise la vérité. »

« Elle acceptera ? »

« On va essayer. »

Ils arrivèrent au Café Central vers midi. L'établissement était plein, mais Julien repéra immédiatement Sophie derrière le comptoir. Petite, brune, timide. Il ne lui avait jamais vraiment parlé, à part pour commander un café.

« Vous la connaissez ? » demanda Marie.

« De vue. Je viens boire un café ici de temps en temps. Mais on n'a jamais eu de conversation. »

« Parfait. Ça rend l'histoire de Lucie encore plus absurde. »

Ils s'installèrent à une table et commandèrent. Sophie vint servir, et Julien vit immédiatement qu'elle était mal à l'aise. Elle évitait son regard, tremblait légèrement en posant les tasses.

« Sophie ? » dit Marie doucement. « Nous sommes Marie Dubois, avocate, et Julien Moreau. Nous aimerions vous parler. »

Sophie pâlit. « Je… je travaille. »

« Juste cinq minutes. C'est important. »

Sophie regarda autour d'elle, puis s'assit en face d'eux. « Qu'est-ce que vous voulez ? »

« La vérité, » dit Julien. « Sur ce que vous a dit Lucie. »

« Je… » Sophie baissa les yeux. « Elle m'a dit que vous étiez obsédé par moi. Que vous pensiez qu'on avait une liaison. »

« Et qu'est-ce que vous lui avez répondu ? »

« Que c'était faux. Que vous n'aviez jamais… » Sophie s'interrompit. « Mais elle m'a dit que dans votre état, vous pourriez inventer n'importe quoi. Que vous pourriez me faire du mal. »

Marie se pencha vers elle. « Sophie, regardez monsieur Moreau. Est-ce qu'il vous fait peur ? »

Sophie leva les yeux vers Julien. « Non. Vous avez toujours été poli. Gentil. »

« Alors pourquoi avez-vous peur maintenant ? »

« Parce que… » Sophie hésita. « Madame Moreau m'a dit des choses. »

« Quelles choses ? »

« Que si je ne confirmais pas votre… obsession, vous pourriez me poursuivre. Me faire du chantage. Que vous aviez des amis influents. »

Julien secoua la tête. « Sophie, je ne vous veux aucun mal. Je ne vous en ai jamais voulu. »

« Mais votre femme dit… »

« Ma femme ment. » Julien se pencha vers elle. « Sophie, est-ce que Lucie vous a donné quelque chose ? De l'argent ? »

Sophie rougit. « Elle… elle m'a aidée. »

« Comment ? »

« Ma mère est malade. Elle a besoin de soins coûteux. Madame Moreau m'a proposé de… »

« De payer ? »

« Elle a dit que c'était normal. Que j'allais subir des pressions à cause de votre maladie. Que c'était une compensation. »

Marie sortit une photo de son sac. « Sophie, reconnaissez-vous cette image ? »

C'était un des clichés de madame Roussel. Lucie tendant l'enveloppe à Sophie.

« Où avez-vous eu ça ? »

« Peu importe. Cette photo prouve que Lucie vous a corrompue. »

« Non ! » Sophie se leva. « Ce n'est pas de la corruption ! Elle m'aide ! »

« Contre quoi ? Qu'est-ce qu'elle vous demande en échange ? »

Sophie regarda autour d'elle, paniquée. « Je… je dois retourner travailler. »

« Sophie, » dit Julien, « vous n'êtes pas obligée de mentir. Si Lucie vous menace, on peut vous protéger. »

« Elle ne me menace pas ! »

« Alors pourquoi vous tremblez ? »

Sophie s'éloigna sans répondre. Julien et Marie la regardèrent servir d'autres clients, visiblement perturbée.

« Elle a peur, » dit Marie. « Lucie l'a terrorisée. »

« Qu'est-ce qu'on peut faire ? »

« Attendre. Et espérer qu'elle finira par craquer. »

Ils quittèrent le café et se dirigèrent vers le bureau de Marie. En chemin, Julien repensait à cette rencontre. Sophie était manifestement une victime, pas une complice. Lucie l'avait manipulée avec un mélange de corruption et de menaces.

« Marie, » dit-il, « qu'est-ce qui va se passer maintenant ? »

« Demain, nous avons une audience devant le juge. Lucie va présenter sa nouvelle version des faits. L'adultère, la jalousie, les circonstances atténuantes. »

« Et nous ? »

« Nous avons les preuves financières. Les témoignages de madame Roussel, de Philippe, d'Emma. Les photos de la corruption de Sophie. »

« Ça suffira ? »

« Ça devrait. Mais Lucie est habile. Elle va jouer la femme trompée et humiliée. »

Julien sentit la colère monter en lui. « Pendant des mois, elle m'a détruit psychologiquement. Elle m'a volé mon argent, mes enfants, ma vie. Et maintenant, elle va jouer les victimes ? »

« C'est exactement ce qu'elle va faire. » Marie le regarda. « Julien, il faut que vous restiez calme demain. Quoi qu'elle dise, quoi qu'elle invente, ne vous laissez pas emporter. »

« Et si elle recommence à mentir sur Emma et Tom ? »

« Les enfants ont témoigné. Emma a son carnet. Tom a résisté aux manipulations du psychologue. Leurs témoignages sont solides. »

Ils arrivèrent au cabinet de Marie. Elle étala tous les dossiers sur sa table : photos de madame Roussel, relevés bancaires, témoignages, rapports médicaux.

« Regardez, dit-elle. Nous avons tout. Chaque mensonge de Lucie, chaque manipulation, chaque corruption. »

Julien parcourut les documents. C'était impressionnant. Des mois de travail minutieux pour démasquer Lucie. Mais quelque chose le tracassait.

« Marie, et si elle a prévu autre chose ? Un dernier coup ? »

« Quoi par exemple ? »

« Je ne sais pas. Mais Lucie ne renonce jamais. Si elle sent qu'elle va perdre, elle va essayer de tout emporter avec elle. »

« Vous pensez à quoi ? »

« Aux enfants. Elle pourrait… »

Son téléphone sonna. Numéro inconnu.

« Allô ? »

« Papa ? » La voix d'Emma, chuchotante, terrifiée. « Papa, il faut que tu viennes ! »

« Emma ? Qu'est-ce qui se passe ? »

« Maman est venue nous chercher. Elle dit qu'on part en voyage. Qu'on ne reviendra jamais. »

Julien sentit son sang se glacer. « Où es-tu ? »

« Chez tante Sylvie. Mais maman dit qu'on part ce soir. Tom pleure. Il ne veut pas partir. »

« Emma, écoute-moi bien. Dis à tante Sylvie de ne pas vous laisser partir. Dis-lui que papa arrive. »

« Maman dit que tu es dangereux. Que tu vas nous faire du mal. »

« Emma, tu me crois dangereux ? »

« Non, papa. » La voix d'Emma se brisa. « Je sais que tu nous aimes. »

« Alors fais-moi confiance. On arrive. »

Il raccrocha et regarda Marie. « Elle enlève les enfants. »

« Quoi ? »

« Lucie. Elle emmène Emma et Tom. Elle va fuir. »

Marie attrapa ses clés. « On y va. Tout de suite. »

Ils coururent vers la voiture. En roulant vers Bourges, Julien repensait aux paroles d'Emma. Lucie était aux abois. Elle sentait que tout s'écroulait. Alors elle jouait sa dernière carte : fuir avec les enfants.

« Il faut prévenir la police, » dit Marie.

« Vous pensez qu'ils nous croiront ? »

« Avec nos preuves, oui. »

Marie téléphona au commissariat pendant que Julien conduisait. Elle expliqua la situation, demanda une intervention d'urgence.

« Ils envoient une patrouille, » dit-elle en raccrochant.

« On arrivera avant ? »

« J'espère. »

Julien accéléra. Il pensait à Emma et Tom, terrifiés par les mensonges de leur mère. À cette femme qui était prête à détruire ses propres enfants pour sauver sa peau.

Il ne la laisserait pas faire. Plus maintenant. Il avait retrouvé sa lucidité, ses forces, sa détermination.

Lucie avait commis une erreur. Elle avait touché à ses enfants. Et ça, il ne le pardonnerait jamais.

La guerre était déclarée. Et cette fois, c'est lui qui avait l'avantage.

Car un père qui se bat pour ses enfants est capable de tout. Même de

vaincre la plus habile des manipulatrices.

Et Julien était redevenu un père. Complètement.

22

Lucie, 16 h 45.

Tourner le voisinage contre sa victime.

Lucie vérifia une dernière fois le contenu de la valise. Passeports, argent liquide, téléphones jetables, quelques affaires pour les enfants. Tout était prêt. Dans une heure, ils seraient sur la route vers l'Espagne. Demain soir, ils seraient à Barcelone. Dans une semaine, introuvables.

Elle ferma la valise et regarda autour d'elle. La chambre de Sylvie, sa sœur, où elle avait passé ces derniers jours à peaufiner son plan de fuite. Sylvie était au travail, les enfants dans le salon, dociles pour le moment. Tout se déroulait parfaitement.

Son téléphone sonna. Le commissaire Durand.

« Madame Moreau ? Nous avons un problème. »

Lucie sentit son estomac se nouer. « Quel problème ? »

« Votre mari est sorti de l'hôpital psychiatrique. »

« Quoi ? » Lucie feignit la surprise. « Mais comment ? Il était dangereux ! »

« L'expertise indépendante a conclu qu'il n'était pas malade. Que son internement était… injustifié. »

Lucie serra le téléphone. « Commissaire, cet homme a tenté de me tuer ! »

« Madame Moreau, nous avons des preuves que cette agression n'a jamais eu lieu. »

« Quelles preuves ? »

« Votre mari était en cellule au moment des faits. Il n'a jamais pu s'évader. »

Lucie ferma les yeux. Son plan s'effondrait. Mais elle avait prévu cette possibilité. C'est pour ça qu'elle était ici, avec les enfants, prête à disparaître.

« Commissaire, où est-il maintenant ? »

« Nous l'ignorons. Mais madame Moreau, il y a autre chose. Nous avons des éléments troublants sur vos finances. Des transferts d'argent

suspects. »

« Je ne comprends pas. »

« Nous allons devoir vous convoquer. Demain matin. »

« Bien sûr. » Lucie raccrocha et jeta le téléphone sur le lit. Demain matin, elle serait loin. Très loin.

Elle descendit au salon. Emma et Tom étaient assis sur le canapé, leurs sacs de voyage à leurs pieds. Emma avait les yeux rouges, Tom suçait son pouce. Ils n'avaient pas l'air enthousiastes pour ce « voyage surprise ».

« Mes chéris, » dit Lucie avec son plus beau sourire, « vous êtes prêts ? »

« Maman, » dit Emma, « pourquoi on ne peut pas attendre papa ? »

« Parce que papa est malade, ma chérie. Il ne peut pas voyager. »

« Mais il va guérir ? »

« On ne sait pas. » Lucie s'agenouilla devant sa fille. « Emma, il faut que tu comprennes. Papa ne reviendra peut-être jamais. »

« Pourquoi ? »

« Parce qu'il est fou. » Lucie durcit sa voix. « Il pense que maman lui veut du mal. Il pourrait devenir violent. »

Tom leva la tête. « Papa violent ? »

« Oui, mon chéri. Papa peut faire du mal maintenant. C'est pour ça qu'on doit partir. »

« Où ? » demanda Emma.

« Loin. Dans un endroit où papa ne pourra pas nous trouver. »

Emma et Tom échangèrent un regard. Lucie voyait qu'ils doutaient, qu'ils résistaient. Mais elle n'avait plus le temps de les convaincre en douceur.

« Les enfants, montez dans la voiture. Maintenant. »

« Maman… » commença Emma.

« Maintenant ! » Lucie éleva la voix. « On n'a pas le temps de discuter ! »

Elle poussa les enfants vers la sortie. En passant devant la maison des voisins, elle aperçut madame Guillot qui arrosait ses fleurs. Parfait. Une dernière manipulation.

« Madame Guillot ! » Lucie courut vers elle, l'air paniqué. « Il faut que je vous dise quelque chose ! »

« Lucie ? Qu'est-ce qui se passe ? »

« Mon mari s'est échappé de l'hôpital psychiatrique. Il arrive. » Lucie prit un air terrifié. « Il a dit qu'il allait tuer les enfants. »

« Mon Dieu ! »

« Si vous le voyez, appelez immédiatement la police. Ne lui parlez pas. Il est devenu fou. »

« Bien sûr. Mais où allez-vous ? »

« Je ne peux pas vous le dire. Pour notre sécurité. » Lucie serra la main de madame Guillot. « Priez pour nous. »

Elle remonta en voiture et démarra. Dans le rétroviseur, elle vit madame Guillot qui téléphonait déjà. Parfait. Dans une heure, tout le quartier saurait que Julien était un fou dangereux en fuite.

« Maman, » dit Emma, « pourquoi tu as menti à madame Guillot ? »

« Je n'ai pas menti. »

« Si. Papa ne veut pas nous tuer. »

Lucie sentit l'agacement monter. « Emma, arrête de défendre ton père. Il est malade. »

« Non ! » Emma éleva la voix. « Papa n'est pas malade ! Tu mens ! »

« Emma ! »

« Tu mens tout le temps ! » Emma se mit à pleurer. « Papa nous aime ! Il ne nous ferait jamais de mal ! »

Tom commença à pleurer aussi. « Je veux papa ! Je veux rentrer ! »

Lucie serra le volant. Les enfants lui échappaient. Ils refusaient sa version des faits. Ils restaient fidèles à Julien.

« Taisez-vous ! » cria-t-elle. « Taisez-vous ou je vous mets dans le coffre ! »

Emma et Tom se turent, terrifiés. Lucie réalisa qu'elle venait de révéler son vrai visage. Celui qu'elle cachait depuis des mois. Celui de la manipulatrice sans scrupules.

Elle se força à sourire. « Excusez-moi, mes chéris. Maman est fatiguée. Stressée. »

Mais c'était trop tard. Emma la regardait avec un mélange de peur et de dégoût. Tom s'était recroquevillé contre la portière.

Lucie roulait vers l'autoroute quand son téléphone sonna. Numéro inconnu.

« Allô ? »

« Lucie ? » Une voix qu'elle reconnut immédiatement. Julien.

« Julien ? » Elle feignit la surprise. « Comment as-tu eu ce numéro ? »

« Où sont mes enfants ? »

« En sécurité. Loin de toi. »

« Lucie, ramène-les. Immédiatement. »

« Jamais. » Lucie sourit. « Tu as perdu, Julien. J'emmène Emma et Tom. Tu ne les reverras jamais. »

« Lucie, réfléchis. Tu es en train de kidnapper tes propres enfants. »

« Je les protège ! D'un père fou ! »

« Lucie, je sais tout. Les manipulations, les médicaments, l'argent. J'ai des preuves. »

Lucie sentit la panique monter. « Quelles preuves ? »

« Tes transferts d'argent. Tes mensonges au docteur Leblanc. Ta corruption de Sophie. »

« Tu délires. »

« Et les photos de madame Roussel ? Celles où on te voit corrompre Sophie ? »

Lucie faillit lâcher le téléphone. « Quelles photos ? »

« Cette vieille dame t'a observée pendant des semaines. Elle a tout photographié. »

« Impossible. »

« Lucie, c'est fini. Ramène les enfants. Rends-toi. »

« Non ! » Lucie raccrocha et jeta le téléphone par la fenêtre.

Emma s'était retournée. « Maman, c'était papa ? »

« Oui. »

« Qu'est-ce qu'il voulait ? »

« Nous faire du mal. »

« Non ! » Emma secoua la tête. « Papa nous aime ! Il veut nous sauver ! »

« Te sauver de quoi ? »

« De toi ! » explosa Emma. « Tu es méchante ! Tu mens ! Tu veux séparer papa de nous ! »

Lucie gifla Emma. Fort. La fillette se mit à hurler. Tom aussi.

« Taisez-vous ! Taisez-vous ! »

Lucie roulait de plus en plus vite. Elle dépassait toutes les voitures, grillait les feux. Derrière elle, elle entendait les sanglots de ses enfants. Devant elle, l'autoroute s'étendait vers l'Espagne.

Elle pouvait encore y arriver. Passer la frontière avant que Julien ne la rattrape. Disparaître avec les enfants. Les élever loin de leur père. Leur faire oublier qu'ils avaient eu une autre vie.

Un panneau indiquait : « Autoroute A71 — 5 km ». Presque arrivée. Dans dix minutes, elle serait sur l'autoroute. Dans huit heures, en Espagne.

C'est alors qu'elle vit les gyrophares dans son rétroviseur.

Lucie accéléra encore. La voiture de police se rapprochait. Puis une deuxième. Une troisième.

« Maman ! » cria Emma. « La police ! »

« Je sais ! »

« Arrête-toi ! »

« Non ! »

Lucie appuyait sur l'accélérateur. 120, 130, 140 km/h. La voiture tremblait. Les enfants hurlaient. Les sirènes se rapprochaient.

« Véhicule immatriculé… » Le haut-parleur de la police résonnait. « Arrêtez-vous immédiatement ! »

Lucie regarda dans le rétroviseur. Emma et Tom étaient terrorisés. Ils la regardaient comme si elle était devenue folle.

Et peut-être qu'elle l'était devenue.

Le panneau de l'autoroute apparut. Encore 500 mètres. 400. 300.

Une voiture de police la dépassa et se mit en travers de la route. Puis une autre. Un barrage.

Lucie freina brutalement. La voiture dérapa, fit un tête-à-queue, s'immobilisa dans un nuage de fumée.

Le silence retomba. Lucie regardait le barrage de police, les armes pointées vers elle. Derrière, Emma et Tom pleuraient.

Sa course était terminée. Son plan parfait s'effondrait. Quinze ans de mariage, six mois de manipulation, tout ça pour finir au bord d'une route, encerclée par la police.

Lucie posa sa tête sur le volant et ferma les yeux. Elle avait perdu.

Julien avait gagné.

Et cette fois, il n'y aurait pas de nouveau plan. Plus de nouvelles manipulations. Plus de mensonges.

Juste la vérité. Nue, cruelle, implacable.

La vérité qu'elle avait fui pendant des mois et qui venait enfin de la rattraper.

23

31 octobre, Halloween.

Certains masques ne se portent qu'une seule nuit.

Emma ajustait son déguisement de sorcière devant le miroir de sa chambre. Trois jours qu'elle était rentrée à la maison, trois jours qu'elle retrouvait ses repères, ses jouets, son lit. Mais quelque chose avait changé. La maison était plus silencieuse, plus fragile, comme si les murs eux-mêmes gardaient la mémoire des mensonges.

Papa frappa doucement à la porte. « Emma ? Tu es prête ? »

« Oui, papa. »

Julien entra et s'agenouilla devant elle pour attacher sa cape. Ses gestes étaient doux, patients, mais Emma sentait qu'il était encore fragile. Comme elle. Comme Tom. Comme s'ils se reconstruisaient tous lentement, pièce par pièce.

« Tu es magnifique, ma sorcière. »

Emma le regarda dans le miroir. « Papa, est-ce que maman va revenir ? »

Julien s'immobilisa. Cette question, Emma la posait tous les jours. Avec l'innocence terrible des enfants qui cherchent à comprendre l'incompréhensible.

« Non, ma chérie. Maman ne reviendra pas. »

« Parce qu'elle est en prison ? »

« Oui. »

« Pour longtemps ? »

Julien hésita. Marie Dubois lui avait expliqué les charges : manipulation psychologique, détournement de fonds, tentative d'enlèvement, corruption de témoin. Lucie risquait plusieurs années. Mais comment expliquer ça à une enfant de onze ans ?

« Pour longtemps, oui. »

Emma hocha la tête. « C'est bien. »

Cette réponse troubla Julien. « Pourquoi tu dis ça ? »

« Parce que maman faisait du mal. Aux gens. À nous. » Emma se

retourna vers lui. « Papa, moi je savais qu'elle mentait. »

« Comment tu le savais ? »

« Parce que ses yeux étaient différents. Quand elle mentait, ses yeux devenaient froids. Comme… comme des yeux de serpent. »

Julien serra sa fille dans ses bras. Cette petite avait traversé l'enfer et gardé sa lucidité. Elle avait résisté aux manipulations de sa propre mère. Elle méritait la vérité.

« Emma, maman était malade. Mais pas comme j'étais censé l'être. Elle était malade dans son cœur. »

« On peut guérir de ça ? »

« Je ne sais pas. Peut-être. »

Tom apparut dans l'encadrement de la porte, déguisé en pirate. Il tenait la main de madame Roussel, qui avait proposé de les accompagner pour la tournée d'Halloween.

« Papa ! J'ai un sabre ! »

Julien sourit en voyant son fils. Tom semblait avoir récupéré plus vite qu'Emma. Ou peut-être cachait-il mieux sa peine. Les petits garçons de huit ans avaient parfois cette capacité à enfouir leurs blessures.

« Tu es terrifiant, capitaine Tom. »

Madame Roussel s'approcha. « Alors, mes chéris, on y va ? Les bonbons nous attendent. »

Depuis l'arrestation de Lucie, Berthe Roussel était devenue leur ange gardien officieux. Elle passait tous les jours, aidait pour les repas, écoutait les enfants parler. Elle était la grand-mère qu'ils n'avaient jamais vraiment eue.

Ils sortirent dans la rue des Tilleuls. L'obscurité d'octobre enveloppait le quartier, mais les maisons étaient illuminées pour Halloween. Citrouilles grimaçantes, toiles d'araignées, fantômes en draps blancs. Un décor de faux-semblants qui, cette année, avait une résonance particulière.

« Papa, » dit Emma en prenant sa main, « madame Roussel m'a dit qu'elle t'avait aidé. »

« Oui. Sans elle, vous ne seriez pas avec moi ce soir. »

« Comment elle a fait ? »

Julien regarda la vieille dame qui marchait avec Tom. « Elle a observé. Elle a pris des photos. Elle a dit la vérité quand personne ne voulait l'entendre. »

« Pourquoi personne ne voulait écouter ? »

« Parce que maman était très forte pour mentir. Elle faisait croire aux gens ce qu'elle voulait. »

Emma réfléchit. « Moi, j'ai écrit dans mon carnet. Marie m'a dit que ça avait aidé aussi. »

« Oui, ma chérie. Tes notes ont été très importantes. »

« Je peux continuer à écrire ? »

« Bien sûr. Mais maintenant, tu peux écrire des choses heureuses. »

Ils s'arrêtèrent devant la première maison. Madame Bertrand ouvrit avec un grand sourire, une corbeille de bonbons à la main.

« Mes petits monstres ! Comme vous êtes beaux ! »

Elle donna des bonbons à Emma et Tom, puis regarda Julien avec bienveillance. « Comment allez-vous, Julien ? »

« Ça va. On se reconstruit. »

« C'est normal. Vous avez vécu des choses terribles. » Madame Bertrand baissa la voix. « Julien, je voulais vous dire… je n'ai jamais vraiment cru que vous étiez dangereux. Lucie était très convaincante, mais… quelque chose clochait. »

« Merci. Ça me fait du bien de l'entendre. »

Ils continuèrent leur tournée. À chaque maison, c'était le même accueil chaleureux. Les voisins qui s'excusaient presque de leur avoir fait confiance à Lucie. Qui exprimaient leur soulagement de voir Julien libre et les enfants en sécurité.

Chez monsieur Durand, le retraité du bout de la rue, Tom eut droit à une barre chocolatée géante.

« Monsieur Moreau, » dit le vieil homme, « ma femme et moi, on s'est posé des questions quand votre épouse racontait ses histoires. Ça paraissait tellement… excessif. »

« Pourquoi n'avez-vous rien dit ? »

« On n'osait pas. Elle était si sûre d'elle. Et puis, on se disait qu'on était trop vieux pour comprendre les problèmes des jeunes. »

Julien hocha la tête. C'était exactement la stratégie de Lucie. Isoler sa victime en retournant son entourage contre elle. Semer le doute, puis l'évidence. Construire un consensus autour de son mensonge.

« L'important, c'est que la vérité ait triomphé, » dit madame Roussel.

En remontant vers leur maison, ils croisèrent Philippe qui rentrait de la boulangerie. Il portait un costume de vampire, prêt à accueillir les

enfants du quartier.

« Salut, les monstres ! Salut, Julien. »

« Philippe. Comment ça va au boulot ? »

« Bien. Les clients reviennent. Au début, après… l'histoire, certains étaient méfiants. Mais maintenant, ça va mieux. »

Julien acquiesça. Il savait que l'affaire avait fait du bruit. Les journaux locaux s'étaient emparés de l'histoire : « Une mère de famille manipule son mari et tente d'enlever ses enfants. » Sa photo, celle de Lucie, leurs noms… Leur vie privée étalée sur la place publique.

« Julien, » dit Philippe, « j'ai eu des nouvelles de l'enquête. »

« Ah ? »

« Sophie a fini par craquer. Elle a tout dit à la police. L'argent, les menaces, le faux témoignage qu'elle devait faire. »

« Et elle ? »

« Elle ne sera pas poursuivie. Victime, pas complice. Lucie l'avait terrorisée. »

Emma écoutait sans rien dire. Julien se demanda combien elle comprenait de ces conversations d'adultes. Probablement plus qu'il ne l'imaginait.

Ils arrivèrent devant leur maison. Julien avait installé des décorations pour faire plaisir aux enfants, mais aussi pour reprendre possession de cet espace. Effacer les mauvais souvenirs, créer de nouveaux repères.

« Papa, » dit Tom, « on peut garder nos déguisements pour dormir ? »

« Si vous voulez. Mais d'abord, on trie les bonbons. »

Ils s'installèrent dans le salon. Emma et Tom vidèrent leurs sacs sur le tapis et commencèrent le rituel du tri. Bonbons préférés d'un côté, bonbons à échanger de l'autre. Madame Roussel les regardait avec tendresse.

« Julien, » dit-elle, « il faut que je vous dise quelque chose. »

« Quoi ? »

« J'ai eu Marie au téléphone. Le procès aura lieu au printemps. Vous êtes prêt ? »

Julien regarda ses enfants. « On sera prêts. Tous les trois. »

« Les enfants devront témoigner ? »

« Emma, probablement. Tom, je ne pense pas. Il est trop petit. »

Emma leva la tête. « Papa, je n'ai pas peur de dire la vérité au juge. »

« Je sais, ma chérie. Tu es courageuse. »

« Ce n'est pas du courage. C'est juste… juste que je veux que les gens sachent. Que maman était méchante. Que toi, tu es gentil. »

Julien sentit l'émotion monter. Cette petite fille avait traversé l'enfer et en était sortie plus forte. Elle était sa fierté.

On sonna à la porte. D'autres enfants déguisés pour Halloween. Julien alla ouvrir avec le saladier de bonbons. Trois petits monstres sur le perron, accompagnés de leurs parents.

« Des bonbons ou un sort ! »

Julien distribua les friandises en souriant. Les parents le saluèrent avec respect. Plus d'embarras, plus de gêne. Juste de la bienveillance.

En refermant la porte, il pensa à Lucie. Quelque part dans sa cellule, elle passait aussi Halloween. Mais elle, elle n'avait plus de masque à porter. Plus de rôle à jouer. Plus de mensonges à construire.

Juste elle-même. Nue face à ses actes.

« Papa ? » Tom tirait sur sa manche. « On peut regarder un film ? »

« Lequel ? »

« Pas un film qui fait peur. Un film avec des héros. »

Julien sourit. « D'accord. Un film avec des héros. »

Ils s'installèrent sur le canapé, Emma d'un côté, Tom de l'autre, Julien au milieu. Madame Roussel dans son fauteuil, un plaid sur les genoux. Une famille reconstituée, différente, mais unie.

Sur l'écran, les héros combattaient les méchants. Comme dans la vraie vie. Sauf que dans la vraie vie, les méchants portaient parfois le visage de ceux qu'on aimait.

Mais ce soir, c'était Halloween. La nuit où les masques tombent. Et pour la première fois depuis des mois, Julien et ses enfants pouvaient être eux-mêmes.

Sans mensonges. Sans manipulations. Sans peur.

Juste une famille qui se reconstruisait, bonbon par bonbon, sourire par sourire, vérité par vérité.

Dehors, les autres enfants continuaient leur tournée. Leurs rires résonnaient dans la rue des Tilleuls, chassant les derniers fantômes.

Car certains masques ne se portent qu'une seule nuit. Mais la vérité, elle, éclaire tous les jours.

Et cette nuit-là, pour Julien et ses enfants, la vérité avait enfin le goût de la liberté.

24

Madame Roussel, 4 h 33.

La vérité sort la nuit.

Berthe Roussel n'arrivait toujours pas à dormir. Mais maintenant, c'était différent. Elle ne montait plus la garde contre un danger. Elle veillait sur des gens qu'elle aimait. Depuis sa fenêtre, elle observait la maison des Moreau avec bienveillance, prête à intervenir au moindre signe de détresse.

Deux mois s'étaient écoulés depuis l'arrestation de Lucie. Deux mois pendant lesquels Berthe avait vu Julien et ses enfants se reconstruire lentement. Les lumières s'éteignaient plus tard le soir — signe que les cauchemars s'espaçaient. Emma sortait à nouveau jouer dans le jardin. Tom riait en rentrant de l'école.

Cette nuit de janvier était particulièrement froide. Berthe s'était préparé un thé et avait sorti une lettre qu'elle relisait depuis une semaine. Une lettre du procureur qui la convoquait comme témoin principal au procès de Lucie, prévu pour mars.

Elle regarda l'heure : 4 h 33. Dans quelques heures, Marie Dubois viendrait la voir pour préparer son témoignage. L'avocate voulait reprendre point par point toutes ses observations, vérifier chaque détail, chaque photo.

Berthe était prête. Elle avait tout consigné, tout documenté. Quinze carnets remplis de notes minutieuses.

Un mouvement dans la rue attira son attention. Une silhouette longeait les maisons, restant dans l'ombre des haies. Berthe ajusta ses jumelles et fronça les sourcils. À cette heure, seuls les cambrioleurs ou les amoureux clandestins circulaient dans les rues de banlieue.

La silhouette s'arrêta devant la maison des Moreau. Berthe reconnut immédiatement la démarche, la posture. Son sang se glaça.

Lucie.

Impossible. Lucie était en détention provisoire. Elle ne pouvait pas être là. Berthe regarda plus attentivement et réalisa son erreur. Ce n'était pas Lucie, mais une femme qui lui ressemblait. Même taille, même corpulence, même façon de marcher.

La femme s'approcha de la boîte aux lettres des Moreau et y glissa quelque chose. Puis elle repartit aussi discrètement qu'elle était venue.

Berthe nota immédiatement : *« 15 janvier, 4 h 37 — Femme inconnue ressemblant à Lucie Moreau. Dépose quelque chose dans la boîte aux lettres des Moreau. Suspecte. »*

Elle hésita à descendre vérifier, mais ses soixante-dix-huit ans et le verglas l'en dissuadèrent. Elle attendrait le matin et préviendrait Julien.

À 7 h 30, elle vit Julien sortir pour accompagner les enfants à l'école. Il s'arrêta à sa boîte aux lettres et en sortit une enveloppe. Même à distance, Berthe vit son visage changer d'expression. Il regarda autour de lui, inquiet, puis glissa l'enveloppe dans sa poche.

Berthe descendit immédiatement et traversa la rue.

« Julien ! »

Il se retourna, Emma et Tom à ses côtés. « Madame Roussel ? Qu'est-ce qui se passe ? »

« Cette enveloppe, d'où vient-elle ? »

« Je… comment vous savez ? »

« J'ai vu quelqu'un la déposer cette nuit. Une femme. Qui ressemblait à Lucie. »

Le visage de Julien se durcit. « Montrez-la-moi. »

Emma se rapprocha. « Papa, c'est quoi ? »

« Rien, ma chérie. Allez à l'école. Je vous rejoins. »

« Mais papa… »

« Allez-y. Maintenant. »

Emma et Tom partirent à contrecœur. Julien sortit l'enveloppe de sa poche. Pas de nom d'expéditeur, juste son prénom écrit à la main. Une écriture qu'il ne reconnaissait pas.

Il ouvrit l'enveloppe. Une photo en tomba. Julien la ramassa et pâlit.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Berthe.

Julien lui montra la photo. C'était un cliché d'Emma et Tom à la sortie de l'école, pris la veille. Au dos, quelques mots : *« Ils sont beaux. Dommage qu'ils ne puissent pas grandir tranquilles. »*

« Mon Dieu, » murmura Berthe. « C'est une menace. »

« Oui. Mais de qui ? »

« La femme que j'ai vue… elle était trop loin pour que je distingue son visage. Mais sa démarche, sa silhouette… c'était troublant. »

Julien rangea la photo. « Il faut que j'appelle Marie. Et la police. »

« Julien, vous pensez que Lucie a des complices ? »

« Je ne sais pas. Mais quelqu'un ne veut pas que ce procès ait lieu. »

Berthe réfléchit. « Ou quelqu'un veut vous faire croire que Lucie peut encore vous atteindre. Vous déstabiliser avant le procès. »

« C'est possible. Mais on ne peut pas prendre de risques avec les enfants. »

Ils remontèrent ensemble vers la maison de Julien. En chemin, Berthe repensait à cette nuit. Cette femme qui ressemblait à Lucie… Y avait-il vraiment des complices ? Ou était-ce une nouvelle manipulation, plus subtile, venue d'ailleurs ?

« Julien, » dit-elle, « vous devriez montrer cette photo à Emma. »

« Pourquoi ? »

« Parce qu'elle a l'œil. Elle remarque des détails que nous ne voyons pas. Si quelqu'un la suit, elle s'en sera aperçue. »

Dans la cuisine, Julien appela Marie Dubois. L'avocate arriva une heure plus tard, accompagnée du commissaire Durand.

« Monsieur Moreau, » dit le commissaire, « nous prenons cette menace très au sérieux. Nous allons renforcer la surveillance de votre domicile. »

« Vous pensez que c'est lié à Lucie ? »

« Possible. En prison, elle a peut-être contacté des gens de l'extérieur. »

Marie examina la photo. « L'écriture ne correspond pas à celle de Lucie. Quelqu'un d'autre a écrit ça. »

« Un complice ? »

« Ou quelqu'un qui lui rend service. Une codétenue, un visiteur… »

Berthe sortit ses carnets. « Commissaire, j'ai noté toutes les allées et venues suspectes dans le quartier ces dernières semaines. Voulez-vous y jeter un œil ? »

Le commissaire parcourut les notes de Berthe. « Madame Roussel, vous devriez travailler pour nous. Ces observations sont remarquables. »

« J'ai l'habitude. Mon mari était journaliste. Il m'a appris à regarder. »

« Là, » dit le commissaire en pointant une ligne, « le 8 janvier. Vous avez noté une voiture inconnue garée dans la rue ? »

« Oui. Une Renault grise. Elle est restée trois heures. J'ai relevé

l'immatriculation. »

« Parfait. Nous allons vérifier. »

Emma et Tom rentrèrent de l'école vers 16 h 30. Julien leur expliqua la situation sans dramatiser. Une personne malveillante rôdait dans le quartier. Il fallait être vigilants.

« Papa, » dit Emma, « hier il y avait une dame bizarre devant l'école. »

« Comment ça, bizarre ? »

« Elle nous regardait, Tom et moi. Et quand je l'ai regardée, elle a fait semblant de téléphoner. »

« Tu l'avais déjà vue ? »

« Non. Mais elle ressemblait un peu à maman. En plus grosse. »

Julien et Marie échangèrent un regard. « Emma, tu pourrais la reconnaître ? »

« Je pense. Elle avait les mêmes cheveux que maman. Mais coupés différemment. »

Le commissaire prit des notes. « Nous allons mettre un agent en civil devant l'école. Et un autre dans votre rue. »

« C'est nécessaire ? » demanda Julien.

« Monsieur Moreau, votre ex-épouse a des ressources insoupçonnées. Même en prison, elle peut nuire. Nous ne prendrons aucun risque. »

Berthe raccompagna les policiers, puis revint chez Julien. Elle le trouva dans son salon, la photo à la main, l'air sombre.

« Julien, ne vous laissez pas impressionner. C'est exactement ce qu'elle veut. »

« Comment pouvez-vous en être sûre ? »

« Parce que je la connais maintenant. J'ai passé des mois à l'observer. Lucie ne supporte pas de perdre. Si elle ne peut pas gagner, elle essaie de faire perdre les autres. »

« Mais comment peut-elle organiser ça depuis sa cellule ? »

« Elle a peut-être de la famille. Des amis. Ou elle a convaincu quelqu'un de l'aider. » Berthe s'assit en face de Julien. « Mon cher, il y a quelque chose que je ne vous ai jamais dit. »

« Quoi ? »

« Pourquoi j'ai tout fait pour vous aider. Pourquoi j'ai passé mes nuits à veiller sur votre famille. »

Julien la regarda avec attention. « Dites-moi. »

« J'ai vécu la même chose. Il y a cinquante ans. » Berthe ferma les yeux. « Mon père. Il manipulait ma mère. Il la rendait folle, littéralement. À l'époque, on ne parlait pas de ces choses. On fermait les yeux. »

« Qu'est-ce qui s'est passé ? »

« Ma mère a fini à l'asile. Elle y est morte. Mon père s'est remarié six mois plus tard. » Berthe rouvrit les yeux. « J'avais quinze ans. Je n'ai rien pu faire. Personne ne m'a crue. »

Julien comprenait maintenant. « C'est pour ça que vous m'avez aidé. »

« Oui. Pour réparer. Pour que cette fois, la vérité triomphe. » Berthe prit sa main. « Julien, ne laissez pas Lucie gagner. Même depuis sa prison. Cette photo, ces menaces, c'est du vent. De la manipulation à distance. »

« Et si ce n'était pas du vent ? Si elle était vraiment dangereuse ? »

« Alors nous serons vigilants. Mais nous n'abandonnerons pas. Trop de gens comptent on ce procès. Emma, Tom, toutes les victimes de manipulateurs qui n'ont jamais pu se défendre. »

Le soir, Berthe retourna chez elle. Elle s'installa à sa fenêtre et reprit sa veille. Cette fois, elle savait qu'elle ne surveillait plus seulement une famille. Elle protégeait un symbole. L'espoir que la vérité puisse triompher du mensonge.

À 23 h 45, une voiture ralentit dans la rue. Berthe attrapa ses jumelles. La Renault grise de ses notes. Elle photographia la plaque d'immatriculation et composa immédiatement le numéro du commissaire.

« Commissaire ? Berthe Roussel. La voiture suspecte est de retour. »

En attendant la police, Berthe continua d'observer. La voiture était garée moteur éteint. Impossible de voir qui était à l'intérieur.

Quand les policiers arrivèrent, la voiture démarra et s'éloigna rapidement. Mais Berthe avait eu le temps de prendre plusieurs photos.

« Madame Roussel, » dit le commissaire, « vous êtes notre meilleure alliée. »

« C'est normal. Les insomniaques voient tout. »

« Nous allons identifier le propriétaire de cette voiture. »

« Parfait. Et commissaire ? »

« Oui ? »

« Dites à Julien qu'il ne doit pas avoir peur. La vérité est plus forte que tous les mensonges. »

Berthe remonta chez elle et nota dans son carnet : *« 15 janvier, 23 h 45 — Voiture suspecte de retour. Police prévenue. Photos prises. Lucie essaie encore de manipuler depuis sa cellule. Mais nous sommes prêts. »*

Elle referma son carnet et sourit. Lucie pouvait essayer. Elle ne gagnerait pas. Pas cette fois.

Car la vérité, quand elle sort enfin, illumine tout. Même les recoins les plus sombres.

Et Berthe Roussel veillerait à ce que cette lumière ne s'éteigne jamais.

25

Julien, 3 novembre.

Quand même vos enfants doutent de vous.

Julien regardait son reflet dans le miroir de la salle de bains. Quatre mois s'étaient écoulés depuis l'arrestation de Lucie, et il avait l'impression d'observer un étranger. Cet homme aux traits tirés, aux cheveux grisonnants sur les tempes, c'était lui ? Ce visage marqué par des mois de manipulation et de doute, était-ce vraiment le sien ?

Il passa de l'eau froide sur son visage et descendit préparer le petit-déjeuner. Dans la cuisine, Emma était déjà installée à table, son carnet ouvert devant elle. Elle écrivait maintenant tous les matins, notant ses rêves, ses pensées, ses espoirs. Une thérapie par l'écriture que lui avait conseillée la psychologue.

« Bonjour ma chérie. »

« Bonjour papa. » Emma leva la tête. « J'ai encore rêvé de maman cette nuit. »

Julien s'immobilisa, une tasse à la main. « Un cauchemar ? »

« Non. Elle était gentille, dans mon rêve. Comme avant. » Emma ferma son carnet. « Papa, est-ce que maman était vraiment méchante ? Ou est-ce qu'elle était juste… malade ? »

La question que Julien redoutait depuis des semaines. Comment expliquer à une enfant de onze ans la complexité du mal ? Comment lui faire comprendre que sa mère n'était ni folle ni possédée, mais simplement… mauvaise ?

« Emma, les adultes sont parfois très compliqués. »

« Mais toi, tu n'es pas compliqué. »

« Moi, j'ai eu de la chance. J'ai eu des parents qui m'ont appris la différence entre le bien et le mal. »

« Et maman ? »

Julien réfléchit. Il ne savait presque rien de l'enfance de Lucie. Elle en parlait peu, évoquait parfois une mère distante, un père absent. Des carences affectives qui pouvaient expliquer… mais pas excuser.

« Je ne sais pas, ma chérie. Peut-être que maman n'a pas eu cette

chance. »

Tom dévala l'escalier en pyjama, interrompant leur conversation. « Papa ! J'ai perdu une dent ! »

Il brandissait fièrement sa canine de lait. Julien sourit. Tom grandissait, changeait, évoluait. Cette dent perdue symbolisait autre chose : l'enfance qui se transformait, qui digérait le traumatisme pour repartir de l'avant.

« La petite souris va passer cette nuit. »

« C'est vrai qu'elle existe ? »

« Qu'est-ce que tu en penses ? »

Tom réfléchit sérieusement. « Maman disait qu'elle n'existait pas. Que c'était des mensonges pour les bébés. »

« Et toi, tu veux y croire ? »

« Oui ! »

« Alors elle existe. » Julien ébouriffa les cheveux de son fils. « Dans notre famille, on a le droit de croire aux belles choses. »

Emma sourit. C'était la première fois depuis des mois qu'elle voyait Tom retrouver sa spontanéité d'enfant.

Le téléphone sonna. Marie Dubois.

« Julien ? Il faut qu'on parle. J'ai du nouveau sur l'enquête. »

« Quoi ? »

« La voiture suspecte. On a identifié la propriétaire. Sylvie Moreau. La sœur de Lucie. »

Julien sentit son estomac se nouer. Sylvie, qui avait hébergé les enfants. Qui semblait si bienveillante, si inquiète pour eux. Elle aussi était dans le coup ?

« Elle agit sur ordre de Lucie ? »

« C'est ce qu'on va découvrir. Les policiers l'interpellent ce matin. »

« Et les menaces ? »

« Elles viennent d'elle. Elle a avoué avoir pris les photos des enfants. »

Julien raccrocha et regarda Emma et Tom qui terminaient leur petit-déjeuner. Comment leur dire que tante Sylvie, qui les avait accueillis, protégés, consolés, était en réalité une complice ?

« Papa, » dit Emma, « tu as l'air bizarre. »

« Ce n'est rien. Juste… du travail. »

Mais Emma n'était pas dupe. Elle avait développé une acuité particulière pour détecter les mensonges, les non-dits, les émotions cachées. Un sixième sens acquis à force de naviguer dans l'univers manipulateur de sa mère.

« Papa, » dit-elle en posant sa main sur la sienne, « tu peux nous dire la vérité. On est assez grands. »

Julien la regarda. Cette petite fille qui avait traversé l'enfer et gardé sa lucidité. Qui méritait la vérité, toute la vérité.

« Tante Sylvie a fait des bêtises. Elle a voulu nous faire peur. »

« Pourquoi ? »

« Pour aider maman. »

Emma encaissa la nouvelle sans broncher. Tom, lui, sembla d'abord ne pas comprendre.

« Tante Sylvie est méchante ? »

« Tante Sylvie a fait des choses méchantes. Ce n'est pas pareil. »

« Et elle va aller en prison ? »

« Peut-être. »

Tom réfléchit. « Comme maman ? »

« Comme maman. »

Emma ferma son carnet et se leva. « Papa, on ne peut plus faire confiance à personne de la famille de maman ? »

La question était terrible. Julien réalisa qu'il était en train de détruire la confiance de ses enfants en la famille, en les liens du sang, en l'amour maternel.

« Emma, Tom, regardez-moi. » Il s'agenouilla devant eux. « Nous, on est une famille. Vous, moi, madame Roussel, Philippe. Les gens qui vous aiment vraiment. Le reste… le reste n'a pas d'importance. »

« Et grand-mère ? » demanda Tom. « La maman de maman ? »

Julien hésita. La mère de Lucie, qu'ils voyaient rarement, qui semblait si effacée, si soumise. Était-elle au courant ? Était-elle complice ?

« On verra. Un jour à la fois. »

Emma hocha la tête. « Papa, moi je ne veux plus voir personne de la famille de maman. Plus jamais. »

« Emma… »

« Non ! » Elle éleva la voix. « Ils sont tous pareils ! Ils mentent tous ! »

Tom commença à pleurer. « Moi aussi ! Je ne veux plus voir tante Sylvie ! »

Julien les prit dans ses bras. Ses enfants venaient de perdre une partie de leur famille. Encore. Mais ils avaient raison. Comment faire confiance à des gens qui avaient permis, encouragé, ou simplement fermé les yeux sur les manipulations de Lucie ?

« C'est fini maintenant. Plus personne ne peut nous faire de mal. »

« Tu promets ? » demanda Tom.

« Je promets. »

Après avoir déposé les enfants à l'école, Julien se rendit au commissariat. Il voulait voir Sylvie, comprendre ses motivations, savoir jusqu'où allait la complicité.

Le commissaire Durand l'accueillit dans son bureau. « Monsieur Moreau, nous venons d'interpeller Sylvie Moreau. Elle a avoué les faits. »

« Qu'est-ce qu'elle dit ? »

« Que sa sœur l'a convaincue que vous étiez dangereux. Qu'il fallait vous déstabiliser avant le procès. »

« Elle y a cru ? »

« Apparemment. Ou elle a fait semblant d'y croire. »

« Je peux lui parler ? »

« Vous en êtes sûr ? »

Julien hocha la tête. Il avait besoin de comprendre. Besoin de regarder cette femme dans les yeux et de savoir si elle avait vraiment cru aux mensonges de Lucie.

Sylvie était assise dans la salle d'interrogatoire, menottes aux poignets. Quand Julien entra, elle baissa la tête.

« Sylvie. »

« Julien. » Sa voix était à peine audible. « Je suis désolée. »

« Pourquoi ? »

« Lucie m'a dit… elle m'a dit que tu étais devenu violent. Que tu pouvais faire du mal aux enfants. »

« Et vous l'avez crue ? »

Sylvie leva la tête. Ses yeux étaient rouges, gonflés de larmes. « Lucie a toujours été… persuasive. Depuis qu'on est petites. Elle sait trouver les mots, les arguments. »

« Vous saviez qu'elle mentait ? »

« Je… » Sylvie hésita. « J'avais des doutes. Mais c'était ma sœur. On ne trahit pas sa famille. »

« Même quand sa famille a tort ? »

« Même quand elle a tort. » Sylvie essuya ses yeux. « Julien, j'ai hébergé Emma et Tom. J'ai vu comme ils parlaient de vous. Avec amour. Avec respect. Aucun enfant maltraité ne parle comme ça de son père. »

« Alors pourquoi ? »

« Parce que Lucie m'a dit que c'était du conditionnement. Que vous aviez lavé le cerveau de vos enfants. » Sylvie secoua la tête. « Elle avait une explication pour tout. Une réponse à chaque doute. »

Julien comprenait. Lucie avait manipulé sa propre sœur comme elle l'avait manipulé lui. Avec patience, avec subtilité, avec une habileté diabolique.

« Sylvie, Emma et Tom vous faisaient confiance. »

« Je sais. » Elle se remit à pleurer. « Je sais et c'est ça le pire. Ils m'aimaient. Ils me parlaient de vous, de leur vie, de leurs peurs. Et moi, je rapportais tout à Lucie. »

« Vous lui disiez quoi ? »

« Que vous leur manquiez. Qu'ils vous défendaient. Qu'ils ne croyaient pas que vous étiez malade. »

« Et elle disait quoi ? »

« Que c'était la preuve de votre manipulation. Que même vos enfants étaient vos victimes. »

Julien sentit la colère monter. Lucie avait réussi à retourner l'amour de ses enfants contre eux. À transformer leur fidélité en preuve de manipulation.

« Sylvie, est-ce que vous réalisez ce que vous avez fait ? »

« Oui. » Elle le regarda droit dans les yeux. « J'ai brisé la confiance de deux enfants qui avaient déjà tout perdu. J'ai aidé ma sœur à vous torturer. J'ai menti, j'ai espionné, j'ai menacé. »

« Pourquoi vous me dites tout ça ? »

« Parce que je veux témoigner au procès. Contre Lucie. »

Julien la dévisagea avec surprise. « Contre votre sœur ? »

« Ma sœur est un monstre. » Sylvie serra les poings. « Elle m'a utilisée, elle a utilisé ses enfants, elle vous a détruit. Elle doit payer. »

« Vous accepteriez de témoigner ? »

« Oui. Je dirai tout. Comment elle m'a manipulée. Comment elle préparait son plan depuis des mois. Comment elle parlait de vous, des enfants, de sa nouvelle vie. »

Julien quitta le commissariat avec un sentiment mitigé. D'un côté, il avait gagné un témoin de poids contre Lucie. De l'autre, il venait de perdre définitivement la confiance de ses enfants en la famille maternelle.

En rentrant chez lui, il trouva madame Roussel qui l'attendait dans son salon. Emma et Tom étaient avec elle, paisibles.

« Julien, » dit-elle, « j'ai parlé aux enfants. Je leur ai expliqué qu'il y avait des gens bien et des gens moins bien. Que ce n'était pas une question de famille, mais de cœur. »

« Merci. »

« Et puis, » dit Emma, « madame Roussel nous a dit qu'on était sa famille maintenant. Sa vraie famille. »

Julien sourit. Cette vieille dame qui les avait sauvés était effectivement devenue leur famille. Plus vraie que celle du sang.

« Papa, » dit Tom, « madame Roussel a apporté des photos de quand elle était petite. »

Berthe sortit un album. « Je me suis dit qu'il était temps de partager mon histoire. Pour qu'ils comprennent qu'on peut survivre aux mensonges. »

Julien feuilleta l'album. Des photos en noir et blanc, une famille d'époque, des sourires figés.

« Là, c'est ma mère, » dit Berthe en pointant une femme au regard triste. « Elle était belle, intelligente. Mais mon père l'a détruite. »

Emma regarda la photo avec attention. « Elle ressemble à quelqu'un qui sait qu'on lui ment. »

« Exactement. » Berthe caressa les cheveux d'Emma. « C'est ce regard que j'ai vu dans vos yeux. Et c'est ce regard qui m'a donné envie de vous aider. »

Ce soir-là, quand les enfants furent couchés, Julien s'installa dans son salon avec une bière. Pour la première fois depuis des mois, il se sentait apaisé. Les menaces avaient cessé. Les complices étaient neutralisés. Le procès approchait.

Il pensa à Lucie, dans sa cellule, probablement en train d'imaginer de nouvelles manipulations. Mais elle avait perdu. Ses enfants lui échappaient. Sa famille la trahissait. Ses mensonges s'écroulaient.

Julien leva sa bière vers la fenêtre. « À la vérité, » dit-il à voix haute.

« Et à ceux qui la défendent. »

En face, la lumière de madame Roussel brillait encore. Elle veillait, comme toujours. Gardienne de leur bonheur fragile mais réel.

Demain, la vie continuerait. Avec ses joies simples et ses peines ordinaires. Mais sans mensonges. Sans manipulations. Sans peur.

Et c'était déjà beaucoup. C'était même tout.

26

Lucie, Réception de nuit.

Fabriquer les preuves parfaites.

La cellule 247 de la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis ressemblait à tout sauf au bureau feutré du Grand Hôtel Métropole. Murs de béton gris, matelas fin sur châlit métallique, lavabo en inox. Lucie était allongée sur sa couchette, fixant le plafond où quelqu'un avant elle avait gravé : « La vérité vous rendra libre ». Elle avait envie de rire. Ou de pleurer.

Cinq mois de détention provisoire. Cinq mois à ruminer sa défaite, à analyser chaque erreur, chaque faille dans son plan parfait. Le plus dur n'était pas l'enfermement, ni la promiscuité, ni même l'humiliation. Le plus dur était l'inactivité. Pour la première fois de sa vie, Lucie ne contrôlait plus rien.

Elle se leva et fit les cent pas dans les trois mètres carrés qui lui servaient d'univers. Dix-sept pas d'un mur à l'autre. Elle avait compté mille fois. Parfois, elle s'autorisait à penser que c'était temporaire. Que son avocat, maître Blanchard, finirait par trouver une parade. Que le procès tournerait en sa faveur.

Mais la réalité était implacable. Sylvie avait parlé. Sophie avait avoué. Madame Roussel avait ses photos. Les preuves financières étaient accablantes. Et pire que tout : Emma et Tom la haïssaient. Ses propres enfants témoigneraient contre elle.

« Moreau ! Visite ! »

La voix de la surveillante la fit sursauter. Elle n'attendait personne. Maître Blanchard était venu la semaine précédente. Sa mère avait cessé ses visites après que Lucie lui eut hurlé qu'elle était une « faible » et une « ratée ». Qui pouvait bien venir la voir ?

Elle suivit la surveillante dans les couloirs froids de la prison. Parloir, box vitré, téléphone. De l'autre côté, un homme qu'elle ne reconnut pas immédiatement. La cinquantaine, costume sombre, allure de cadre supérieur.

« Madame Moreau ? Je suis David Lemaire. Journaliste au Figaro. »

Lucie décrocha le téléphone. « Qu'est-ce que vous voulez ? »

« Vous donner une chance de raconter votre version. »

« Ma version ? »

« Votre histoire. Celle d'une femme poussée à bout par un mari manipulateur. »

Lucie le regarda avec attention. L'homme avait l'air sincère, presque compatissant. « Vous croyez que j'ai été manipulée ? »

« Je pense que la vérité est plus complexe que ce qu'on lit dans les journaux. Que vous avez été autant victime que coupable. »

Pour la première fois depuis des mois, Lucie sentit un sourire naître sur ses lèvres. Ce journaliste lui offrait exactement ce qu'elle cherchait : une tribune. Une chance de reprendre la main.

« Monsieur Lemaire, qu'est-ce que vous savez de mon histoire ? »

« Que vous avez découvert l'infidélité de votre mari. Que cela vous a détruite. Que vous avez agi sous le coup de la douleur et de la colère. »

« Exactement. » Lucie se pencha vers la vitre. « Mon mari avait une liaison. Avec une gamine de vingt-huit ans. Quand je l'ai découvert, j'ai voulu mourir. »

« Racontez-moi. »

Lucie ferma les yeux et se glissa dans son nouveau personnage. La femme trompée, humiliée, poussée vers la folie par la trahison de l'homme qu'elle aimait.

« Cela faisait quinze ans qu'on était mariés. Quinze ans que je lui avais tout donné. Ma jeunesse, mes ambitions, ma vie. Et lui, il me trompait avec une serveuse. »

« Comment l'avez-vous découvert ? »

« Par hasard. Un message sur son téléphone. Puis des photos sur les réseaux sociaux. Eux ensemble, dans le parc où on emmenait les enfants. » Lucie laissa percer de la douleur dans sa voix. « Vous imaginez le choc ? »

« Et vous l'avez confronté ? »

« Oui. Il a nié. M'a dit que j'étais folle, que j'imaginais des choses. Alors j'ai commencé à avoir des doutes sur moi-même. »

Le journaliste prenait des notes. « C'est là que vous avez consulté le docteur Leblanc ? »

« Oui. J'étais en détresse. Je ne dormais plus, je ne mangeais plus. Je pensais devenir folle. »

« Et les médicaments ? »

« Le docteur m'a prescrit des antidépresseurs. Puis des anxiolytiques. J'étais dans un brouillard permanent. » Lucie marqua une pause. « C'est dans cet état que j'ai fait des choses… regrettables. »

« Quelles choses ? »

« J'ai mélangé mes médicaments avec ceux de Julien. Je voulais qu'il ressente ce que je ressentais. Cette confusion, cette perte de repères. »

« Vous vouliez vous venger ? »

« Je voulais qu'il comprenne. Qu'il souffre comme je souffrais. » Lucie essuya une larme factice. « Mais je n'ai jamais voulu lui faire vraiment du mal. »

« Et l'argent ? Les transferts sur votre compte personnel ? »

« J'avais peur. Peur qu'il me quitte pour cette fille. Je me préparais au pire. » Lucie regarda le journaliste droit dans les yeux. « Monsieur Lemaire, j'ai fait des erreurs. Mais j'ai surtout été une femme qui aimait trop. »

Le journaliste continuait ses questions, et Lucie répondait avec l'aisance de quelqu'un qui avait eu des mois pour peaufiner sa version. Chaque fait était réinterprété, chaque manipulation transformée en réaction défensive.

« Et vos enfants ? Ils témoigneront contre vous ? »

« Mes enfants ont été manipulés par leur père. Il leur a monté la tête contre moi. » Lucie simula un sanglot. « Emma et Tom sont mes bébés. Je donnerais ma vie pour eux. Mais Julien en a fait des armes contre moi. »

« Comment ? »

« En leur racontant que j'étais méchante. En leur faisant croire que je leur voulais du mal. Un enfant de onze ans, monsieur Lemaire, c'est manipulable. Même par son propre père. »

« Vous pensez qu'ils vous pardonneront ? »

« J'espère. Quand ils seront adultes, quand ils comprendront ce qui s'est vraiment passé, j'espère qu'ils reviendront vers moi. »

L'entretien dura une heure. Quand le journaliste partit, Lucie se sentait revigorée. Elle avait retrouvé sa capacité de persuasion, son talent pour retourner les situations.

De retour dans sa cellule, elle s'allongea sur sa couchette et réfléchit. L'article paraîtrait la semaine prochaine. Il planterait le doute dans l'esprit du public. Qui était vraiment la victime ? La manipulatrice calculatrice ou la femme trompée qui avait perdu pied ?

Elle sortit de sous son matelas un carnet qu'elle avait réussi à se procurer. Elle y notait ses stratégies pour le procès, ses arguments, ses parades aux accusations. Une dernière manipulation, la plus importante de toutes.

« Version finale pour le procès : femme aimante découvrant l'infidélité de son mari. Dépression sévère. Médication excessive entraînant confusion et erreurs de jugement. Aucune préméditation. Tout expliqué par la souffrance et la maladie. »

Elle referma le carnet et sourit. Oui, elle pouvait encore gagner. Pas complètement, mais suffisamment pour éviter la prison ferme. Peut-être même récupérer un droit de visite avec ses enfants.

Car Lucie n'avait pas dit son dernier mot. Elle était en cage, mais elle restait une manipulatrice hors pair. Et manipuler, c'était ce qu'elle faisait de mieux.

Le soir, pendant l'heure de télévision collective, elle observa ses codétenues. Des femmes brisées par la vie, la drogue, la violence. Des femmes qui n'avaient jamais eu sa chance, son intelligence, son éducation. Des femmes qui l'écoutaient quand elle racontait son histoire, compatissantes face à cette « bourgeoise » victime de son mari.

« T'as raison, Lucie, » disait Nadia, une femme de quarante ans incarcérée pour trafic. « Les hommes, c'est tous des salauds. Ils nous utilisent et après ils nous jettent. »

« Exactement, » répondait Lucie. « Et quand on se défend, c'est nous les méchantes. »

Elle avait réussi à se créer un petit groupe de soutien. Des femmes qui la plaignaient, qui trouvaient injuste qu'elle soit en prison. Qui seraient peut-être prêtes à témoigner de sa gentillesse, de sa fragilité.

« Moi, à ta place, » disait Fatima, « je les aurais tous tués. Le mari, la maîtresse, tout le monde. »

« Non, » répondait Lucie. « Moi, je ne suis pas violente. Je suis juste… sensible. Trop sensible. »

Cette image de fragilité, elle la cultivait soigneusement. Lucie la douce, Lucie la victime, Lucie l'incomprise. Un personnage parfait pour attendrir un jury.

À 22 h, extinction des feux. Lucie s'allongea et ferma les yeux. Demain, elle appellerait maître Blanchard pour lui parler de sa nouvelle stratégie. L'article du journaliste, les témoignages de ses codétenues, sa version révisée des faits.

Elle pensa à Julien, quelque part dans leur ancienne maison,

endormant leurs enfants. Il croyait avoir gagné. Il croyait que la vérité avait triomphé. Mais il ne connaissait pas encore la vérité ultime de Lucie : elle ne perdait jamais vraiment. Elle se transformait, elle s'adaptait, elle renaissait de ses cendres.

Le procès aurait lieu dans trois mois. Trois mois pour peaufiner son personnage, rassembler ses soutiens, préparer ses larmes. Trois mois pour transformer la manipulatrice en victime.

Car c'était son plus grand talent : faire croire qu'elle était autre chose que ce qu'elle était vraiment. Et pour son procès, elle allait donner la performance de sa vie.

Lucie s'endormit en souriant. Dehors, la nuit recouvrait la prison de son manteau noir. Mais dans sa cellule, dans son esprit, elle fabriquait déjà les preuves parfaites de son innocence.

Car même en cage, une manipulatrice reste une manipulatrice. Et Lucie était la meilleure de toutes.

Le jeu n'était pas terminé. Il entrait simplement dans sa phase finale.

Et cette fois, elle ne laisserait rien au hasard. Plus rien du tout.

27

7 novembre, 2 h 15.

Madame Roussel passe à l'action.

Berthe Roussel ne dormait pas. Assise à sa table de cuisine, elle relisait pour la cinquième fois l'article du Figaro qui venait de paraître en ligne. « Lucie Moreau : victime ou coupable ? » Le titre à lui seul la révoltait. Mais le contenu était pire encore.

Elle avait découvert l'article par hasard, en consultant les actualités sur la tablette que sa nièce lui avait offerte. D'habitude, elle évitait de lire les journaux le soir. Mais cette nuit, l'insomnie l'avait poussée à naviguer sur internet, et le nom de Lucie avait attiré son attention.

Berthe relut le passage qui l'indignait le plus : « Lucie Moreau, 32 ans, mère de deux enfants, purge actuellement une détention provisoire pour des faits qu'elle conteste. Selon elle, tout a commencé par la découverte de l'infidélité de son mari avec une jeune serveuse. « Je n'ai jamais voulu lui faire du mal, » confie-t-elle, les larmes aux yeux. « J'étais juste une femme brisée qui ne supportait plus la trahison. » »

Mensonges. Tout n'était que mensonges.

Berthe se leva et arpenta sa cuisine. À soixante-dix-huit ans, elle avait vu beaucoup de choses, survécu à deux guerres, enterré un mari et trois amis chers. Mais cette manipulation à distance, depuis une cellule de prison, la dépassait. Comment Lucie arrivait-elle encore à retourner la réalité ?

Elle regarda par la fenêtre. En face, la maison des Moreau dormait paisiblement. Julien était-il au courant de cet article ? Avait-il lu les commentaires en ligne, où certains lecteurs plaignaient déjà cette « pauvre femme victime d'un mari manipulateur » ?

Berthe retourna à sa tablette et parcourut les réactions. La moitié des commentaires soutenaient Lucie. « Enfin quelqu'un qui dit la vérité ! » écrivait une certaine Marina. « Les hommes sont toujours protégés par la justice, jamais les femmes ! » ajoutait un autre internaute.

C'était exactement ce que Lucie voulait. Créer le doute, retourner l'opinion, transformer le procès en tribunal populaire où elle jouerait

la victime.

Berthe ouvrit ses tiroirs et sortit ses quinze carnets d'observations. Quinze mois de notes minutieuses, de photos, de témoignages. La vraie vérité, documentée heure par heure. Elle avait tout : les manipulations, les mensonges, les manœuvres psychologiques. Mais qui lirait ces carnets ? Qui prendrait le temps de comprendre la complexité de cette affaire face à la version simpliste de Lucie ?

Elle prit sa décision. Il était 2 h 30 du matin, mais elle n'attendrait pas. Elle alluma son ordinateur — celui que Roger avait acheté dans ses dernières années — et commença à taper.

« Mesdames et Messieurs les journalistes,

Je m'appelle Berthe Roussel. J'ai soixante-dix-huit ans et je suis la voisine de Julien Moreau. Pendant quinze mois, j'ai été le témoin direct de ce qui s'est vraiment passé dans cette famille. Et je ne peux pas laisser les mensonges triompher une fois de plus. »

Berthe écrivit pendant deux heures. Elle raconta tout. Les premières observations, les comportements suspects de Lucie, les preuves qu'elle avait rassemblées. Elle décrivit la manipulation méthodique d'un homme innocent, l'utilisation cynique des enfants, l'orchestration calculée d'un plan destructeur.

« Lucie Moreau n'est pas une femme trompée qui a perdu la raison. C'est une manipulatrice froide et calculatrice qui a tenté de détruire sa propre famille pour satisfaire ses ambitions personnelles. J'en ai les preuves. Quinze carnets de notes, des centaines de photos, des témoignages concordants. La vérité mérite d'être entendue. »

Elle termina sa lettre à 4 h 45 et l'envoya aux rédactions du Figaro, du Monde, de Libération, du Parisien. Puis elle l'adressa à France Inter, RTL, Europe 1. Enfin, elle la publia sur le site participatif de France 3 Région, où les citoyens pouvaient témoigner d'événements locaux.

Quand elle eut terminé, Berthe se prépara un thé et retourna à sa fenêtre. L'aube se levait lentement sur la rue des Tilleuls. Dans quelques heures, Julien se lèverait pour préparer le petit-déjeuner des enfants. Emma écrirait dans son carnet. Tom jouerait avec ses dinosaures. La vie normale reprendrait ses droits.

Mais aujourd'hui serait différent. Aujourd'hui, la contre-attaque commencerait.

À 7 h 30, son téléphone sonna. Un numéro qu'elle ne reconnaissait pas.

« Madame Roussel ? Ici Claire Dubois, journaliste à France Inter. J'ai

lu votre témoignage. Accepteriez-vous de nous accorder un entretien ? »

« Bien sûr. »

« Ce matin ? En direct dans le 7/9 ? »

Berthe regarda l'heure. « Donnez-moi une heure pour me préparer. »

À 8 h 30, elle était au téléphone avec la station. L'interview dura quinze minutes. Berthe raconta son histoire avec la précision d'un expert-comptable et l'émotion d'une grand-mère protectrice.

« Madame Roussel, » demanda la journaliste, « pourquoi avoir attendu si longtemps avant de témoigner publiquement ? »

« Parce que je croyais en la justice. Je pensais que les preuves suffiraient. Mais quand j'ai vu cette femme manipuler l'opinion depuis sa cellule, j'ai compris qu'il fallait parler. »

« Vous affirmez avoir des preuves formelles ? »

« J'ai tout. Photos, témoignages, chronologie détaillée. Quinze mois d'observations. Si les gens veulent la vérité, ils l'auront. »

L'interview fit du bruit. À 10 h, Berthe recevait des appels de trois autres radios. À midi, un reporter de TF1 sonnait à sa porte. Le soir, France 2 lui consacrait un reportage de cinq minutes au journal de 20 h.

Julien vint la voir vers 18 h, accompagné de Marie Dubois.

« Madame Roussel, » dit l'avocate, « vous réalisez ce que vous venez de déclencher ? »

« Parfaitement. Une guerre médiatique. Lucie a ouvert les hostilités, je réponds. »

« Vous êtes sûre de vouloir vous exposer comme ça ? »

Berthe regarda Marie droit dans les yeux. « Ma chère, j'ai soixante-dix-huit ans. J'ai survécu aux bombardements de 1944. Vous croyez vraiment qu'une manipulatrice de banlieue va m'impressionner ? »

Julien sourit malgré lui. « Madame Roussel, vous êtes extraordinaire. »

« Non, mon cher. Je suis juste en colère. Et une vieille dame en colère, c'est redoutable. »

Le lendemain matin, l'article de Lucie était noyé sous les témoignages. Philippe avait donné sa version à RTL. Le docteur Morel de l'hôpital psychiatrique avait confirmé à France Info que Julien n'avait jamais été vraiment malade. Sophie, la serveuse, avait raconté à Europe 1 comment Lucie l'avait manipulée.

Et surtout, Emma avait accepté de témoigner. Pas longuement, juste quelques phrases à France 3. Mais ses mots avaient une force terrible :

« Maman mentait tout le temps. Elle avait des yeux différents quand elle mentait. Papa, lui, il nous aime vraiment. Il ne nous a jamais fait de mal. »

Le témoignage d'une enfant de onze ans valait tous les articles du monde.

Le soir, Berthe regardait le journal télévisé avec satisfaction. Le présentateur concluait : « L'affaire Moreau prend une nouvelle dimension avec ces témoignages convergents qui contredisent la version de l'accusée. Le procès, prévu pour mars prochain, s'annonce désormais comme un affrontement entre deux vérités radicalement opposées. »

Berthe éteignit la télévision et sourit. Mission accomplie. Lucie ne contrôlait plus le narratif. Elle ne pouvait plus jouer les victimes sans contradiction.

Son téléphone sonna. Maître Blanchard, l'avocat de Lucie.

« Madame Roussel ? Vous rendez-vous compte que vous nuisez à la présomption d'innocence ? »

« Monsieur l'avocat, votre cliente a commencé. Elle a donné une interview mensongère. Je rétablis simplement l'équilibre. »

« Madame, vous pourriez être poursuivie pour diffamation. »

« Parfait. J'ai des preuves de tout ce que j'avance. Voulez-vous vraiment que je les étale devant un tribunal ? »

L'avocat raccrocha sans répondre.

Berthe se prépara une tisane et retourna à sa fenêtre. En face, les lumières de la maison Moreau s'éteignaient une à une. Julien couchait ses enfants, leur lisait peut-être une histoire. Une famille qui se reconstruisait, fragile mais unie.

Demain, d'autres journalistes appelleraient. D'autres témoins se manifesteraient. La vérité continuerait de se répandre, lentement mais sûrement.

Car c'était ça, la vraie force : pas la manipulation, pas le mensonge, pas la stratégie. Juste la vérité, têtue et implacable.

Et Berthe Roussel était sa gardienne. Jusqu'au bout.

28

Emma, 10 novembre.

Une enfant qui comprend enfin.

Emma regardait son reflet dans le miroir de la salle de bains et ne se reconnaissait pas. Cette fille aux yeux trop sérieux, aux traits tendus, c'était vraiment elle ? À onze ans, elle avait l'impression d'avoir vieilli de dix ans en quelques mois. Comme si le mensonge maternel avait aspiré son enfance.

Depuis son passage à la télévision, trois jours plus tôt, tout avait changé. À l'école, les autres enfants la regardaient différemment. Certains avec pitié, d'autres avec curiosité malsaine. Léa, sa meilleure amie, ne savait plus comment lui parler.

« Ma mère dit que ta mère est folle, » lui avait chuchoté Chloé à la récréation. « Elle dit qu'elle va aller en prison pour très longtemps. »

Emma n'avait pas répondu. Que dire ? Que sa mère n'était pas folle mais méchante ? Que c'était peut-être pire ? À onze ans, elle découvrait qu'il existait des adultes capables de faire du mal délibérément. Pas par accident, pas par négligence, mais par calcul.

Elle descendit déjeuner. Papa était déjà dans la cuisine, préparant des tartines. Il avait l'air fatigué, soucieux. Depuis l'interview de maman dans le journal, il dormait mal. Emma l'entendait se lever la nuit, tourner en rond dans le salon.

« Bonjour ma chérie. »

« Bonjour papa. » Elle s'assit à table et le regarda. « Papa, est-ce que j'ai eu raison de parler à la télé ? »

Julien s'immobilisa, la confiture à la main. « Pourquoi tu me demandes ça ? »

« Parce que maintenant, tout le monde sait. À l'école, les enfants me posent des questions. Ils disent que maman va aller en prison à cause de moi. »

Julien posa la tartine et s'agenouilla devant elle. « Emma, écoute-moi bien. Maman va aller en prison à cause de ce qu'elle a fait. Pas à cause de ce que tu as dit. »

« Mais si je n'avais rien dit… »

« Elle aurait continué à mentir. Et d'autres gens auraient pu croire ses mensonges. » Julien prit ses mains. « Ma chérie, tu as été courageuse. Tu as dit la vérité. »

« Même si ça fait mal ? »

« Surtout si ça fait mal. La vérité fait toujours mal au début. Mais après, ça fait du bien. »

Emma hocha la tête, mais elle n'était pas convaincue. La vérité faisait mal, point. Et elle avait l'impression que cette douleur ne partirait jamais.

Tom arriva en courant, son cartable à la main. « Papa ! J'ai oublié mon exposé sur les dinosaures ! »

« Il est sur ton bureau, bonhomme. »

Emma regarda son petit frère. Tom semblait avoir mieux encaissé la situation. Il parlait moins de maman, jouait comme avant, riait avec ses copains. Peut-être que huit ans, c'était trop jeune pour vraiment comprendre. Ou peut-être qu'il était plus fort qu'elle.

À l'école, Emma eut du mal à se concentrer. En cours de français, madame Moreau — aucun lien de famille, juste le hasard d'un nom commun — leur parlait des sentiments dans la littérature.

« Qui peut me donner un exemple de conflit intérieur dans un livre que vous avez lu ? »

Léa leva la main. « Harry Potter, quand il apprend que Voldemort l'a marqué. Il se demande s'il est vraiment bon ou s'il a du mal en lui. »

« Très bien. Et toi, Emma ? »

Emma sursauta. « Moi ? »

« Tu peux nous donner un exemple ? »

Emma réfléchit. « Dans *Matilda*, quand elle découvre que ses parents sont méchants. Elle les aime quand même parce que ce sont ses parents, mais elle sait qu'ils ont tort. »

Madame Moreau la regarda avec attention. « C'est un très bon exemple. Et comment Matilda résout-elle ce conflit ? »

« Elle… elle choisit les gens qui l'aiment vraiment. Miss Honey devient sa vraie famille. »

« Exactement. Parfois, la famille qu'on choisit est plus importante que celle qu'on reçoit. »

Après le cours, Emma resta songeuse. Elle pensait à madame Roussel, qui était devenue sa grand-mère de cœur. À Philippe, qui

était comme un oncle. À Marie, l'avocate, qui se battait pour eux. Sa vraie famille, celle qui l'aimait et la protégeait.

À la récréation, Léa s'approcha d'elle. « Emma, je voulais te dire… ma mère m'a expliqué ce qui s'est passé chez toi. Avec ta maman. »

« Ah. »

« Elle dit que ta maman était malade. Que c'est pour ça qu'elle faisait des choses bizarres. »

Emma regarda son amie. Encore cette explication. Les adultes aimaient bien dire que les gens méchants étaient « malades ». Comme si ça expliquait tout, comme si ça excusait tout.

« Léa, est-ce que tu penses qu'on peut être méchant sans être malade ? »

« Je ne sais pas. Pourquoi ? »

« Parce que maman n'était pas malade. Elle savait très bien ce qu'elle faisait. »

Emma s'éloigna, laissant Léa perplexe. Elle en avait assez qu'on excuse sa mère. Lucie n'était pas une pauvre femme perturbée. C'était une adulte intelligente qui avait choisi de faire du mal.

Le soir, Emma était dans sa chambre quand elle entendit des voix au salon. Papa parlait avec quelqu'un. Elle descendit discrètement et écouta derrière la porte.

« Julien, » disait une voix qu'elle reconnut comme celle de Marie, l'avocate, « le procès est dans quatre mois. Il faut qu'on prépare Emma. »

« Préparer comment ? »

« Qu'elle sache à quoi s'attendre. L'avocat de Lucie va essayer de la déstabiliser. De lui faire dire que vous l'avez influencée. »

« Emma est solide. »

« Elle a onze ans, Julien. Face à un avocat professionnel, dans un tribunal plein de monde… Elle peut craquer. »

Emma poussa la porte et entra. « Je ne craquerai pas. »

Les adultes sursautèrent. « Emma ! Tu écoutais ? »

« Oui. Et je veux dire quelque chose. » Elle s'assit sur le canapé, très droite. « Je sais que l'avocat de maman va essayer de me faire passer pour une menteuse. Ou pour une petite fille manipulée par papa. »

« Emma… »

« Non, laissez-moi finir. » Elle regarda Marie. « Madame l'avocate,

moi je sais la différence entre la vérité et le mensonge. Maman m'a menti pendant des mois. Elle me disait que papa était malade, qu'il allait devenir méchant, qu'il ne nous aimait plus. »

« Et tu l'as crue ? »

« Au début, oui. Parce qu'on croit sa maman. Mais après, j'ai remarqué des trucs bizarres. »

« Quoi par exemple ? »

« Ses yeux. Quand maman mentait, ses yeux changeaient. Ils devenaient froids. Et puis elle souriait d'une drôle de façon. Comme si elle était contente de nous faire de la peine. »

Marie prenait des notes. « Tu peux expliquer ça devant un juge ? »

« Oui. Parce que c'est la vérité. »

« Et si l'avocat de ta maman dit que ton papa t'a forcée à dire ça ? »

Emma regarda son père. « Papa ne m'a jamais forcée à rien. Il m'a juste dit de toujours dire la vérité. Même si c'est difficile. »

Marie referma son carnet. « Julien, votre fille est exceptionnelle. »

« Je sais. »

Emma se leva. « Madame Marie, est-ce que je peux vous demander quelque chose ? »

« Bien sûr. »

« Qu'est-ce qui va arriver à maman ? »

Marie hésita. « Elle va être jugée. Si elle est reconnue coupable, elle ira en prison. »

« Pour combien de temps ? »

« Quelques années. Peut-être cinq ou six. »

Emma encaissa l'information sans broncher. « Et après ? »

« Après, elle sortira. Elle pourra peut-être vous revoir, si vous le souhaitez. »

« Je ne le souhaiterai pas. »

« Emma, » dit papa, « tu es peut-être trop jeune pour prendre cette décision. »

« Non. » Emma le regarda avec détermination. « Papa, maman m'a fait du mal. À moi, à Tom, à toi. Elle a essayé de détruire notre famille. Je ne pourrai jamais lui pardonner. »

« Les gens peuvent changer… »

« Pas maman. Elle ne regrette rien. Elle continue à mentir depuis sa

prison. » Emma s'approcha de la fenêtre. « Papa, j'ai lu l'article du journal. Sur internet. Maman dit qu'elle était malheureuse, qu'elle nous aimait, qu'elle a juste fait des erreurs. »

« Et qu'est-ce que tu en penses ? »

« Que c'est encore des mensonges. Maman ne nous a jamais aimés. On était juste des outils pour elle. Des trucs qu'elle pouvait utiliser. »

Julien vint la rejoindre à la fenêtre. « Emma, tu es sûre de tout ça ? »

« Certaine. » Elle le regarda. « Papa, est-ce que ça fait de moi une mauvaise fille de ne pas aimer ma maman ? »

« Non, ma chérie. Ça fait de toi une fille intelligente qui sait reconnaître l'amour vrai du faux. »

Emma hocha la tête et regarda vers la maison de madame Roussel. La lumière était allumée. La vieille dame veillait, comme toujours.

« Papa, quand tout ça sera fini, est-ce qu'on pourra adopter madame Roussel ? »

Julien sourit. « Tu veux qu'elle devienne officiellement ta grand-mère ? »

« Oui. Elle nous aime pour de vrai. Pas comme maman qui faisait semblant. »

Ce soir-là, Emma écrivit longuement dans son carnet. Elle raconta ses pensées, ses peurs, ses certitudes. Elle décrivit le procès qui l'attendait, les questions qu'on lui poserait, les réponses qu'elle donnerait.

« Je ne suis plus une petite fille qui croit tout ce qu'on lui dit. J'ai appris à voir les mensonges. Et je n'ai plus peur de maman. Elle ne peut plus me faire de mal parce que je sais qui elle est vraiment. »

Elle ferma son carnet et regarda par la fenêtre. En face, madame Roussel éteignait sa lumière. Demain, la vie continuerait. L'école, les devoirs, les jeux avec Tom. Une vie normale, enfin.

Dans quatre mois, elle témoignerait devant un juge. Elle dirait la vérité sur sa mère, sur sa famille, sur tout ce qu'elle avait vécu. Elle aurait peut-être peur, mais elle ne reculerait pas.

Car Emma avait appris quelque chose d'important : la vérité rend libre. Même quand elle fait mal. Même quand elle détruit des illusions.

Elle s'endormit en pensant à l'avenir. Un avenir sans mensonges, sans manipulation, sans peur. Un avenir où elle pourrait grandir en paix, entourée de gens qui l'aimaient vraiment.

Car même à onze ans, on peut comprendre l'essentiel : l'amour vrai

ne ment jamais. Et ceux qui mentent par amour ne connaissent pas l'amour.

Emma l'avait compris. Enfin.

Et cette certitude la rendait plus forte que tous les mensonges du monde.

29

Julien, 12 novembre.

La révélation fracassante.

Julien fouillait dans le grenier depuis une heure, cherchant les décorations de Noël pour Emma et Tom. Les enfants avaient besoin de retrouver des traditions, des repères joyeux pour effacer les mois sombres. Il déplaçait les cartons quand il tomba sur une boîte qu'il ne reconnaissait pas.

Une boîte à chaussures, cachée derrière des valises anciennes. À l'intérieur, des papiers soigneusement rangés. Des documents qui le firent d'abord froncer les sourcils, puis pâlir, puis trembler de rage.

Des relevés bancaires. Pas les siens. Ceux d'un compte qu'il ne connaissait pas, ouvert au nom de Lucie depuis… trois ans. Trois ans. Bien avant les premières « crises de mémoire », bien avant les premiers mensonges qu'il avait remarqués.

Julien s'assit sur une vieille malle et examina les documents. Transferts réguliers depuis leurs comptes joints, mais aussi d'autres sources. L'assurance-vie qu'elle avait souscrite sur lui, mais aussi une autre, plus ancienne, sur les enfants. Mon Dieu. Elle avait assuré Emma et Tom.

Il continua à fouiller. Des captures d'écran d'appartements à Paris. Pas ceux qu'il avait déjà vus dans l'enquête de Marie. D'autres. Plus luxueux. Plus chers. Avec des rendez-vous de visite datés d'il y a deux ans.

Et puis, au fond de la boîte, quelque chose qui lui glaça le sang. Un carnet. L'écriture de Lucie, sa petite écriture soignée qu'il connaissait si bien. Mais ce qu'elle avait écrit…

« Plan A — Phase 1 : Isoler Julien socialement. Faire croire à sa famille et ses amis qu'il développe des troubles mentaux. Durée estimée : 6 mois. »

« Phase 2 : Médicaliser le problème. Trouver un psychiatre complaisant. Médicaments pour aggraver les symptômes. Durée : 3 mois. »

« Phase 3 : Internement. Garde exclusive des enfants. Vente des biens. Nouveau départ à Paris. »

« Plan B si échec du Plan A : Accident de Julien. Assurance-vie. Veuvage

précoce avec compassion publique. »

Julien laissa tomber le carnet. Les mots dansaient devant ses yeux. Plan B. Accident. Elle avait envisagé de le tuer. Froidement, méthodiquement, comme une option comptable.

Il continua de lire, hypnotisé par l'horreur.

« Étude des précédents judiciaires. Affaire Bobigny 2018 : femme acquittée pour meurtre de son mari après avoir prouvé des violences conjugales. Affaire Lyon 2019 : légitime défense acceptée malgré préméditation. »

« Note : Constituer un dossier de violences fictives. Photos de bleus (maquillage). Témoignages de proches (Sylvie ?). Certificats médicaux (Dr Leblanc). »

Lucie avait tout planifié. Même son meurtre. Elle avait étudié la jurisprudence, préparé sa défense, imaginé son acquittement. Et si l'accident n'avait pas marché, elle avait un plan C : se faire passer pour une femme battue qui tue en légitime défense.

Julien tourna les pages, découvrant l'ampleur de la manipulation. Des notes sur le comportement des enfants. Comment les retourner contre lui. Comment exploiter leur innocence.

« Emma — 11 ans. Observatrice. Résistante aux manipulations directes. Nécessite approche subtile. Utiliser sa culpabilité. « Papa ne t'aime plus depuis que tu as grandi. » « Papa préfère Tom maintenant. » »

« Tom — 8 ans. Malléable. Facilement influençable. Peut servir de témoin contre Julien. « Papa t'a fait mal, tu te rappelles ? » Répéter jusqu'à ce qu'il y croie. »

Julien eut un haut-le-cœur. Sa femme avait planifié la destruction psychologique de leurs propres enfants. Elle avait écrit leurs noms avec la froideur d'un entomologiste cataloguant des insectes.

Il tourna encore les pages. Des recherches sur les hôpitaux psychiatriques. Les conditions d'internement d'office. Les témoignages de familles pour faire interner un proche. Un véritable guide pratique pour détruire quelqu'un légalement.

Et puis, la dernière page. Datée d'il y a six mois. Juste avant que ses « troubles » ne commencent.

« Tout est prêt. Julien ne se doute de rien. Il m'aime encore, me fait confiance aveuglément. Parfait. Les hommes trop gentils sont les victimes idéales. Ils ne voient jamais venir le coup fatal. »

« Dans un an, je serai libre. Nouvelle vie, nouveau nom si nécessaire. Les enfants s'adapteront ou resteront avec leur père interné. De toute façon, je

n'en ai jamais vraiment voulu. Ils étaient juste une partie de la façade. »

Julien ferma le carnet et le serra contre sa poitrine. Cette dernière phrase résonnait dans sa tête comme un coup de tonnerre. *« Je n'en ai jamais vraiment voulu. »* Emma et Tom. Ses enfants qu'il aimait plus que sa vie. Pour Lucie, ils n'étaient que des accessoires. Des pions dans son jeu cruel.

Il descendit du grenier en titubant, le carnet à la main. Dans la cuisine, il appela immédiatement Marie Dubois.

« Marie ? J'ai trouvé quelque chose. Il faut que vous veniez. Tout de suite. »

« Qu'est-ce que c'est ? »

« Les vrais plans de Lucie. Tout. Depuis le début. Et… Marie, elle avait prévu de me tuer. »

Un silence. « J'arrive. »

Marie arriva une heure plus tard, accompagnée du commissaire Durand. Ils lurent le carnet en silence, page après page. Le commissaire ne cessait de secouer la tête.

« Monsieur Moreau, » dit-il finalement, « vous réalisez ce que ça signifie ? »

« Que ma femme est un monstre ? »

« Que vous avez échappé à un meurtre programmé. Ce carnet, c'est la preuve d'une préméditation absolue. » Le commissaire se tourna vers Marie. « Avec ça, elle risque quinze ans minimum. »

Marie examinait les relevés bancaires. « Julien, ces comptes… elle épargnait depuis trois ans. Elle vous volait méthodiquement depuis le début de votre mariage. »

« Depuis la naissance d'Emma, » calcula Julien. « Dès qu'on a eu notre premier enfant, elle a commencé à planifier sa fuite. »

« C'est exactement ça. » Marie empilait les documents. « Cette femme n'a jamais aimé personne. Vous, les enfants, vous étiez juste des moyens d'obtenir ce qu'elle voulait. »

Le commissaire se leva. « Monsieur Moreau, je dois immédiatement transmettre ces éléments au procureur. Lucie Moreau va voir ses charges considérablement alourdies. »

« Qu'est-ce que ça change pour le procès ? »

« Tout. Elle ne pourra plus jouer la femme trompée qui a perdu la raison. Avec ce carnet, elle devient ce qu'elle est vraiment : une criminelle qui a tenté d'assassiner son mari et de détruire sa famille. »

Quand ils furent partis, Julien s'assit dans son salon et regarda autour de lui. Cette maison où il avait été heureux, où il avait cru élever ses enfants dans l'amour. Combien de fois Lucie avait-elle arpenté ces pièces en planifiant sa destruction ? Combien de sourires, de baisers, de « je t'aime » avaient été des mensonges calculés ?

Emma et Tom rentrèrent de l'école vers 17 h. Julien les regarda jouer dans le salon, innocents et joyeux. Il pensa aux notes de Lucie sur eux. À la façon dont elle les décrivait comme des objets manipulables.

« Papa ? » Emma s'était approchée. « Tu as l'air bizarre. »

« Ça va, ma chérie. »

« Tu es sûr ? Tu as les yeux tout rouges. »

Julien la prit dans ses bras. Cette petite fille courageuse qui avait résisté aux manipulations de sa mère sans même savoir qu'elle se battait for sa santé mentale. Cet enfant que Lucie décrivait comme un obstacle dans son carnet.

« Emma, est-ce que tu sais que tu es la plus belle chose qui me soit jamais arrivée ? »

« Pourquoi tu dis ça ? »

« Parce que c'est vrai. Toi et Tom, vous êtes mes trésors. Mes vrais trésors. »

Emma le regarda avec ses grands yeux intelligents. « Papa, tu as découvert quelque chose sur maman ? »

Il hésita. Devait-il lui dire ? Lui expliquer que sa mère ne l'avait jamais aimée ? Que pour Lucie, elle n'était qu'un pion dans un jeu terrible ?

« J'ai découvert qu'elle nous a menti sur beaucoup de choses. Mais ça ne change rien pour nous. On s'aime, on se protège, on forme une vraie famille. »

« Avec madame Roussel ? »

« Avec madame Roussel. »

Tom les rejoignit, curieux. « De quoi vous parlez ? »

« De notre famille, » dit Emma. « De comment on s'aime pour de vrai. »

Ce soir-là, après avoir couché les enfants, Julien retourna lire le carnet. Il voulait comprendre jusqu'où allait la manipulation. Jusqu'où Lucie était prête à aller.

Il découvrit des détails qui lui donnèrent la nausée. Les dates où elle

avait planifié ses « crises de larmes ». Les moments où elle avait calculé ses câlins pour mieux le déstabiliser ensuite. Les phrases qu'elle avait répétées pour le faire douter de lui-même.

Tout était faux. Quinze ans de mariage, et tout était faux.

Mais au fond de cette horreur, Julien trouva quelque chose d'inattendu : un soulagement immense. Il n'était pas fou. Il n'avait pas imaginé. Tout ce qu'il avait ressenti, tous ses doutes, toutes ses questions étaient justifiés.

Il était la victime d'une prédatrice hors du commun. Une femme capable de programmer un meurtre avec la même froideur qu'elle programmait les menus de la semaine.

Julien ferma le carnet et regarda par la fenêtre. En face, madame Roussel veillait, comme toujours. Cette femme qui avait su voir ce que personne d'autre ne voyait. Cette gardienne de la vérité qui les avait sauvés.

Demain, il faudrait expliquer aux enfants que leur mère était encore pire qu'ils ne l'imaginaient. Que son procès prendrait une dimension nouvelle. Que leur cauchemar était enfin terminé, mais qu'il avait été plus terrible qu'ils ne le pensaient.

Mais ce soir, Julien se contentait de savourer cette révélation libératrice : il n'était pas fou. Il était juste tombé amoureux d'un monstre qui savait parfaitement imiter l'humanité.

Et maintenant, ce monstre allait payer. Pour tout. Pour les mensonges, pour les manipulations, pour les vies détruites.

Pour Emma et Tom qu'elle n'avait jamais aimés.

Justice serait rendue. Enfin.

Et cette certitude valait tous les réconforts du monde.

30

Lucie, 14 h 22.

Quand le château de cartes s'effondre.

Lucie regardait maître Blanchard avec incrédulité. L'avocat venait de poser une photocopie sur la table du parloir, et elle reconnaissait son écriture. Son carnet. Son précieux carnet qu'elle croyait en sécurité dans sa cachette du grenier.

« Comment ont-ils… ? »

« Votre mari a trouvé votre boîte hier. Tout y était. Les relevés bancaires, les recherches d'appartements… et ça. » Blanchard tapota le carnet avec dégoût. « Madame Moreau, vous réalisez ce que ça signifie ? »

Lucie parcourut les pages photocopiées. Ses plans minutieusement détaillés, ses calculs, ses stratégies. Et cette phrase qui la condamnait : *« Plan B si échec du Plan A : Accident de Julien. Assurance-vie. »*

« Maître, » dit-elle calmement, « ce carnet peut être interprété de différentes façons. »

« Différentes façons ? » Blanchard la dévisagea. « Madame, vous avez écrit noir sur blanc que vous envisagiez de tuer votre mari ! »

« J'ai écrit que j'y pensais. Dans un moment de détresse. Penser n'est pas agir. »

« Et ces recherches sur les affaires de légitime défense ? Ces notes sur la façon de maquiller des violences conjugales ? »

Lucie haussa les épaules. « Pure curiosité intellectuelle. J'étais désespérée, je cherchais des exemples de femmes qui s'en étaient sorties. »

Blanchard secoua la tête. « Madame Moreau, arrêtez. C'est fini. Le procureur va requalifier les charges. Tentative d'assassinat, préméditation… Vous risquez vingt ans. »

« Vingt ans ? » Pour la première fois, Lucie sentit une fêlure dans sa voix. « Mais enfin, je n'ai tué personne ! »

« Vous avez tenté de le détruire psychologiquement. Et si votre plan avait fonctionné… » Blanchard referma le dossier. « Madame, je vais

être franc. Avec ces éléments, je ne peux plus vous défendre. »

« Comment ça ? »

« Je ne peux pas plaider l'innocence d'une femme qui a planifié pendant trois ans la destruction de sa famille. » Il se leva. « Je vais demander à me retirer du dossier. Trouvez-vous un autre avocat. »

« Attendez ! » Lucie se dressa. « Vous ne pouvez pas m'abandonner ! »

« Madame, vous m'avez menti. Depuis le début. Vous m'avez fait croire à la version de la femme trompée qui perd la raison. Alors qu'en réalité… » Il la regarda avec répulsion. « En réalité, vous êtes exactement ce dont vous accusez votre mari. Une manipulatrice. »

Blanchard sortit, laissant Lucie seule avec ses photocopies. Elle les relut, cherchant une faille, une interprétation alternative. Mais c'était impossible. Ses propres mots la condamnaient.

Elle avait commis une erreur fatale. Garder des traces écrites. Elle qui était si prudente d'habitude, qui effaçait ses messages, qui ne laissait jamais de preuves… Pourquoi avait-elle conservé ce carnet ?

Par orgueil, réalisa-t-elle. Elle était si fière de son plan, si satisfaite de sa sophistication, qu'elle avait voulu le conserver comme un trophée. La preuve de son intelligence supérieure.

Et maintenant, cette intelligence la perdait.

De retour dans sa cellule, Lucie s'allongea sur sa couchette et fixa le plafond. Pour la première fois depuis des mois, elle était vraiment seule. Plus d'avocat pour la défendre. Plus de journaliste pour relayer sa version. Plus de codétenues pour la plaindre — car elles aussi finiraient par apprendre la vérité.

Elle ferma les yeux et repensa à sa vie. Quand avait-elle commencé à mentir ? À manipuler ? Elle ne s'en souvenait même plus. C'était devenu si naturel, si automatique. Comme respirer.

Petite fille déjà, elle obtenait tout de ses parents en jouant sur leurs émotions. À l'école, elle retournait les professeurs contre ses camarades. Au lycée, elle séduisait les garçons pour les utiliser, puis les abandonnait sans remords.

Julien avait été différent. Pas plus intelligent — au contraire, il était d'une naïveté désarmante. Mais il avait quelque chose qu'elle ne possédait pas : une bonté authentique. Une capacité d'amour vrai.

Au début, cela l'avait intriguée. Puis agacée. Puis révoltée. Comment pouvait-on être si simple, si prévisible ? Comment pouvait-on aimer sans calcul, sans arrière-pensée ?

Elle avait essayé de le comprendre. Puis de l'imiter. Puis de le

détruire. Car Julien lui renvoyait une image d'elle-même qu'elle ne supportait pas : celle d'une femme incapable d'aimer.

Et les enfants… Mon Dieu, les enfants. Emma avec ses grands yeux curieux, Tom avec ses câlins spontanés. Ils l'aimaient sans condition, naturellement, comme ils respiraient. Et elle, elle ne ressentait rien. Rien d'autre qu'une lassitude face à leurs besoins constants.

Elle avait joué son rôle de mère parfaitement. Mais c'était exactement ça : un rôle. Derrière le masque, elle comptait les jours jusqu'à leur majorité, jusqu'à sa liberté.

Lucie se redressa et regarda autour d'elle. Cette cellule de trois mètres carrés serait son univers pour les vingt prochaines années. Plus de manipulation, plus de mensonges, plus de jeux psychologiques. Juste elle, face à elle-même.

Elle pensa à Julien, libre maintenant, reconstruisant sa vie avec Emma et Tom. Il finirait par rencontrer quelqu'un d'autre. Une femme normale, capable d'aimer, de donner sans calculer. Les enfants auraient une vraie mère.

Cette pensée aurait dû la rendre folle de jalousie. Mais étrangement, elle ne ressentait rien. Juste une curiosité détachée, comme si elle observait la vie d'inconnus.

On frappa à sa porte. L'heure de la promenade. Lucie se leva et suivit les autres détenues dans la cour. Elles parlaient de leurs familles, de leurs enfants qui leur manquaient, de leurs hommes qui les attendaient. Des émotions qu'elle ne comprenait pas.

« Lucie ! » Nadia, sa voisine de cellule, l'interpella. « Tu as l'air bizarre. Ça va ? »

« Ça va. »

« Tu as vu ton avocat ? »

« Oui. » Lucie hésita. « Il ne veut plus me défendre. »

« Pourquoi ? »

« Parce qu'il a découvert qui je suis vraiment. »

Nadia fronça les sourcils. « Comment ça ? »

Lucie la regarda. Cette femme simple, honnête à sa façon, incarcérée pour un trafic de drogue qu'elle avait commis par amour pour un homme qui l'avait abandonnée. Même dans le crime, Nadia avait agi par émotion. Par amour.

« Nadia, est-ce que tu as déjà rencontré quelqu'un d'incapable d'aimer ? »

« Incapable comment ? »

« Quelqu'un pour qui l'amour n'existe pas. Qui ne ressent rien pour personne. Qui ne comprend même pas ce que ça veut dire. »

Nadia recula instinctivement. « Tu parles de toi ? »

Lucie hocha la tête. « Je pense que je suis née comme ça. Cassée. Vide. »

« Mais tes enfants… »

« Je n'ai jamais aimé mes enfants. » Les mots sortaient de sa bouche avec une froideur clinique. « Je les ai eus parce que c'était ce qu'on attendait de moi. Mais je n'ai jamais ressenti d'affection pour eux. »

Nadia la regardait avec horreur. « Tu es en train de me dire que… »

« Que je suis un monstre. Oui. Un monstre qui imite parfaitement l'humanité. » Lucie sourit. « Pendant quinze ans, j'ai joué la comédie. La femme aimante, la mère parfaite. Et personne ne s'est douté de rien. »

« Sauf ton mari. »

« Non. Julien n'a rien vu non plus. Il était trop amoureux pour voir. » Lucie se remit à marcher. « C'est ça le plus drôle. Il m'aimait vraiment. Sincèrement. Et moi, je ne comprenais même pas ce qu'il ressentait. »

Nadia s'éloigna, visiblement troublée. Lucie la regarda partir sans émotion. Encore quelqu'un qui découvrait sa vraie nature et la fuyait. Comme Blanchard. Comme tous ceux qui finiraient par comprendre.

Le soir, seule dans sa cellule, Lucie écrivit une lettre. Pas à Julien, pas aux enfants. À elle-même. Une sorte de testament psychologique.

« Je m'appelle Lucie Moreau et je suis probablement ce qu'on appelle une psychopathe. Pas le genre qui tue au hasard dans la rue. Le genre qui détruit méthodiquement ceux qui l'entourent. Le genre qui ne ressent rien mais imite parfaitement les émotions. »

« J'ai détruit un homme bon, traumatisé deux enfants innocents, manipulé ma propre famille. Non pas par folie, non pas par désespoir, mais parce que c'était plus pratique pour mes projets. »

« Si j'avais un regret, ce serait de m'être fait prendre. Pas de ce que j'ai fait. Je ne regrette rien parce que je ne ressens rien. C'est ma malédiction et ma force. »

« Dans quelques mois, je serai jugée. Condamnée probablement. Et je passerai le reste de ma vie en prison. Cela aussi m'est égal. Car je n'ai jamais vraiment vécu. J'ai juste existé, en imitant la vie. »

Elle plia la lettre et la glissa sous son matelas. Un jour, peut-être,

quelqu'un la lirait. Un psychiatre, un criminologue. Quelqu'un qui voudrait comprendre comment on devient un monstre.

Car c'était ça, sa dernière manipulation : faire croire qu'elle était née comme ça. Incapable d'amour par nature. Alors qu'au fond, elle savait la vérité. Elle avait choisi. À chaque étape, à chaque manipulation, à chaque mensonge, elle avait choisi.

Le mal était un choix. Et elle l'avait fait, consciemment, méthodiquement, jour après jour.

Lucie s'allongea et ferma les yeux. Demain, elle chercherait un nouvel avocat. Quelqu'un de naïf, de compatissant, qu'elle pourrait manipuler. Car même au fond du trou, même avec toutes les preuves contre elle, elle ne renonçait pas.

Elle ne savait pas faire autrement. C'était sa nature profonde : manipuler, mentir, détruire. Même quand c'était inutile. Même quand c'était perdu d'avance.

Car les vrais monstres ne changent jamais. Ils s'adaptent, ils évoluent, ils trouvent de nouvelles stratégies. Mais ils restent des monstres.

Et Lucie Moreau était un monstre parfait. Le genre qui dort paisiblement, même dans une cellule, même face à vingt ans de prison.

Le genre qui ne regrette rien. Parce qu'elle ne ressent rien.

Et que les monstres ne connaissent ni remords ni rédemption.

Juste la satisfaction froide d'avoir été parfaite dans leur genre.

Jusqu'au bout.

31

15 novembre, Commissariat.

Les preuves parlent d'elles-mêmes.

Le commissaire Durand étalait les pièces à conviction sur la grande table de la salle de réunion. Quinze mois d'enquête résumés en quelques dizaines de documents. Photos, témoignages, relevés bancaires, expertises médicales, et au centre, comme une pièce maîtresse macabre, la photocopie du carnet de Lucie Moreau.

Julien observait cet inventaire de sa propre destruction avec un mélange de fascination et d'horreur. Chaque document racontait un pan de son calvaire. Chaque preuve révélait l'ampleur de la manipulation dont il avait été victime.

« Récapitulons, » dit le commissaire en s'adressant à l'assemblée réunie. Marie Dubois, le procureur Martineau, l'expert psychiatre, et Philippe. Tous ceux qui avaient contribué à démanteler le mensonge de Lucie.

« Premier élément : les témoignages. » Durand brandit une liasse de dépositions. « Madame Roussel, quatre-vingt-treize pages d'observations détaillées. Philippe Dubois, corroboration des comportements suspects. Emma Moreau, témoignage de l'enfant victime. Sophie Mercier, aveux de corruption. »

Le procureur prenait des notes. « Et les preuves matérielles ? »

« Considérables. » Durand sortit un classeur. « Transactions bancaires frauduleuses sur trois ans. Vingt-trois mille euros détournés. Assurances-vie souscrites à l'insu de monsieur Moreau. Photos de madame Roussel prouvant la corruption de témoin. »

Marie Dubois se pencha sur les documents. « Et les preuves médicales ? »

« Là, c'est plus complexe. » L'expert psychiatre, le docteur Vernoux, prit la parole. « J'ai analysé les ordonnances du docteur Leblanc. Les dosages prescrits étaient effectivement excessifs. Combinés entre eux, ces médicaments pouvaient provoquer confusion, perte de mémoire, désorientation. »

« Le docteur Leblanc était-il complice ? » demanda le procureur.

« Difficile à prouver. Soit il était incompétent, soit il était manipulé par madame Moreau. Dans les deux cas, sa responsabilité est engagée. »

Julien écoutait ce résumé clinique de son calvaire. Chaque mot le renvoyait à ces mois terribles où il avait douté de sa propre santé mentale. Ces nuits où il cherchait ses clés, persuadé de perdre la raison. Ces conversations avec Philippe où il ne se rappelait plus ce qu'il avait dit.

« Monsieur Moreau ? » Le commissaire le regardait avec bienveillance. « Comment vous sentez-vous face à ces révélations ? »

« Soulagé. Et en colère. » Julien regarda le carnet de Lucie. « Soulagé de comprendre enfin. En colère de voir jusqu'où elle était prête à aller. »

« Le plan d'assassinat vous choque-t-il ? »

« Plus que tout le reste. » Julien serra les poings. « Manipuler, mentir, voler… c'était déjà monstrueux. Mais planifier ma mort… C'est au-delà de tout ce que j'imaginais. »

Le docteur Vernoux ouvrit un autre dossier. « J'ai expertisé madame Moreau en prison. Elle présente tous les signes d'un trouble de la personnalité antisociale. Ce qu'on appelait autrefois psychopathie. »

« C'est-à-dire ? » demanda Marie.

« Absence d'empathie, manipulation pathologique, incapacité à ressentir de la culpabilité. Elle agit sans remords, uniquement guidée par ses intérêts personnels. »

« Était-elle consciente de ses actes ? »

« Parfaitement. Ce n'est pas une maladie qui altère le discernement. C'est un trouble de la personnalité. Elle savait exactement ce qu'elle faisait. »

Philippe, qui était resté silencieux, prit la parole. « Docteur, ça veut dire qu'elle ne peut pas guérir ? »

« Les troubles antisociaux sont très résistants aux thérapies. Ces personnes ne voient pas l'intérêt de changer puisqu'elles ne souffrent pas de leur comportement. Ce sont les autres qui souffrent. »

Le procureur referma son dossier. « Messieurs-dames, avec ces éléments, nous avons un dossier solide. Très solide. Madame Moreau risque vingt ans de réclusion criminelle. »

« Et ses chances d'acquittement ? » demanda Marie.

« Nulles. Avec le carnet, les témoignages concordants, les preuves financières… Elle sera condamnée. La seule question est la durée de la

peine. »

Julien se leva et alla à la fenêtre. Dehors, la vie continuait normalement. Les gens allaient au travail, accompagnaient leurs enfants à l'école, vivaient leurs petits bonheurs quotidiens. Il avait failli perdre tout ça. Sa famille, sa liberté, sa santé mentale. À cause d'une femme qui ne ressentait rien pour personne.

« Monsieur Moreau, » dit le commissaire, « il y a une dernière chose. Nous avons retrouvé d'autres victimes. »

Julien se retourna. « Quoi ? »

« En enquêtant sur le passé de votre épouse, nous avons découvert qu'elle avait déjà manipulé d'autres personnes. Son ancien patron, qui s'est suicidé après l'avoir accusée de harcèlement moral. Un ex-petit ami qui a fait une dépression après leur rupture. »

« Mon Dieu. »

« Lucie Moreau est une prédatrice récidiviste. Vous n'êtes pas sa première victime. Juste… la plus documentée. »

Marie se pencha vers Julien. « Ces éléments renforcent encore l'accusation. Ils prouvent un mode opératoire récurrent. »

Le procureur consulta son agenda. « Le procès aura lieu le 15 mars. Dans quatre mois. Monsieur Moreau, vos enfants sont-ils prêts à témoigner ? »

« Emma oui. Tom… je préférerais l'épargner. Il n'a que huit ans. »

« C'est compréhensible. Le témoignage d'Emma suffira. Son carnet d'observations sera versé au dossier. »

Philippe prit la parole. « Et nous ? Madame Roussel, moi, Sophie… on témoignera tous ? »

« Bien sûr. Vous êtes nos témoins clés. » Le commissaire empila les documents. « Messieurs-dames, dans quatre mois, justice sera rendue. Cette femme paiera pour ce qu'elle a fait. »

La réunion se termina vers 18 h. Julien sortit du commissariat avec Marie et Philippe. L'air froid de novembre lui fit du bien après l'atmosphère confinée de la salle de réunion.

« Julien, » dit Marie, « comment vous sentez-vous ? »

« Bizarre. Soulagé que ce soit bientôt fini. Mais aussi… vide. Comme si je découvrais que ma vie entière était un mensonge. »

« Pas votre vie entière. Juste votre mariage. »

« Quinze ans. Quinze ans avec une femme qui ne m'a jamais aimé. Qui ne m'a même jamais vu comme un être humain. »

Philippe posa une main sur son épaule. « Mec, arrête de te torturer. Tu as été la victime d'une manipulation de haut niveau. Tu n'as rien à te reprocher. »

« Si. De ne pas avoir vu. De ne pas avoir protégé mes enfants. »

« Julien, » dit Marie fermement, « personne n'aurait vu. Cette femme était d'une sophistication rare. Même les professionnels s'y sont laissé prendre. »

Ils marchèrent en silence vers leurs voitures. Julien pensait au procès qui l'attendait. À cette confrontation finale avec Lucie. La reverrait-il ? L'entendrait-il mentir une dernière fois ?

« Marie, » dit-il, « serai-je obligé de la voir au procès ? »

« Oui. Elle sera dans le box des accusés. Vous serez dans la salle. »

« Et si elle essaie encore de manipuler ? De jouer les victimes ? »

« Elle essaiera forcément. Mais cette fois, nous avons les preuves. Son carnet, vos témoignages, l'expertise psychiatrique. Elle ne pourra plus rien cacher. »

Philippe monta dans sa voiture. « Julien, on se voit demain à la boulangerie ? »

« Oui. Il faut que je travaille. Que je reprenne une vie normale. »

« Une vraie vie normale. Pas celle que tu croyais avoir. »

Julien rentra chez lui vers 19 h. Emma et Tom l'attendaient, aidés par madame Roussel qui préparait le dîner. Cette image de famille recomposée le réconforta. Voilà sa vraie famille. Celle qui l'aimait sincèrement.

« Papa ! » Tom se jeta dans ses bras. « Madame Roussel nous a fait des crêpes ! »

« C'est formidable, bonhomme. »

Emma s'approcha, plus réservée. « Papa, comment ça s'est passé au commissariat ? »

« Bien. Très bien. Dans quatre mois, tout sera fini. »

« Et maman ? »

Julien hésita. Comment dire à une enfant de onze ans que sa mère était un monstre ? Que les experts la considéraient comme incurable ?

« Maman va être jugée. Et condamnée. Pour longtemps. »

Emma hocha la tête. « Tant mieux. Comme ça, elle ne pourra plus faire de mal à personne. »

Madame Roussel sourit. « Emma a raison. La justice va triompher. »

Ce soir-là, après avoir couché les enfants, Julien s'installa dans son salon avec madame Roussel. Ils buvaient un thé en regardant les photos du commissariat.

« Berthe, » dit-il, « sans vous, je serais peut-être mort. Ou interné. Ou les deux. »

« Allons donc. Vous vous en seriez sorti. »

« Non. J'étais en train de perdre pied. De croire vraiment que j'étais fou. » Julien la regarda. « Qu'est-ce qui vous a donné la force de nous aider ? »

« Ma mère. Cette femme que mon père a détruite et que personne n'a secourue. » Berthe essuya ses yeux. « J'ai juré que ça ne se reproduirait plus. Pas sous mes yeux. »

« Vous avez tenu votre promesse. »

« Nous avons tous tenu nos promesses. Vous, en protégeant vos enfants. Emma, en disant la vérité. Philippe, en témoignant. Chacun a fait sa part. »

Julien regarda par la fenêtre. La rue des Tilleuls était paisible, endormie. Dans quatre mois, il reviendrait de ce procès en homme libre. Vraiment libre. Libéré du mensonge qui avait empoisonné sa vie.

« Berthe, » dit-il, « qu'est-ce qu'on fait après ? Quand tout sera fini ? »

« On vit. Simplement. Honnêtement. En s'aimant les uns les autres. » Elle sourit. « C'est ça, la meilleure des vengeances contre les manipulateurs. Être heureux malgré eux. »

Cette nuit-là, Julien dormit paisiblement. Pour la première fois depuis des mois, il ne fit aucun cauchemar. Il rêva d'un avenir simple. Emma qui grandissait, devenait une femme forte et libre. Tom qui riait aux éclats. Madame Roussel qui vieillissait entourée d'amour.

Et lui, enfin lui-même. Plus jamais victime. Plus jamais manipulé. Plus jamais dans le doute.

Car les preuves parlaient d'elles-mêmes. Et la vérité, enfin, allait triompher.

Dans quatre mois exactement. Devant un tribunal. Devant la justice des hommes.

Et cette perspective lui donnait une force qu'il n'avait jamais ressentie. La force de celui qui sait qu'il a raison. Que son combat est juste. Que sa cause est noble.

La force de la vérité. Enfin libérée de tous les mensonges.

Et prête à briller de mille feux dans la lumière d'un tribunal.

32

Madame Roussel, 17 h 30.

Témoigner pour la vérité.

Berthe Roussel ajustait ses gants dans l'antichambre du tribunal de grande instance. À soixante-dix-huit ans, elle n'avait jamais mis les pieds dans un palais de justice. L'architecture imposante, les couloirs de marbre, l'agitation des avocats en robe noire — tout cela l'impressionnait malgré elle.

Mais pas au point de la faire trembler. Elle avait vécu deux guerres, survécu aux bombardements, enterré un mari et trois amis chers. Un procès, même important, ne l'intimidait pas. Elle était là pour dire la vérité. Toute la vérité. Rien que la vérité.

« Madame Roussel ? » L'huissier l'appelait. « C'est à vous. »

Elle se leva, vérifia une dernière fois que son sac contenait ses quinze carnets d'observations, et suivit l'homme en uniforme. En poussant la porte de la salle d'audience, elle fut saisie par l'atmosphère solennelle du lieu.

La salle était comble. Au premier rang, Julien était assis avec Emma. La fillette portait une robe bleue marine, ses cheveux soigneusement coiffés. Elle avait grandi pendant ces mois de procédure. À onze ans et demi, elle avait l'assurance grave d'une enfant qui a traversé l'enfer.

Julien lui adressa un sourire encourageant. Il avait témoigné le matin même, racontant avec une émotion contenue ses mois de calvaire. Sa découverte progressive de la manipulation. Sa descente aux enfers organisée par celle qu'il aimait.

Berthe chercha Lucie du regard et la trouva dans le box des accusés. Cette femme qu'elle avait observée pendant des mois, dont elle avait documenté chaque mensonge, chaque manipulation. Lucie portait un tailleur gris sage, les cheveux tirés en chignon. L'image parfaite de la femme respectable injustement accusée.

Mais Berthe connaissait ses yeux. Ces yeux froids qu'Emma avait si bien décrits. Des yeux de serpent, avait dit la petite. C'était exactement ça.

« Madame Roussel, » la voix du président la ramena à la réalité. «

Veuillez vous approcher de la barre. »

Berthe s'avança et prêta serment. Sa voix était ferme, claire. Soixante-dix-huit ans, mais une diction parfaite. L'héritage de Roger, qui lui avait appris l'importance des mots justes.

« Madame Roussel, » dit le président, « vous êtes le témoin principal de cette affaire. Pouvez-vous nous expliquer dans quelles circonstances vous avez été amenée à observer la famille Moreau ? »

« Monsieur le président, je suis la voisine d'en face. Depuis quarante-deux ans, j'habite au 14 rue des Tilleuls. J'ai vu naître Emma et Tom, j'ai vu grandir cette famille. »

« Et qu'est-ce qui vous a alertée ? »

Berthe regarda le public, puis Julien, puis Lucie. « Les insomnies. Depuis la mort de mon mari, je ne dors plus vraiment. Je passe mes nuits à la fenêtre. Et j'ai commencé à voir des choses… troublantes. »

« Quelles choses ? »

« Des comportements qui ne collaient pas. Madame Moreau qui sortait en pleine nuit pour des promenades inexpliquées. Monsieur Moreau qui cherchait ses clés, ses affaires, avec une régularité suspecte. Et surtout… » Berthe marqua une pause. « La façon dont madame Moreau regardait son mari quand elle pensait être seule. »

« Pouvez-vous préciser ? »

« Un regard froid. Calculateur. Pas le regard d'une épouse aimante. Le regard de quelqu'un qui observe sa proie. »

Maître Blanchard, le nouvel avocat de Lucie — le troisième depuis le début de l'affaire — se leva. « Objection ! Le témoin interprète ! »

« Monsieur l'avocat, » dit le président, « laissez madame Roussel s'exprimer. Madame, continuez. »

Berthe sortit son premier carnet. « J'ai tout noté. Quinze mois d'observations. Dates, heures, comportements. Tout. »

« Donnez-nous un exemple. »

« 22 septembre. 3 h 47 du matin. » Berthe lut directement dans son carnet. « Julien sort pour aller travailler. Il titube légèrement, a l'air désorienté. Lucie l'observe depuis la fenêtre du salon avec un sourire satisfait. Elle attend qu'il démarre pour éteindre la lumière. »

« Et cela vous a paru suspect ? »

« Monsieur le président, j'ai élevé quatre enfants. J'ai été mariée quarante-cinq ans. Je connais la différence entre l'inquiétude d'une épouse et la satisfaction d'un prédateur. »

Un murmure parcourut la salle. Lucie restait impassible, mais Berthe vit ses mains se crisper sur le rebord du box.

« Madame Roussel, quand avez-vous commencé à soupçonner une manipulation ? »

« Quand j'ai vu madame Moreau corrompre Sophie Mercier. La nuit du 25 octobre. »

Berthe raconta la rencontre secrète au Café Central. L'enveloppe qui changeait de main. La terreur de Sophie après les dernières paroles de Lucie.

« Vous avez photographié cette scène ? »

« Oui. » Berthe sortit les clichés de son sac. « Tout est là. L'heure, la date, les protagonistes. Et l'expression de madame Moreau. Celle d'une femme qui vient de réussir un mauvais coup. »

Le procureur prit les photos et les fit circuler. Berthe vit Lucie les regarder avec une rage contenue. Pour la première fois depuis le début du procès, elle perdait sa maîtrise.

« Madame Roussel, » intervint l'avocat de la défense, « n'est-il pas étrange qu'une femme de votre âge passe ses nuits à espionner ses voisins ? »

Berthe le regarda droit dans les yeux. « Monsieur l'avocat, appelez ça comme vous voulez. Espionnage, surveillance, vigilance citoyenne. Moi, j'appelle ça sauver une famille. »

« Mais enfin, qu'est-ce qui vous donnait le droit… »

« Le droit ? » Berthe se redressa. « Le droit d'une femme qui a vu sa propre mère être détruite par un manipulateur. Le droit d'une grand-mère qui refuse de voir des enfants innocents sacrifiés par l'ambition de leur mère. »

« Madame… »

« Non ! » Berthe éleva la voix. « Vous n'allez pas me faire passer pour une vieille folle qui invente des histoires ! J'ai des preuves ! Des faits ! Des dates ! Des témoins ! »

Elle vida son sac sur la barre. Quinze carnets s'étalèrent devant elle. Quinze mois de notes méticuleuses.

« Voilà ma réponse ! Quinze carnets ! Mille pages d'observations ! Trois cents photos ! Tout y est ! Chaque mensonge de cette femme ! Chaque manipulation ! Chaque moment où elle a détruit psychologiquement son mari ! »

Le silence s'installa dans la salle. Berthe reprit son souffle et regarda les jurés.

« Mesdames et messieurs les jurés, j'ai soixante-dix-huit ans. Je ne vous mens pas. Je n'ai aucun intérêt dans cette affaire, aucun bénéfice à tirer de ce témoignage. Je suis juste une vieille dame qui a refusé de fermer les yeux sur une injustice. »

Elle se tourna vers Lucie. « Cette femme a programmé la destruction de sa propre famille. Pas par passion, pas par folie, pas par désespoir. Par calcul. Froidement. Méthodiquement. »

« Madame Roussel… » commença l'avocat.

« J'ai fini. » Berthe rassembla ses carnets. « J'ai dit ce que j'avais à dire. La vérité. Toute la vérité. Maintenant, c'est à vous de juger. »

Elle retourna s'asseoir dans le public. Emma lui adressa un petit signe de la main. Julien essuyait discrètement ses yeux.

Le président appela le témoin suivant. Philippe, l'associé de Julien, qui confirma les observations de Berthe. Puis Sophie, qui raconta en sanglotant comment Lucie l'avait manipulée. Puis le docteur Morel, qui expliqua pourquoi Julien n'avait jamais été vraiment malade.

À 19 h, la séance fut suspendue. Berthe sortit du tribunal épuisée mais soulagée. Elle avait dit ce qu'elle devait dire. Maintenant, justice devait être rendue.

Julien la rattrapa sur les marches du palais. « Madame Roussel, je ne sais pas comment vous remercier. »

« En étant heureux. En élevant bien vos enfants. En ne laissant plus jamais personne vous manipuler. »

Emma s'approcha timidement. « Madame Roussel, est-ce que ça va aider papa ? »

« Oui, ma chérie. Après ce qu'on a dit aujourd'hui, ta maman ne pourra plus faire de mal à personne. »

« Elle va aller en prison ? »

« Pour très longtemps. »

Emma hocha gravement la tête. « Tant mieux. Comme ça, d'autres papas et d'autres enfants seront protégés. »

Cette phrase frappa Berthe. Cette petite fille de onze ans avait compris l'essentiel : il ne s'agissait pas seulement de leur famille. Il s'agissait de protéger toutes les futures victimes de Lucie Moreau.

En rentrant chez elle ce soir-là, Berthe s'installa une dernière fois à sa fenêtre. Demain, les délibérations commenceraient. Dans quelques jours, le verdict tomberait. Et alors, sa mission serait terminée.

Elle regarda la maison d'en face. Julien avait allumé toutes les

lumières. Il préparait probablement le dîner avec Emma. Tom devait jouer dans sa chambre. Une famille qui renaissait, lentement mais sûrement.

C'était pour ça qu'elle s'était battue. Pour ces moments simples. Pour ces rires d'enfants. Pour cette normalité retrouvée.

Berthe ferma ses rideaux et monta se coucher. Pour la première fois depuis des mois, elle s'endormit rapidement. Sans angoisse, sans vigilance, sans surveillance.

Car son travail était fait. Elle avait témoigné pour la vérité. Et la vérité, maintenant, parlait d'elle-même.

Demain, douze jurés décideraient du sort de Lucie Moreau. Berthe leur faisait confiance. Après ce qu'ils avaient entendu, après les preuves qui avaient été présentées, ils ne pouvaient que condamner.

La justice triompherait. Enfin.

Et Berthe Roussel pourrait enfin dormir en paix. Après quinze mois de veille, elle avait mérité ce repos.

Le repos de celle qui a accompli son devoir. Jusqu'au bout.

Car les insomniaques ne gardent la nuit que pour protéger le jour.

Et le jour, enfin, allait se lever sur cette famille.

Un jour sans mensonges. Sans manipulation. Sans peur.

Un jour de liberté. Un jour de vérité. Un jour de justice.

Et c'était le plus beau cadeau qu'une vieille dame pouvait offrir à des enfants qu'elle aimait comme ses propres petits-enfants.

La paix. Enfin. Pour tous.

33

Julien, 20 novembre.

Reconstruire sur des décombres.

Julien regardait le jugement posé sur la table de la cuisine. Vingt-deux ans de réclusion criminelle. Tentative d'assassinat, manipulation psychologique aggravée, détournement de fonds, corruption de témoin. Le maximum de ce que prévoyait la loi. Lucie ne sortirait de prison qu'à cinquante-quatre ans. Emma et Tom seraient adultes. Ils auraient eu le temps de grandir, de guérir, d'oublier.

Cinq jours s'étaient écoulés depuis le verdict. Cinq jours pendant lesquels Julien avait vécu dans un état second, oscillant entre soulagement et vertige. C'était fini. Vraiment fini. Plus jamais Lucie ne pourrait leur nuire.

Il plia le document et le rangea dans le tiroir du bureau. Un jour, peut-être, Emma et Tom voudraient le lire. Comprendre exactement ce qui s'était passé. Mais pas maintenant. Maintenant, il fallait se reconstruire.

« Papa ? » Emma descendait l'escalier, déjà habillée pour l'école. « Tu as l'air triste. »

« Pas triste. Juste… bizarre. Comme si je me réveillais d'un long cauchemar. »

Emma s'assit en face de lui à table. À onze ans et demi, elle avait cette gravité particulière des enfants qui ont traversé l'épreuve. Mais aussi une force nouvelle, une assurance qu'elle n'avait jamais eue du vivant de leur couple.

« Papa, est-ce que tu regrettes d'avoir épousé maman ? »

La question le prit de court. « Pourquoi tu me demandes ça ? »

« Parce que si tu ne l'avais pas épousée, Tom et moi on ne serait pas nés. »

Julien la regarda avec tendresse. Cette petite fille qui s'inquiétait encore de la culpabilité de son père, même après tout ce qu'ils avaient traversé.

« Emma, tu es la plus belle chose qui me soit jamais arrivée. Toi et

Tom. Si je devais revivre ma vie en sachant ce qui m'attendait, je referais exactement les mêmes choix. »

« Même en sachant que maman était méchante ? »

« Même en sachant ça. Parce que sans ces quinze années, je ne vous aurais pas eus. Et vous, vous valez tous les sacrifices du monde. »

Emma sourit. Le premier vrai sourire qu'il lui voyait depuis des mois. « Papa, est-ce que tu vas retomber amoureux un jour ? »

« Je ne sais pas. Pour l'instant, j'ai envie de me concentrer sur vous. De rattraper le temps perdu. »

« Quel temps perdu ? »

« Toutes ces fois où j'étais confus, absent, inquiet. Où je n'étais pas vraiment présent pour vous. »

« Mais papa, ce n'était pas ta faute. C'était maman qui te rendait comme ça. »

Tom déboula dans la cuisine en pyjama, ses cheveux en bataille. « Papa ! J'ai fait un cauchemar ! »

Julien le prit dans ses bras. Depuis le procès, Tom faisait souvent des cauchemars. Pas sur sa mère — il était trop petit pour vraiment comprendre. Mais sur l'instabilité, le changement, la peur de perdre son père.

« Raconte-moi ton cauchemar, bonhomme. »

« Tu partais. Tu montais dans une voiture blanche et tu ne revenais plus. »

Julien serra son fils contre lui. « Tom, écoute-moi bien. Je ne partirai jamais. Plus jamais. Tu comprends ? »

« Tu promets ? »

« Je promets. » Julien regarda Emma. « Je vous promets à tous les deux. Plus jamais je ne vous quitterai. Plus jamais personne ne nous séparera. »

Après avoir déposé les enfants à l'école, Julien se rendit à la boulangerie. Philippe l'accueillit avec un grand sourire.

« Alors, patron ? Comment on se sent ? »

« Libre. Et terrifié. »

« Terrifié ? »

« Maintenant que c'est fini, je réalise à quel point j'ai frôlé la catastrophe. Si madame Roussel n'avait pas été là… »

« Mais elle était là. C'est ça qui compte. » Philippe lui tendit un

tablier. « Allez, au boulot. Il faut nourrir le quartier. »

Julien enfila sa blouse et se dirigea vers le fournil. Retrouver ses gestes, ses automatismes, ses recettes. Cette routine qui l'avait sauvé pendant les mois les plus sombres. Cette constante dans sa vie chamboulée.

Mais aujourd'hui, c'était différent. Il ne pétrissait plus avec cette angoisse sourde qui l'habitait depuis des mois. Il ne guettait plus les signes de sa prétendue folie. Il travaillait en paix, l'esprit clair, le cœur léger.

« Julien ? » Une voix familière l'interpella. Sophie, la serveuse du Café Central, se tenait à l'entrée du fournil.

« Sophie ? Qu'est-ce que vous faites là ? »

« Je… je voulais vous parler. Vous excuser. Pour ce que j'ai fait. »

Julien s'essuya les mains et s'approcha d'elle. Sophie avait maigri. Ses yeux étaient cernés, ses traits tirés. Le procès avait été une épreuve pour elle aussi.

« Sophie, vous n'avez pas à vous excuser. Vous étiez une victime, comme moi. »

« Non. » Elle secoua la tête. « J'aurais dû résister. J'aurais dû voir que madame Moreau mentait. »

« Elle était très forte. Elle nous a tous manipulés. »

« Vous, vous n'avez pas accepté d'argent pour mentir. »

Julien posa une main sur son épaule. « Sophie, Lucie savait exactement sur quoi appuyer. Votre mère malade, vos difficultés financières… Elle a exploité votre détresse. »

« Comment vous faites pour me pardonner ? »

« Parce que la colère ne sert à rien. Et parce que vous avez fini par dire la vérité. C'est ça qui compte. »

Sophie essuya ses yeux. « Monsieur Moreau, comment on fait pour se reconstruire après ça ? »

« On vit. Un jour après l'autre. On se concentre sur les gens qu'on aime. Et on apprend à faire confiance à nouveau. »

« Vous y arrivez ? »

« J'essaie. Avec l'aide de mes enfants. Et de madame Roussel. Et de Philippe. »

« Vous avez de la chance d'avoir des gens comme ça. »

« Oui. Et vous aussi, vous finirez par les trouver. Il faut juste du

temps. »

Sophie repartit, un peu moins voûtée qu'en arrivant. Julien retourna à son travail, pensif. Combien d'autres victimes Lucie avait-elle faites ? Combien d'autres Sophie, d'autres Julien, d'autres familles détruites par ses manipulations ?

Le procès avait révélé ses anciens méfaits. Son patron qui s'était suicidé. Son ex-petit ami qui avait fait une dépression. Combien d'autres qu'on ne connaîtrait jamais ?

À 16 h 30, Julien quitta la boulangerie pour aller chercher les enfants. En chemin, il croisa le docteur Leblanc. L'homme qui avait été l'instrument involontaire de Lucie. Qui avait prescrit ces médicaments empoisonnés sans se douter qu'il participait à une manipulation.

« Monsieur Moreau. » Le docteur s'arrêta, mal à l'aise. « Comment allez-vous ? »

« Bien. Très bien. »

« J'ai suivi le procès. J'ai… j'ai du mal à croire que j'ai pu être si aveugle. »

Julien le regarda. Cet homme aussi était une victime. Un professionnel compétent que Lucie avait manipulé avec une habileté diabolique.

« Docteur, vous n'êtes pas responsable. Elle était très convaincante. »

« J'aurais dû voir les signes. Ces dosages excessifs, ces interactions médicamenteuses… »

« Vous avez cru bien faire. C'est tout ce qui compte. »

« Monsieur Moreau, j'ai fermé mon cabinet. Je ne peux plus exercer après ça. »

Julien ne savait quoi répondre. Encore une vie détruite par Lucie. Encore un dommage collatéral de ses manipulations.

« Docteur, ce qui s'est passé ne définit pas qui vous êtes. Vous avez aidé beaucoup de gens avant cette histoire. »

« Mais j'ai failli vous détruire. »

« Non. C'est Lucie qui a failli me détruire. Vous n'étiez qu'un instrument. »

Le docteur hocha la tête et s'éloigna. Julien le regarda partir avec une pointe de tristesse. Combien de vies Lucie avait-elle brisées ? Combien de destins avait-elle détruits par son égoïsme ?

À l'école, Emma et Tom l'attendaient avec impatience. Tom se jeta dans ses bras comme chaque soir, Emma lui prit la main avec cette

tendresse nouvelle qu'elle avait développée.

« Papa, » dit Emma en chemin, « madame Girard m'a dit qu'on pouvait changer de nom si on voulait. »

« Pourquoi veux-tu changer de nom ? »

« Pour ne plus porter le nom de maman. »

Julien s'arrêta. « Emma, Moreau c'est mon nom aussi. Vous portez mon nom, pas seulement celui de maman. »

« Ah. » Emma réfléchit. « Alors ça va. Je peux garder Moreau. »

Tom, qui n'avait pas suivi la conversation, sautillait en racontant sa journée. Il avait retrouvé son insouciance d'enfant. Sa capacité d'émerveillement. Pour lui, l'épisode Lucie était déjà en train de s'estomper.

En rentrant, ils trouvèrent madame Roussel qui les attendait avec un gâteau au chocolat. Depuis le procès, elle venait tous les jours. Officiellement pour aider. Officieusement parce qu'elle était devenue leur famille.

« Mes chéris ! Comment s'est passée votre journée ? »

Emma et Tom se précipitèrent vers elle, la bombardant de questions et d'anecdotes. Julien les regarda avec émotion. Cette famille recomposée, différente, mais unie par l'amour et la vérité.

Le soir, après avoir couché les enfants, Julien s'installa avec madame Roussel dans le salon. Ils buvaient un thé en regardant les photos du procès dans le journal local.

« Berthe, » dit-il, « qu'est-ce qu'on fait maintenant ? »

« On vit. Simplement. Honnêtement. »

« Et Lucie ? »

« Lucie appartient au passé. Vingt-deux ans de prison, ça laisse le temps de construire autre chose. »

Julien regarda par la fenêtre. La rue des Tilleuls était paisible, éclairée par les lampadaires. Une rue normale, dans une banlieue normale, où des familles normales vivaient leurs petits bonheurs quotidiens.

« Berthe, vous pensez que je pourrais refaire ma vie ? Aimer à nouveau ? »

« Bien sûr. Mais pas tout de suite. Il faut d'abord que vous appreniez à vous faire confiance. »

« Comment ça ? »

« Vous avez douté de vous-même pendant des mois. Vous avez cru que vous perdiez la raison. Il faut du temps pour retrouver confiance en son propre jugement. »

Julien hocha la tête. C'était exactement ça. Cette peur permanente de ne plus savoir distinguer le vrai du faux. Cette méfiance envers ses propres perceptions.

« Et les enfants ? »

« Les enfants vont bien. Emma est remarquable de maturité. Tom retrouve son innocence. Ils guériront. »

« Sans séquelles ? »

« Avec des cicatrices. Mais des cicatrices qui les rendront plus forts. Plus lucides. Plus résistants aux manipulations. »

Cette nuit-là, Julien dormit profondément. Sans cauchemars, sans angoisses, sans cette vigilance épuisante qui l'habitait depuis des mois. Il rêva d'un avenir simple. Ses enfants qui grandissaient. Sa boulangerie qui prospérait. Des amis sincères autour de lui.

Et peut-être, un jour, l'amour. Le vrai amour. Celui qui construit au lieu de détruire. Qui libère au lieu d'emprisonner. Qui dit la vérité au lieu de mentir.

Mais ça, c'était pour plus tard. Pour l'instant, il avait assez à faire avec le présent. Élever ses enfants. Reconstruire sa confiance. Réapprendre à vivre sans peur.

Car c'était ça, finalement, la vraie victoire : retrouver la simplicité. La spontanéité. La capacité de faire confiance et d'être heureux.

Lucie avait tenté de lui voler sa vie. Mais elle avait échoué. Il était libre. Ses enfants étaient saufs. Et l'avenir s'ouvrait devant eux, lumineux et serein.

Il ne demandait rien d'autre. C'était déjà énorme. C'était déjà tout.

Car parfois, reconstruire sur des décombres permet de bâtir plus solide. Plus vrai. Plus beau.

Et Julien Moreau était prêt à construire cette nouvelle vie. Avec ses enfants, avec madame Roussel, avec tous ceux qui savaient aimer sans arrière-pensée.

Une vie simple. Une vie vraie. Une vie libre.

Enfin.

Elle ferma les rideaux et monta se coucher. Pour la première fois depuis des mois, elle s'endormit en souriant. L'insomnie avait enfin trouvé son utilité.

La nuit porte conseil, dit-on. Mais parfois, elle porte aussi la vérité. Et cette nuit-là, la vérité avait enfin retrouvé sa voix.

Forte, claire, incontestable.

Grâce à une vieille dame qui ne dormait jamais. Et qui avait décidé que maintenant, il était temps d'agir.

Car les insomniaques ne se contentent pas d'observer. Quand il le faut, ils se battent.

Et Berthe Roussel venait d'entrer en guerre. Une guerre qu'elle était bien décidée à gagner.

34

Lucie, Parloir.

Même en cage, certains fauves restent dangereux.

Lucie ajustait son uniforme de détenue dans le miroir métallique de sa cellule. Six mois de prison avaient creusé ses traits, durci son regard. Mais elle gardait cette prestance, cette beauté froide qui avait séduit Julien quinze ans plus tôt.

Aujourd'hui était un jour particulier. Pour la première fois depuis sa condamnation, elle avait demandé à voir Julien. Pas par remords — elle ne connaissait pas ce sentiment. Pas par nostalgie — le passé ne l'intéressait plus. Mais par curiosité. Elle voulait voir l'homme qu'elle avait failli détruire. Mesurer l'étendue de sa reconstruction.

L'huissier l'escorta jusqu'au parloir. Une salle froide, divisée par une cloison de verre. Julien était déjà là, assis en face de la place qu'elle allait occuper. Il avait changé. Ses épaules s'étaient redressées, son regard avait retrouvé cette assurance qu'elle lui avait méthodiquement volée. Il semblait… apaisé.

Lucie s'installa et décrocha le téléphone. Julien fit de même, mais ne dit rien. Il se contentait de l'observer, comme s'il découvrait enfin qui elle était vraiment.

« Bonjour, Julien. »

« Lucie. »

Sa voix était neutre. Ni colère, ni haine, ni douleur. Juste une politesse distante, comme s'il s'adressait à une inconnue.

« Tu as l'air en forme. »

« Je vais bien. »

« Et les enfants ? »

Julien hésita. « Ils vont bien aussi. »

« Ils me détestent ? »

« Non. Ils ne pensent plus à toi. »

Cette réponse frappa Lucie plus durement qu'elle ne l'aurait imaginé. Être haïe, cela supposait encore d'exister dans l'esprit de ses victimes.

Être oubliée, c'était pire. C'était être effacée.

« Julien, pourquoi es-tu venu ? »

« Curiosité. Je voulais voir si tu avais changé. »

« Et alors ? »

« Tu es exactement la même. Froide. Calculatrice. Incapable d'émotion véritable. »

Lucie sourit. « Et ça te rassure ? »

« Ça me confirme que j'ai eu raison de me battre contre toi. »

« Tu ne m'as jamais battue, Julien. Tu as juste survécu. »

« C'est déjà beaucoup. »

Lucie l'étudia à travers la vitre. Cet homme qu'elle avait manipulé, drogué, humilié, était assis face à elle avec une sérénité qu'elle ne comprenait pas. Comment pouvait-on pardonner ? Comment pouvait-on passer à autre chose après ce qu'elle lui avait fait subir ?

« Julien, est-ce que tu me détestes ? »

« Non. »

« Pourquoi ? »

« Parce que la haine, c'est encore un lien. Et je ne veux plus aucun lien avec toi. »

« Même pas la colère ? »

« Même pas. » Julien se pencha vers la vitre. « Lucie, tu veux que je te dise ce que je ressens en te regardant ? »

« Dis-moi. »

« De la pitié. »

Cette fois, Lucie accusa le coup. « De la pitié ? »

« Tu es la femme la plus pauvre que je connaisse. Tu as eu tout ce que la vie peut offrir de beau – l'amour, une famille, des enfants qui t'adoraient — et tu as tout détruit. Par égoïsme. Par incapacité à aimer. »

« Je n'ai jamais voulu de cette vie. »

« Je sais. C'est exactement ça qui me fait pitié. Tu ne sais pas ce que tu as perdu. »

Lucie serra le combiné. Pour la première fois depuis des mois, elle ressentait quelque chose qui ressemblait à… de la frustration ? De la rage ? Elle ne savait plus.

« Julien, je t'ai aimé. À ma façon. »

« Non. Tu as aimé l'idée de moi. L'homme parfait pour ton plan parfait. Mais tu ne m'as jamais vu comme un être humain. »

« Et les enfants ? »

« Les enfants étaient des accessoires. Des preuves de ta normalité. Tu n'as jamais été une mère. »

« Tu te trompes. »

« Lucie, arrête. Même maintenant, même ici, tu continues à mentir. À toi. À moi. À tout le monde. »

Lucie regarda autour d'elle. Cette salle froide, ces gardiens qui l'observaient, cette vitre qui la séparait du monde libre. Dans vingt-deux ans, elle sortirait. Elle aurait cinquante-quatre ans. Emma en aurait trente-trois, Tom trente. Ils auraient fondé leurs propres familles. Ils l'auraient définitivement oubliée.

« Julien, qu'est-ce que tu vas dire aux enfants ? Sur moi ? »

« La vérité. Quand ils seront assez grands pour la comprendre. »

« Quelle vérité ? »

« Que leur mère était malade. Pas physiquement. Pas mentalement. Mais dans son cœur. Qu'elle était incapable d'aimer. »

« Et ils te croiront ? »

« Ils te connaissent, Lucie. Ils ont vécu avec toi. Ils savent déjà. »

Lucie ferma les yeux. Elle repensait à ces enfants qu'elle avait portés, élevés, nourris sans jamais rien ressentir pour eux. Cette imposture permanente qui avait été sa maternité.

« Julien, est-ce que… est-ce que tu penses que je suis un monstre ? »

« Non. Les monstres inspirent la peur. Toi, tu n'inspires plus rien. »

« Je pourrais encore te faire du mal. »

« Comment ? » Julien sourit pour la première fois. « Tu n'as plus aucun pouvoir sur moi. Plus aucune prise. Je te vois exactement pour ce que tu es. »

« Et qu'est-ce que je suis ? »

« Une femme vide. Qui imite les émotions sans jamais les ressentir. Qui détruit par ennui. Qui ment par automatisme. »

Lucie ouvrit les yeux et regarda Julien. Il disait la vérité. Calmement, sans méchanceté, sans volonté de blesser. Juste la vérité.

« Julien, est-ce que tu referas ta vie ? »

« J'ai déjà refait ma vie. Avec mes enfants. Avec les gens qui m'aiment vraiment. »

« Et l'amour ? »

« Quoi, l'amour ? »

« Tu retomberas amoureux ? »

Julien réfléchit. « Peut-être. Un jour. Quand je serai sûr de savoir distinguer l'amour vrai du faux. »

« Tu as peur de retomber sur quelqu'un comme moi ? »

« Non. Parce que maintenant, je sais reconnaître les signes. Tu m'as rendu service, d'une certaine façon. »

« Comment ça ? »

« Tu m'as appris à faire la différence entre aimer et être manipulé. Entre confiance et naïveté. Entre bonté et faiblesse. »

Lucie hocha la tête. C'était ironique. En tentant de le détruire, elle l'avait rendu plus fort. Plus lucide. Plus résistant.

« Julien, est-ce que tu me pardonneras un jour ? »

« Je t'ai déjà pardonnée. »

« Comment ça ? »

« Pardonner, ce n'est pas excuser. C'est se libérer. Je me suis libéré de toi, Lucie. Complètement. »

L'huissier signala la fin de la visite. Lucie raccrocha le téléphone et regarda Julien se lever. Il allait repartir vers sa nouvelle vie. Vers ses enfants, ses amis, son bonheur reconquis. Et elle resterait ici, seule avec elle-même.

Julien marqua une pause avant de partir. Il la regarda une dernière fois à travers la vitre. Pas avec colère. Pas avec tristesse. Avec une sorte de sérénité définitive.

Puis il partit sans se retourner.

Lucie resta assise dans le parloir vide. Pour la première fois de sa vie, elle ressentait quelque chose qui ressemblait à du regret. Pas de culpabilité — elle en était incapable. Mais du regret. L'amertume de celui qui réalise ce qu'il a perdu. Pas par amour, mais par orgueil.

Elle avait eu entre les mains un homme bon, des enfants aimants, une vie heureuse. Et elle avait tout brisé. Par ennui. Par ambition. Par incapacité fondamentale à apprécier ce qu'elle possédait.

Maintenant, elle avait vingt-deux ans pour y réfléchir. Vingt-deux ans pour comprendre, peut-être, ce qu'était vraiment l'amour. Ce qu'elle avait détruit. Ce qu'elle ne retrouverait jamais.

Car certaines erreurs ne se réparent pas. Certains gestes ne se

pardonnent pas. Certaines vies ne se reconstruisent pas.

Et Lucie Moreau venait de comprendre qu'elle avait gâché la sienne. Irrémédiablement.

L'huissier l'escorta vers sa cellule. Elle s'allongea sur sa couchette et fixa le plafond. Dans quelques heures, Julien serait chez lui. Il préparerait le dîner pour Emma et Tom. Madame Roussel viendrait peut-être les rejoindre. Ils riraient, se raconteraient leur journée, s'aimeraient simplement.

Et elle, elle resterait ici. Seule. Avec ses regrets stériles et ses remords impossibles.

Car même en cage, certains fauves restent dangereux. Mais d'autres découvrent simplement qu'ils n'ont jamais su être autre chose que des fauves.

Et que la liberté, la vraie, ne consiste pas à sortir de sa cage.

Mais à apprendre à aimer.

Ce que Lucie Moreau ne saurait jamais faire.

ÉPILOGUE

Six mois plus tard.

Certaines cicatrices ne se voient pas.

Emma ajustait sa robe bleue devant le miroir de sa chambre. Douze ans dans quelques jours, et déjà cette assurance tranquille des enfants qui ont survécu à l'épreuve. Elle descendit au salon où l'attendait toute sa famille — sa vraie famille.

Papa était là, souriant, détendu. Il avait retrouvé cette spontanéité qu'elle ne lui connaissait pas du temps de maman. Tom courait partout en costume de petit garçon, excité par l'événement. Et madame Roussel, magnifique dans sa robe de soie grise, arrangeait les fleurs avec cette précision maniaque qui la caractérisait.

« Tu es ravissante, ma chérie, » dit Julien en l'embrassant.

« Merci, papa. Tu es sûr que c'est une bonne idée ? »

« Certain. Madame Roussel fait partie de notre famille depuis longtemps. Il était temps de l'officialiser. »

Car c'était ça, l'événement du jour. L'adoption officielle de Berthe Roussel comme grand-mère des enfants. Une procédure rare, mais que Marie Dubois avait réussi à faire accepter au tribunal. Emma et Tom Moreau avaient désormais une grand-mère légale.

« Les enfants, vous êtes prêts ? » Madame Roussel — Grand-mère Berthe maintenant — les regardait avec une émotion contenue.

« Prêts ! » cria Tom en agitant son petit bouquet.

Ils partirent tous ensemble vers la mairie. Philippe les y attendait, témoin officiel de cette adoption si particulière. Il avait fermé la boulangerie pour l'occasion — « Il y a des choses plus importantes que le pain », avait-il dit.

La cérémonie fut simple et émouvante. Le maire, qui connaissait leur histoire, prononça quelques mots sur la famille choisie, sur l'amour qui transcende les liens du sang. Emma et Tom signèrent solennellement les papiers qui faisaient de Berthe leur grand-mère officielle.

« Maintenant, » dit Tom avec sérieux, « tu peux nous gronder si on est méchants. »

Berthe rit aux éclats. « Mon chéri, je n'ai pas attendu les papiers pour ça ! »

Après la cérémonie, ils organisèrent un petit-déjeuner chez Julien. Marie Dubois était venue, ainsi que le commissaire Durand et sa femme. Même Sophie avait fait le déplacement, timide mais souriante. Elle allait mieux, travaillait maintenant dans une librairie, avait rencontré quelqu'un de bien.

« À Berthe ! » Philippe leva son verre. « La meilleure grand-mère qu'on puisse rêver ! »

« À la famille ! » répondit Berthe. « Celle qu'on choisit et qui nous choisit ! »

Emma regardait tous ces visages souriants autour de la table. Sa vraie famille. Celle qui l'aimait sans arrière-pensée, qui la protégeait sans l'étouffer, qui lui disait toujours la vérité.

L'après-midi, quand les invités furent partis, ils s'installèrent tous les quatre dans le salon. Julien avait allumé un feu dans la cheminée. Tom jouait avec ses nouveaux dinosaures. Emma écrivait dans son carnet — elle n'avait jamais arrêté, mais maintenant elle y notait ses bonheurs.

« Papa, » dit-elle, « est-ce qu'on peut parler de maman ? »

Julien et Berthe échangèrent un regard. Depuis six mois, Emma posait de plus en plus de questions sur Lucie. Il était temps de lui donner des réponses.

« Qu'est-ce que tu veux savoir ? »

« Est-ce qu'elle va bien ? En prison ? »

« Physiquement, oui. Psychologiquement… je ne sais pas. »

« Est-ce qu'elle regrette ? »

Julien réfléchit. Depuis leur entrevue au parloir, il n'avait plus eu aucun contact avec Lucie. « Je pense qu'elle commence à comprendre ce qu'elle a perdu. Mais regretter… je ne crois pas qu'elle en soit capable. »

« Et nous ? Est-ce qu'on a le droit de l'oublier ? »

« Emma, » dit Berthe doucement, « on n'oublie jamais vraiment. Mais on peut choisir de ne plus laisser le passé diriger notre présent. »

« Comment on fait ça ? »

« En vivant. En s'aimant. En construisant de beaux souvenirs pour remplacer les mauvais. »

Tom leva la tête de ses jouets. « Moi, je ne me rappelle plus très bien

maman. »

« C'est normal, » dit Julien. « Tu étais petit. »

« Mais je me rappelle que j'avais peur, parfois. Et maintenant, je n'ai plus peur. »

Emma sourit. « Moi non plus, je n'ai plus peur. »

Ce soir-là, Julien bordait Emma quand elle lui demanda : « Papa, est-ce que tu es heureux ? »

« Très heureux. »

« Plus qu'avant ? Quand maman était là ? »

Julien hésita. « Avant, je croyais être heureux. Maintenant, je sais ce que c'est vraiment. La différence est énorme. »

« Et tu retomberas amoureux ? »

« Peut-être. Mais pas maintenant. Pour l'instant, j'ai tout ce qu'il me faut. »

Emma l'embrassa. « Moi aussi, j'ai tout ce qu'il me faut. »

Dans sa chambre, Julien ouvrit la fenêtre et regarda la rue des Tilleuls. Cette rue qui avait été le théâtre de tant de mensonges, de tant de souffrances. Mais qui était redevenue ce qu'elle devait être : un endroit où des familles normales vivaient leurs petits bonheurs ordinaires.

En face, la maison de Berthe était éteinte. Elle dormait maintenant, apaisée. Sa mission était accomplie. Les enfants qu'elle avait sauvés grandissaient en paix.

Julien pensait parfois à Lucie. Pas avec nostalgie — cette époque était morte. Mais avec une sorte de reconnaissance ironique. En tentant de le détruire, elle l'avait révélé à lui-même. Elle lui avait appris à distinguer le vrai du faux, l'amour de la manipulation, la force de la faiblesse.

Il était devenu un homme libre. Vraiment libre. Libre de choisir qui aimer, qui croire, qui laisser entrer dans sa vie. Cette liberté-là valait tous les tourments passés.

Son téléphone vibra. Un message de Marie Dubois : *« Julien, je voulais vous dire… Lucie a renoncé à faire appel. Sa condamnation est définitive. C'est vraiment fini maintenant. »*

Julien rangea son téléphone et sourit. Fini. Le mot le plus beau du monde.

Demain, il se lèverait pour préparer le petit-déjeuner de ses enfants. Il irait travailler à la boulangerie avec Philippe. Il passerait sa soirée

avec sa famille. Il vivrait cette vie simple qu'il avait failli perdre.

Et peut-être qu'un jour, dans quelques années, il rencontrerait quelqu'un. Une femme sincère, capable d'aimer vraiment. Qui comprendrait son histoire sans le plaindre. Qui aimerait Emma et Tom comme s'ils étaient siens.

Mais ça, c'était pour plus tard. Pour l'instant, il avait assez de bonheur pour remplir mille vies. L'amour de ses enfants. L'affection de Berthe. L'amitié de Philippe. La gratitude de tous ceux qu'il avait aidés à se reconstruire.

Car c'était ça, finalement, la vraie richesse : être entouré de gens qui vous aiment pour ce que vous êtes vraiment. Pas pour ce que vous possédez, pas pour ce que vous pouvez apporter, mais pour votre simple humanité.

Lucie n'avait jamais compris ça. Elle avait passé sa vie à chercher l'amour là où il n'était pas, et à détruire celui qu'elle avait reçu gratuitement.

Julien éteignit sa lumière et s'endormit paisiblement. Dans ses rêves, il voyait Emma devenir une femme forte et libre. Tom grandir en gardant sa spontanéité d'enfant. Berthe vieillir entourée d'amour. Et lui-même, trouvant enfin la paix qu'il avait cherchée toute sa vie.

Car les murs ont beau avoir des yeux, ils ne voient que ce qui se passe dehors. Le vrai bonheur, lui, se construit dedans. Dans le secret des cœurs. Dans la simplicité des gestes quotidiens. Dans la vérité des sentiments partagés.

Et cette vérité-là, personne ne pourrait jamais la leur voler.

Plus jamais.

Note de l'autrice

La question la plus terrifiante n'est pas de savoir si les monstres existent, mais de comprendre comment ils se fabriquent. Au grand jour. Dans le silence assourdissant des maisons ordinaires.

Ce livre est né de cette interrogation, et de la fascination pour la puissance du récit. Celui que l'on subit, et celui que l'on choisit de réécrire pour survivre. L'histoire de Julien est celle d'une dépossession, mais l'histoire de Berthe est celle d'une reconquête : celle du droit de nommer les choses. De dire la vérité quand tout le monde a choisi de croire au mensonge.

C'est un hommage à toutes les Berthe Roussel, ces gardiennes silencieuses qui, depuis leur fenêtre, refusent de laisser l'obscurité gagner.

Car les murs ont des yeux.

Et parfois, heureusement, ce sont les nôtres.

C. V.